

1.3.50

Prix D'Orne Donné à

M<sup>lle</sup> Clementine Gaineau

le 1<sup>er</sup> juil 1812.

N<sup>o</sup> 2. B

AR  
1770

A 169



1911

RECEIVED

NOV 15 1911



CONSIDÉRATIONS

SUR

LES MŒURS

DE CE SIÈCLE,

PAR M. DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Française,  
& de celle des Bèles-Lètres, de l'Académie  
de Berlin, & de la Société  
Royale de Londres.

SEPTIÈME ÉDITION.



Chez { PRAULT, Imprimeur du Roi, quai de  
Gêvres.  
DURAND, Neveu, Libraire, rue  
Galande, Hôtel de Lesseville.

---

M. DCC. LXXX.

*Avec Aprobation & Privilege du Roi.*

BJ

511

---

DB

1780

Ed. spec.





AU ROI.

SIRE,

*LE bonheur d'être attaché  
personnellement à V O T R E  
M A J E S T É par la place*

a iij

vj      É P I T R E.

*dont Elle m'a honoré \* , les bontés dont Elle m'a comblé , & l'aprobation qu'Elle a daigné accorder à l'Ouvrage que j'ose lui présenter \*\* , sont mes titres pour lui en offrir l'hommage. Ma vie sera désormais consacrée à rassembler les monumens du Règne le*

---

\* La place d'Historiographe de France , par Brevet du 20 Septembre 1750.

\*\* Ce fut la seconde édition de cet Ouvrage dont le Roi daigna accepter la dédicace en 1751.

É P I T R E. vij

plus fécond en événemens  
glorieux. Tous les Écrivains  
s'empreseront de peindre le  
Héros & le Pacificateur de  
l'Europe ; j'aurai de plus  
l'avantage d'être à portée de  
faire connoître le Roi ver-  
tueux , le Prince à qui l'hu-  
manité est chère. Pour rendre  
à VOTRE MAJESTÉ le  
tribut d'éloges qui lui est dû ,  
je n'ai qu'à écouter la voix  
de la Renommée & de la

viiij É P I T R E.

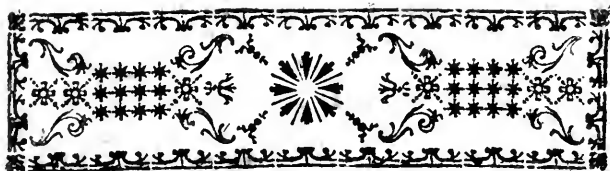
*Vérité. Voilà mes guides &  
mes garans ; l'éloge d'un  
grand Roi doit être l'histoire  
de sa vie.*

*Je suis avec le plus profond  
respect,*

S I R E ;

D E V O T R E M A J E S T É ,

Le très-humble , très-obéissant  
& très-fidèle sujet & serviteur,  
DUCLOS.



# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

*I*NTRODUCTION, page 1

### CHAPITRE I.

*Sur les Mœurs en général,* 5

### CHAPITRE II.

*Sur l'Education & sur les Préjugés,*  
24

### CHAPITRE III.

*Sur la Politesse & sur les Louanges,*  
43

x TABLE.

CHAPITRE IV.

*Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur,* 63

CHAPITRE V.

*Sur la Réputation, la Célébrité, la Renommée & la Considération,* 98

CHAPITRE VI.

*Sur les grands Seigneurs,* 129

CHAPITRE VII.

*Sur le Crédit,* 141

CHAPITRE VIII.

*Sur les Gens à la mode,* 153

CHAPITRE IX.

*Sur le Ridicule, la Singularité & l'Affectation,* 173

CHAPITRE X.

*Sur les Gens de Fortune,* 187

DES CHAP. xj

CHAPITRE XI.

*Sur les Gens de Lètres,* 211

CHAPITRE XII.

*Sur la manie du Bel-Esprit,* 232

CHAPITRE XIII.

*Sur le Rapport de l'Esprit & du Caractère,* 261

CHAPITRE XIV.

*Sur l'Estime & le Respect,* 276

CHAPITRE XV.

*Sur le prix réel des Choses* 297

CHAPITRE XVI.

*Sur la Reconoissance & l'Ingratitude,* 310

*DISCOURS de M. DUCLOS,*  
*prononcé à l'Académie Françoise,*  
*lorsqu'il y fut reçu à la place de*

xij TABLE DES CHAP.

*M. l'Abbé MONGAULT, le  
Jeudi 26 Janvier 1747, 335*

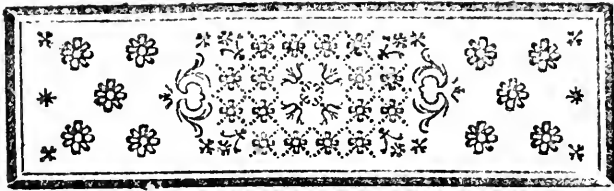
*RÉPONSE de M. l'Abbé Comte  
DE BERNIS, Directeur de  
l'Académie Française, au Dis-  
cours de M. DUCLOS, 362*

Fin de la Table des Chapitres,



CONSIDÉRATIONS





CONSIDÉRATIONS  
SUR  
LES MŒURS  
DE CE SIÈCLE.

---

---

INTRODUCTION.

J'AI vécu, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à rassembler quelques réflexions sur les objets qui m'ont frappé dans le monde. Les sciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on travaille par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits, à éclaircir, détruire ou confirmer les systê-

A

## 2 CONSIDÉRATIONS

mes. C'est ainsi qu'on en devroit user à l'égard de la science des mœurs. Nous avons quelques bons Ouvrages sur cette matière ; mais comme il arrive des révolutions dans les mœurs , les observations faites dans un tems ne sont pas exactement applicables à un autre. Les principes puisés dans la nature sont toujours subsistans ; mais , pour s'assurer de leur vérité , il faut sur-tout observer les différentes formes qui les déguisent , sans les altérer , & qui , par leur liaison avec les principes , tendent de plus en plus à les confirmer.

Il seroit donc à souhaiter que ceux qui ont été à portée de conoître les homes , fissent part de leurs observations. Elles seroient aussi utiles à la science des mœurs , que les Journaux des Navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits & des observations

suivies, conduisent nécessairement à la découverte des principes, les dégagent de ce qui les modifie dans tous les siècles, & chez les différentes Nations; au lieu que des principes purement spéculatifs sont rarement sûrs, ont encore plus rarement une application fixe, & tombent souvent dans le vague des systèmes. Il y a d'ailleurs une grande différence entre la connoissance de l'homme & la connoissance des hommes. Pour connoître l'homme, il suffit de s'étudier soi-même; pour connoître les hommes, il faut les pratiquer.

Je me suis proposé, en observant les mœurs, de démêler dans la conduite des hommes quels en sont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne sont inconséquens dans leurs actions, que parce qu'ils sont inconstans ou vacillans dans leurs principes.

#### 4 CONSIDÉRATIONS

Quoique cet Ouvrage semble avoir pour objet particulier la conoissance des mœurs de ce Siècle, j'espère que l'examen des mœurs actuelles pourra servir à faire conoître l'homme de tous les tems.

Pour mètre plus d'ordre & de clarté dans les différentes matières que je me propose de traiter, je les distribûrai par Chapitres. Je choisirai les sujets qui me paroîtront les plus importans, dont l'aplication est la plus fréquente, la plus étendue, & je tâcherai par leur réunion de les faire concourir à un même but, qui est la conoissance des mœurs. J'espère que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'esprit de servitude; j'usurai en Citoyen de la liberté dont la vérité a besoin.

Si l'Ouvrage plaît, j'en ferai très-flaté; j'en ferai encore plus content, s'il est utile.

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Sur les Mœurs en général.*

**A**VANT que de parler des mœurs ; començons par déterminer les différentes idées qu'on atache à ce terme ; car loin d'avoir des synonymes , il admet plusieurs acceptions. Dans la plus générale , il signifie les habitudes naturelles ou acquises pour le bien ou pour le mal. On l'emploie même , pour désigner les inclinations des différentes espèces d'animaux.

On dit d'un Poëme , & de tout Ouvrage d'imagination , que les *mœurs* y sont bien gardées , lorsque les usages , les coutumes , les caractères des personages sont conformes à la conoissance , ou à l'opinion qu'on en a communément. Mais si l'on dit simplement

## 6 C O N S I D É R A T I O N S

d'un Ouvrage qu'il y a des *mœurs*, on veut faire entendre que l'Auteur a écrit d'une manière à inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Ainsi les *mœurs* sans épithète s'entendent toujours des *bonnes mœurs*.

Les *mœurs* d'un tableau consistent dans l'observation du *Costume*. Les *mœurs*, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne signifient autre chose que la pratique des vertus morales, ou le dérèglement de la conduite, suivant que ce terme est pris en bien ou en mal. On voit dès-là que les *mœurs* diffèrent de la morale qui devroit en être la règle, & dont elles ne s'écartent que trop souvent. Les *bonnes mœurs* sont la morale pratique.

Relativement à une Nation, on entend par les *mœurs*, ses coutumes, ses usages, non pas ceux qui indifférens en eux-mêmes sont du ressort d'une

mode arbitraire ; mais ceux qui influent sur la manière de penser , de sentir & d'agir , ou qui en dépendent. C'est sous cet aspect que je considère les *mœurs*.

De tèles considérations ne sont pas des idées purement spéculatives. On pourroit l'imaginer d'après ces écrits sur la morale , où l'on commence par supposer que l'homme n'est qu'un composé de misère & de corruption , & qu'il ne peut rien produire d'estimable. Ce systême est aussi faux que dangereux. Les hommes sont également capables du bien & du mal ; ils peuvent être corrigés , puisqu'ils peuvent se pervertir ; autrement pourquoi punir , pourquoi récompenser , pourquoi instruire ? Mais pour être en droit de reprendre , & en état de corriger les hommes , il faudroit d'abord aimer l'humanité , & l'on seroit alors à leur égard

## 8 C O N S I D É R A T I O N S

juste fans dureté , & indulgent fans lâcheté.

Les homes font , dit-on , pleins d'amour-propre , & atachés à leur intérêt. Partons de - là. Ces dispositions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux , elles devièment bones ou mauvaises par les èfets qu'elles produisent. C'est la sève des plantes , on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendrait la société , si on la privoit de ses ressorts , si l'on en retranchoit les passions ? Qu'importe en èfet qu'un home ne se propose dans ses actions que sa propre satisfaction , s'il la fait consister à servir la société ? Qu'importe que l'entouffiasme patriotique ait fait trouver à Régulus de la satisfaction dans le sacrifice de sa vie ? La vertu purement défintéressée , si elle étoit possible , produiroit elle d'autres èfets ? Cet odieux sophisme d'intérêt personel , n'a été



imaginé que par ceux qui , cherchant toujours exclusivement le leur , voudroient rejeter le reproche qu'eux seuls méritent sur l'humanité entière. Au lieu de calomnier la nature , qu'ils consultent leurs vrais intérêts , ils les verront unis à ceux de la société.

Qu'on apprene aux homes à s'aimer entr'eux , qu'on leur en prouve la nécessité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne se trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. En cherchant à les dégrader , on les trompe , on les rend plus malheureux ; sur l'idée humiliante qu'on leur donne d'eux-mêmes , ils peuvent être criminels , sans en rougir. Pour les rendre meilleurs , il ne faut que les éclairer , le crime est toujours un faux jugement.

Voilà toute la science de la morale ; science plus importante & aussi sûre

## 10      C O N S I D É R A T I O N S

que cèles qui s'apuient sur des démonstrations. Dès qu'une société est formée , il doit y exister une morale & des principes sûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent , & nous leur devons également , quelque diférens que soient ces devoirs. Ce principe est aussi sûr en Morale , qu'il est certain en Géométrie , que tous les rayons d'un cercle sont égaux , & se réunissent en un même point.

Il s'agit donc d'examiner les devoirs & les erreurs des homes ; mais cet examen doit avoir pour objet les mœurs générales , cèles des diférentes classes qui composent la société , & non les mœurs des particuliers ; il faut des tableaux & non des portraits ; c'est la principale diférence qu'il y a de la morale à la satyre.

Les Peuples ont come des particuliers leurs caractères distinctifs , avec

cète différence , que les mœurs particulières d'un home peuvent être une fuite de son caractère , mais elles ne le constituent pas nécessairement ; au lieu que les mœurs d'une Nation forment précisément le caractère national.

Les peuples les plus sauvages sont ceux parmi lesquels il se comet le plus de crimes : l'enfance d'une Nation n'est pas son âge d'innocence. C'est l'excès du désordre qui donne la première idée des loix : on les doit au besoin, souvent au crime, rarement à la prévoyance.

Les Peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples & sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison & l'équité ont policés, & qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les Peuples policés valent mieux que

## 12 C O N S I D É R A T I O N S

les Peuples polis. Chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs : chez les Peuples policés , les mœurs perfectionent les loix , & quelquefois y suppléent ; une fausse politesse les fait oublier. L'Etat le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle comence à se faire remarquer, les mœurs sont déjà altérées , & si elle devient ridicule , c'est le dernier degré de la corruption.

Un objet très-intéressant seroit l'examen des différens caractères des Nations , & de la cause physique ou morale de ces différences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre, sans conoître également bien les Peuples qu'on voudroit comparer , & l'on seroit toujours suspect de partialité. D'ailleurs l'étude des homes avec qui nous avons à vivre , est celle qui nous est vraiment utile.

En nous renfermant dans notre Nation, quel champ vaste & varié ! Sans entrer dans des subdivisions qui seroient plus réelles que sensibles, quelle différence, quelle opposition même de mœurs ne remarque-t-on pas entre la Capitale & les Provinces ? Il y en a autant que d'un Peuple à un autre.

Ceux qui vivent à cent lieues de la Capitale, en sont à un siècle pour les façons de penser & d'agir. Je ne nie pas les exceptions, & je ne parle qu'en général : je prétens encore moins décider de la supériorité réelle, je remarque simplement la différence.

Qu'un homme, après avoir été long-tems absent de la Capitale y revienne, on le trouve ce qu'on apèle *rouillé* ; peut être n'en est-il que plus raisonnable, mais il est certainement différent de ce qu'il étoit. C'est dans Paris qu'il faut considérer le François,

#### 14 CONSIDÉRATIONS

parce qu'il est plus François qu'ailleurs.

Mes observations ne regardent pas ceux qui dévoués à des occupations suivies, à des travaux pénibles, n'ont par-tout que des idées relatives à leur situation, à leurs besoins, & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde de ces victimes du travail.

Je considère principalement ceux à qui l'opulence & l'oïfiveté suggèrent la variété des idées, la bisarerie des jugemens, l'inconstance des sentimens & des affections, en donnant un plein effor au caractère. Ces homes-là forment un peuple dans la Capitale. Livrés alternativement & par accès à la dissipation, à l'ambition, ou à ce qu'ils apèlent Philolophie; c'est-à-dire, à l'humeur, à la misantropie; emportés par les plaisirs; tourmentés quelque-

fois par de grands intérêts ou des fantaisies frivoles, leurs idées ne sont jamais suivies, elles se trouvent en contradiction, & leur paroissent successivement d'une égale évidence. Les occupations sont différentes à Paris & dans la Province; l'oisiveté même ne s'y ressemble pas: l'une est une langueur, un engourdissement, une existence matérielle; l'autre est une activité sans dessein, un mouvement sans objet. On sent plus à Paris qu'on ne pense, on agit plus qu'on ne projète, on projète plus qu'on ne résout. On n'estime que les talens & les arts de goût; à peine a-t-on l'idée des arts nécessaires, on en jouit sans les conoître.

Les liens du sang n'y décident de rien pour l'amitié; ils n'imposent que des devoirs de décence; dans la Province ils exigent des services: ce n'est pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris, on

## 16 C O N S I D É R A T I O N S

s'y hait souvent davantage, mais on y est plus *parent* : au-lieu que dans Paris, les intérêts croisés, les événemens multipliés, les affaires, les plaisirs, la variété des sociétés, la facilité d'en changer ; toutes ces causes réunies empêchent l'amitié, l'amour ou la haine d'y prendre beaucoup de confiance.

Il règne à Paris une certaine indifférence générale qui multiplie les goûts passagers, qui tient lieu de liaison, qui fait que personne n'est de trop dans la société, que personne n'y est nécessaire : tout le monde se convient, personne ne se manque. L'extrême dissipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas assez d'intérêt les uns aux autres, pour être difficile ou constant dans les liaisons.

On se recherche peu, on se rencontre avec plaisir ; on s'accueille avec plus



de vivacité que de chaleur ; on se perd fans regret , ou même fans y faire attention.

Les mœurs font à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent & égalent dans la société les rangs qui font distingués & subordonés dans l'Etat. Tous les Ordres vivent à Londres dans la familiarité , parce que tous les Citoyens ont besoin les uns des autres ; l'intérêt comun les rapproche.

Les plaisirs produisent le même effet à Paris ; tous ceux qui se plaisent se conviennent , avec cète différence que l'égalité qui est un bien , quand elle part d'un principe du gouvernement , est un très-grand mal , quand elle ne vient que des mœurs , parce que cela n'arive jamais que par leur corruption.

Le grand défaut du François est d'avoir toujours le caractère jeune ; par là

il est souvent aimable , & rarement sûr : il n'a presque point d'âge mûr , & passe de la jeunesse à la caducité. Nos talens dans tous les genres s'anoncent de bone heure : on les néglige long tems par dissipation , & à peine comence-t-on à vouloir en faire usage , que leur tems est passé. Il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'apuyer de l'expérience.

Oserai-je faire une remarque , qui peut-être n'est pas aussi sûre qu'elle me le paroît ; mais il me semble que ceux de nos talens qui demandent de l'exécution , ne vont pas ordinairement jusqu'à soixante ans dans toute leur force. Nous ne réussissons jamais mieux dans quelque carrière que ce puisse être , que dans l'âge mitoyen , qui est très-court , & plutôt encore dans la jeunesse que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bone heure notre esprit à

la réflexion, & je crois cette éducation possible, nous serions sans contredit la première des Nations, puisque, malgré nos défauts, il n'y en a point qu'on puisse nous préférer : peut-être même pourrions nous tirer avantage de la jalousie de plusieurs Peuples : on ne jalouse que ses supérieurs. A l'égard de ceux qui se préfèrent naïvement à nous, c'est parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalousie.

D'un autre côté, le comun des François croit que c'est un mérite que de l'être : avec un tel sentiment, que leur manque-t-il pour être *patriotes* ? Je ne parle point de ceux qui n'estiment que les Etrangers. On n'affecte de mépriser sa Nation que pour ne pas reconnoître ses supérieurs ou ses rivaux trop près de soi.

Les homes de mérite, de quelque Nation qu'ils soient, n'en forment qu'une

entr'eux. Ils font exempts d'une vanité nationale & puérile ; ils la laissent au vulgaire , à ceux qui n'ayant point de gloire personnelle , font réduits à se prévaloir de celle de leurs compatriotes.

On ne doit donc se permettre aucun parallèle injurieux & téméraire : mais s'il est permis de remarquer les défauts de sa nation , il est de devoir d'en relever le mérite , & le François en a un distinctif.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver , sans que le fond du cœur se corrompe , ni que le courage s'altère ; il alie les qualités héroïques avec le plaisir , le luxe & la mollesse : ses vertus ont peu de consistance , ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs & de l'imagination ne done point atteinte

à la franchise , à la bonté naturelle du François : l'amour - propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire , plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talens & de ses vertus , le préserve en même tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui est étrangère , & il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le François est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux , ils ont disparu , plutôt par le caractère national , que par la sévérité des loix.

Un peuple très - éclairé & très - estimable à beaucoup d'égards , se plaint que la corruption est venue chez lui au point qu'il n'y a plus de principes d'honneur , que les actions s'y évaluent toutes , qu'elles sont en proportion exacte avec l'intérêt , & qu'on y pouvoit faire *le tarif des probités.*

Je suis fort éloigné d'en croire l'humour & des déclamations de parti ; mais s'il y avoit un tel peuple , ce que je ne veux pas croire , il seroit composé d'une multitude de vils criminels , parce qu'il y en auroit à tout prix , & on y trouveroit plus de scélérats qu'en aucun lieu du monde , puisqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'est pas heureusement ainsi parmi nous. On y voit peu de criminels par système , la misère y est le principal écueil de la probité. Le François se laisse entraîner par l'exemple , & séduire par le besoin ; mais il ne trahit pas la vertu de dessein formé. Or la nécessité ne fait guère que des fautes quelquefois pardonables ; la cupidité réduite en système fait les crimes.

C'est déjà un grand avantage , que de ne pas supposer que la probité puisse

être vénale ; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur ; elle n'existe plus dès qu'elle est à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous , ne seroient pas sans remèdes , si on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui appartient autant à l'autorité qu'à la Philosophie , quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale seroit assortie à son génie , à ses qualités propres , à ses vertus , & même à ses défauts ?



## CHAPITRE II.

*Sur l'Éducation, & sur les Préjugés.*

ON trouve parmi nous beaucoup d'instruction, & peu d'éducation. On y forme des Savans, des Artistes de toutes espèces; chaque partie des Lètres, des Sciences & des Arts y est cultivée avec succès, par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des homes, c'est-à-dire, de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières; de façon qu'ils fussent acoutumés à chercher leurs avantages personels dans le plan du bien général, & que dans quelque profession que ce fût, ils començassent par être Patriotes.

Nous



Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices ; il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame se réduisent à sentir & penser : nos plaisirs consistent à aimer & conoître ; il ne faudroit donc que régler & exercer ces dispositions , pour rendre les homes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient , & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Tèle est l'éducation qui devroit être générale, uniforme , & préparer l'instruction qui doit être diférente ; suivant l'état, l'inclination & les dispositions de ceux qu'on veut instruire. L'instruction concerne la culture de l'esprit & des talens.

Ce n'est point ici une idée de République imaginaire : d'ailleurs ces fortes d'idées sont , au moins , d'heureux modèles des chimères qui ne le sont pas totalement ; & qui peuvent être réali-

fées jusqu'à un certain point. Bien des choses ne sont impossibles que parce qu'on s'est accoutumé à les regarder come telles. Une opinion contraire & du courage rendroient souvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder come chimérique ce qui s'est exécuté? Quelques anciens Peuples, tels que les Egyptiens & les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'Etat, & qui en faisoit en partie la constitution?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs si éloignées des nôtres : on ne peut conôître l'antiquité que par le témoignage des Historiens, tous déposent & s'accordent sur cet article. Mais come on ne juge des hommes que par ceux de son siècle, on a peine à se persuader qu'il y en ait eu de plus sages autrefois, quoiqu'on ne

cesse de le répéter par humeur. Je veux bien acorder quelque chose à un doute philosophique, en suposant que les Historiens ont embelli les objets; mais c'est précisément ce qui prouve à un Philosophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres Peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il est donc constant que dans l'éducation qui se donoit à Sparte, on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'est ainsi qu'on devroit dans tous les Etats inspirer les sentimens de Citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des homes.

Je ne fais si j'ai trop bone opinion de mon siècle; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universèle qui tend à se développer,

qu'on laissera peut-être se dissiper, & dont on pouroit assurer, diriger & hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Loin de se proposer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'instructions particulières dont l'application est encore bien peu éclairée; sans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne seroit pas le moindre service que l'Université & les Académies pourroient rendre à l'Etat. Que doit-on enseigner? Comment doit-on l'enseigner? Voilà, ce me semble, les deux points sur lesquels devoit porter tout plan d'étude, tout système d'instruction.

Les Artisans, les Artistes, ceux enfin qui attendent leur subsistance de leur travail, sont peut-être les seuls qui reçoivent des instructions convena-

bles à leur destination ; mais on donne absolument les mêmes à ceux qui sont nés avec une forte de fortune. Il y a un certain amas de connoissances prescrites par l'usage qu'ils apprennent imparfaitement ; après quoi ils sont censés instruits de tout ce qu'ils doivent savoir , quèles que soient les professions auxquèles on les destine.

Voilà ce qu'on apèle *l'éducation* , & ce qui en mérite si peu le nom. La plûpart des homes qui pensent , sont si persuadés qu'il n'y en a point de bonnes , que ceux qui s'intéressent à leurs enfans , songent d'abord à se faire un plan nouveau pour les élever. Il est vrai qu'ils se trompent souvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent , & que leurs soins se bornent d'ordinaire à abréger ou aplanir quelques routes des Sciences ; mais leur conduite prouve du moins qu'ils sen-

tent confusément les défauts de l'éducation comune, sans discerner précisément en quoi ils consistent.

De là les partis bizarres que prennent, & les erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de discernement.

Les uns ne distinguant ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particulière qui doit succéder à la première, adoptent souvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former, ce qui mérite cependant la plus grande attention. Dans l'éducation générale on doit considérer les hommes relativement à l'humanité & à la patrie ; c'est l'objet de la morale. Dans l'éducation particulière qui comprend l'instruction, il faut avoir égard à la condition, aux dispositions naturelles, aux talens personnels. Tel est ou devrait

être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paroît bien différente.

Qu'un Ouvrage destiné à l'éducation d'un Prince ait de la célébrité, le moindre Gentilhomme le croit propre à l'éducation de son fils. Une vanité sotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport, en effet, y a-t-il entre deux homes dont l'un doit commander & l'autre obéir, sans avoir même le choix de l'espèce d'obéissance ?

D'autres frappés des préjugés dont on nous acable, donent dans une extrémité plus dangereuse que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent come autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proscrivent universèlement. Cependant les préjugés même doivent être discutés & traités avec circonspection.

Un préjugé , n'étant autre chose qu'un jugement porté ou admis sans examen , peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs , & ne sauroient être trop combatus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes , s'il y en a de tèles : mais cèles-ci exigent de la prudence ; il en faut quelquefois même en combatant le vice ; on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société , & qui sont des germes de vertu , on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter & suivre. Il est inutile de s'attacher à démontrer des vérités admises , il suffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer certains homes , on ne leur inspire quel-



quefois qu'une présomption dangereuse. Eh ! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement ce qu'ils suivoient par sentiment , par un préjugé honête ? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonnement.

Qu'on forme d'abord les homes à la pratique des vertus , on en aura d'autant plus de facilité à leur démontrer les principes , s'il en est besoin. Nous sommes assez portés à regarder come juste & raisonnable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés , peut-être en a-t on trop détruit : le préjugé est la loi du comun des homes. La discussion en cete matière exige des principes sûrs & des lumières rares. La plûpart étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pouroient encore en

morale le préférer souvent à leurs lumières , & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cète méthode : quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres , il n'arrive guère qu'ils soient mécontents. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point ; & il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les Ecrivains qui , sous prétexte , ou voulant de bone foi attaquer la superstition , ce qui seroit un motif louable & utile , si l'on s'y renfermoit en Philosophe citoyen , sapent les fondemens de la morale , & donent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés , qu'il seroit dangereux pour eux mêmes de faire des prosélites. Le funeste effet qu'ils produisent

sur leurs Lecteurs , est d'en faire dans la jeunesse de mauvais Citoyens , des criminels scandaleux , & des malheureux dans l'âge avancé ; car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'Ouvrages , ne doit pas flater les Auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables Ecrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satyre , la licence & l'impiété , n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits peuvent être lus une fois : sans leurs excès , on ne les eût jamais només ; semblables à ces malheureux que leur état condanoit aux ténèbres , & dont le Public n'apprend les noms que par le crime & le suplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger sans les discuter formèlement, une méthode assez sûre, qui ne seroit pas pénible, & qui dans les détails seroit souvent applicable, surtout en morale. Ce seroit d'observer les choses dont on tire vanité. Il est alors bien vrai-semblable que c'est d'une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, & plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir; les vertus ne donent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces sont toujours ceux dont les fondemens sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonnée, par cela même que l'on raisonne. Un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier : mais comment combattre ce qui n'a ni principe, ni conséquence ? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils

naissent & croissent insensiblement par des circonstances fortuites, & se trouvent enfin généralement établis chez les homes, sans qu'ils en aient aperçu les progrès. Il n'est pas étonnant que de fausses opinions se soient élevées à l'insu de ceux qui y sont le plus attachés ; mais elles se détruisent come elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscriit, elles se succèdent & périssent par la seule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions consacrées parmi nous paroîtront absurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les Philosophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partisans. Les homes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion ; leur esprit n'a besoin

que d'être familiarisé avec elle , come nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconus ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple , celui de la naissance est doné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguans sur la leur. Ils ne manquent pas , à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide , de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'un heureux hafard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on se défasse moins : il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse come un avantage , & non come un mérite , & pour se borner à en jouir , sans en tirer vanité. Que ces homes nouveaux qu'on vient de dégrasser soient enivrés de titres peu faits pour eux , ils sont excusables ; mais on est étoné de trouver la même manie dans ceux qui pouroient

s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au respect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui l'on est subordonné par devoir, aux vrais supérieurs, que nous devons toujours distinguer de ceux dont le rang seul ou l'état est supérieur au nôtre. Le respect, qu'on rend uniquement à la naissance, est un devoir de simple bienséance; c'est un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom, hommage qui, à l'égard de leurs descendants, ressemble en quelque sorte au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matière peut être méprisable, qui sont quelquefois des productions d'un art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour les-

quèles on n'a qu'un respect de relation.

Je suis très-éloigné de vouloir dépriser un Ordre aussi respectable que celui de la Noblesse. Le préjugé y tient lieu d'éducation à ceux qui ne sont pas en état de se la procurer , du moins pour la profession des armes , qui est l'origine de la Noblesse , & à laquelle elle est particulièrement destinée par la naissance. Ce préjugé y rend le courage presque naturel , & plus ordinaire que dans les autres classes de l'Etat. Mais puisqu'il y a aujourd'hui tant de moyens de l'acquérir , peut-être devoit-il y avoir aussi , pour en maintenir la dignité , plus de motifs , qu'il n'y en a , de la faire perdre. On y déroge par des professions où la nécessité contraint , & on la conserve avec des actions qui dérogent à l'honneur , à la probité , à l'humanité même.



Si on vouloit discuter la plûpart des opinions reçues , que de faux préjugés ne trouveroit-on pas , à ne considérer que ceux dont l'examen feroit relatif à l'éducation ? On suit par habitude & avec confiance des idées établies par le hafard.

Si l'éducation étoit raisonnée , les homes acquerroient une très - grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation , une liaison , des points de contact , qui en facilitent la conoissance & la mémoire ; au lieu que les erreurs sont ordinairement isolées , elles ont plus d'èfet qu'elles ne sont conséquentes , & il faut plus d'èforts pour s'en détromper que pour s'en préserver.

L'éducation ordinaire est bien éloignée d'être systématique. Après quel-

ques notions imparfaites de choses assez peu utiles , on recommande pour toute instruction les moyens de faire fortune , & pour morale la politesse ; encore est-elle moins une leçon d'humanité , qu'un moyen nécessaire à la fortune.



## CHAPITRE III.

*Sur la Politesse & sur les Louanges.*

CÈTE politesse si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle? On regarde come épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & come éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flate pas de traiter mieux cète matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui pourra bien diférer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables: d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous diférens aspects, & vûs par diférens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, aperçoit quelquefois ce

qui avoit échappé à une vue étendue & rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'en est l'expression, si elle est vraie, & l'imitation, si elle est fautive : & les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes, auroit nécessairement la politesse au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, d'une justice exacte, manque de politesse, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéressé & d'une probité suspecte ? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales, telles que la prudence, la discrétion, la réserve, l'indulgence pour les défauts, & les foiblesses d'autrui. Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les

autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même. Au lieu que le second, sans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il fait témoigner du respect à ses supérieurs, de la bonté à ses inférieurs, de l'estime à ses égaux, & persuader à tous qu'il en pense avantageusement, sans avoir aucun des sentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même toujours, & l'art de les feindre est ce qui constitue la politesse de nos jours. Cet art est souvent si ridicule & si vile, qu'il est donné pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour faux.

Les homes savent que les politesses qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent en général que les choses obligeantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, & dans les occasions particulières ils en sont les dupes. L'amour propre per-

## 46 C O N S I D É R A T I O N S

suade grossièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice.

Quand on seroit convaincu de la fausseté des protestations d'estime, on les préféreroit encore à la sincérité, parce que la fausseté a un air de respect dans les occasions où la vérité seroit une offense. Un home fait qu'on pense mal de lui, cela est humiliant; mais l'aveu qu'on lui en feroit seroit une insulte, on lui ôteroit par là toute ressource de chercher à s'aveugler lui même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'estiment à plus d'égards, deviendroient ennemis mortels, s'ils se témoignoit complètement ce qu'ils pensent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obscurité qui conserve bien des liaisons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je suis bien éloigné de conseiller aux homes de se témoigner durement ce qu'ils pensent , parce qu'ils se trompent souvent dans les jugemens qu'ils portent , & qu'ils sont sujets à se rétracter bientôt , sans juger ensuite plus sainement. Quoique sûr qu'on soit de son jugement , cète dureté n'est permise qu'à l'amitié , encore faut il qu'elle soit autorisée par la nécessité & l'espérance du succès. Les opérations cruelles n'ont été imaginée que pour sauver la vie , & les palliatifs pour adoucir les douleurs.

Laissons à ceux qui sont chargés de veiller sur les mœurs , le soin de faire entendre les vérités dures ; leur voix ne s'adresse qu'à la multitude ; mais on ne corige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux , & en ménageant leur amour propre.

Quèle est donc l'espèce de dissimu-

lation permise , ou plutôt quel est le milieu qui sépare la fausseté vile de la sincérité ofensante ? ce sont les égards réciproques. Ils forment le lien de la société , & naissent du sentiment de ses propres imperfections , & du besoin qu'on a d'indulgence pour soi-même. On ne doit ni ofenser , ni tromper les homes.

Il semble que dans l'éducation des gens du monde , on les suppose incapables de vertu , & qu'ils auroient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recommande qu'une fausseté qu'on apèle politesse. Ne diroit-on pas qu'un masque est un remède à la laideur , parce qu'il peut la cacher dans quelques instans ?

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade , plein d'expressions exagérées , aussi vides de sens que de sentiment.

La



La politesse, dit-on, marque cependant l'homme de naissance ; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cete politesse est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politesse à la douceur, & plus encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les homes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

La politesse, ajoute-t-on, prouve une éducation soignée, & qu'on a vécu dans un monde choisi ; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bone heure, font dans la suite de vains efforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en saisir la grâce. Premièrement, la difficulté d'une chose n'est pas une preuve

de son excèlence. Secondement , il seroit à désirer que des homes qui de dessein formé renoncent à leur caractère, n'en recueillent d'autre fruit que d'être ridicules; peut-être cela les rameneroit il au vrai & au simple.

D'ailleurs cète politesse si exquise n'est pas aussi rare que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le persuader. Elle produit aujourd'hui si peu d'èfet , la fausseté en est si reconue , qu'elle en est quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle s'adresse , & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la grossiereté & la brusquerie pour imiter la franchise , & couvrir leurs desfeins. Ils sont brusques sans être francs , & faux sans être polis.

Ce manège est déjà assez comun pour qu'il dût être plus reconu qu'il ne l'est encore.

Il devroit être défendu d'être brus-

que à quiconque ne feroit pas excuser cet inconvénient de caractère par une conduite irréprochable.

Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui constate bien la distinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regrèter les tems grossiers où l'homme, uniquement frappé de son intérêt, le cherchoit toujours par un instinct féroce au préjudice des autres. La grossiereté & la rudesse n'excluent ni la fraude, ni l'artifice, puisqu'on les remarque dans les animaux les moins disciplinables.

Ce n'est qu'en se polissant que les homes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt comun ; qu'ils ont compris que par cet acord,

chacun tire plus de la société qu'il n'y peut mètre.

Les homes se doivent donc des égards, puisqu'ils se doivent tous de la reconnoissance. Ils se doivent réciproquement une politesse digne d'eux, faite pour des êtres pensans, & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer.

Ainsi la politesse des Grands doit être de l'humanité ; cèle des inférieurs de la reconnoissance, si les Grands la méritent ; cèle des égaux, de l'estime & des services mutuels. Loin d'excuser la rudesse, il seroit à desirer que la politesse qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à cèle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation

l'humanité & la bienfaisance , nous aurons la politesse , ou nous n'en aurons plus besoin,

Si nous n'avons pas cèle qui s'anonce par les grâces , nous aurons cèle qui anonce l'honête home & le citoyen : nous n'avons pas besoin de recourir à la fauffeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il fufira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flater les foibleffes des autres , il fufira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés , n'en feront ni enorgueillis , ni corrompus ; ils n'en feront que reconoiffans , & en deviendront meilleurs.

La politesse , dont je viens de parler , me rapèle une autre espèce de fauffeté fort en ufage ; ce font les louanges. Elles doivent leur première origine à l'admiration , la reconoiffance , l'estime , l'amour ou l'amitié.

Si l'on en excepte ces deux derniers principes , qui conservent leurs droits bien ou mal appliqués , les louanges d'aujourd'hui ne partent guère que de l'intérêt. On loue tous ceux dont on croit avoir à espérer ou à craindre ; jamais on n'a vu moins d'estime & plus d'éloges.

A peine le hasard a-t-il mis quelqu'un en place , qu'il devient l'objet d'une conjuration d'éloges. On l'acable de complimens , on lui adresse des vers de toutes parts ; ceux qui ne peuvent percer jusqu'à lui se réfugient dans les journaux. Quiconque recevrait de bonne foi tant d'éloges , & les prendrait à la lettre , devrait être fort étonné de se trouver tout à coup un si grand mérite , d'être devenu un homme si supérieur. Il admirerait sa modestie passée qui le lui auroit caché jusqu'au moment de son élévation. On n'en voit

que trop qui cèdent naïvement à cète persuasion. Je n'ai presque jamais vu d'home en place contredit , même par ses amis , dans ses propos les plus absurdes. Come il n'est pas possible qu'il ne s'aperçoive quelquefois de cet excès de fadeur , je ne conçois pas que quelqu'un n'ait jamais imaginé d'avoir auprès de soi un home uniquement chargé de lui rendre , sans délation particulière , compte du jugement public à son égard. Les fous que les Princes avoient autrefois à leur Cour supléoient à cète fonction ; c'est sans doute ce qui fait regarder aujourd'hui come fous ceux qui s'y hasardent. C'est pourtant bien dommage qu'on ait supprimé une charge qui pouroit être exercée par un honête home , & qui empêcheroit les gens en place de s'aveugler , ou de croire que le Public est aveugle. Faute de ce *Moniteur* qui leur

feroit si utile , je ne fais s'il y en a à qui la tête n'ait plus ou moins tourné en montant ; cet accident pouroit être aussi comun au moral qu'au physique. Je crois cependant qu'il y en a d'assez sensés pour regarder les fadeurs qu'on leur jète en face , come un des inconvenièns de leur état ; car ils ont l'expérience que dans la disgrâce, ils sont délivrés de ce fléau , & c'est une consolation , sur-tout pour ceux qui étoient dignes d'éloges ; car ils en sont ordinairement les moins flatés. Les homes véritablement louables sont sensibles à l'estime , & déconcertés par les louanges. Le mérite a sa pudeur come la chasteté. Tel se donne naïvement un éloge , qui ne le recevroit pas d'un autre , sans rougir , ou sans embarras.

Un home en dignité à qui la Nature auroit refusé la sensibilité aux louanges , seroit bien à plaindre ; car il en a



terriblement à effuyer , & la forme en est ordinairement auffi dégoûtante que le fonds ; c'est la même matière jétée dans le même moule. Il n'y a guère d'éloge dont on pût deviner le héros , si le nom n'étoit en tête. On n'y remarque rien de distinctif ; on risqueroit en ne voyant que l'ouvrage , d'attribuer à un Prince ce qui étoit adressé à un Particulier obscur. On pouroit , en changeant le nom , transporter le même panegyrique à cent personages diférens , parce qu'il convient auffi peu à l'un qu'à l'autre.

C'étoit ainsi qu'en usoient les Anciens à l'égard des Statues qu'ils avoient érigées à un Empereur. S'ils venoient à le précipiter du Trône, ils enlevoient la tête de ses Statues , & y plaçoient aussitôt celle de son successeur \* , en

---

\* V. Suétone & Lampridius.

atendant qu'il eût le même sort. Mais tant qu'il régnoit , on le louoit exclusivement à tous ; on se gardoit bien de rapeler la mémoire d'aucun mérite qui eût pu lui déplaire : Auguste même inspiroit cète crainte à ses Panégyristes. On est fâché , pour l'honneur de Virgile , d'Horace , d'Ovide , & autres , que le nom de Cicéron ne se trouve pas une seule fois dans leurs Ouvrages. Ils n'ignoroient pas qu'ils auroient pu ofenser l'Empereur : c'eût été lui rapeler avec quèle ingratitude il avoit abandoné à la proscription le plus vertueux Citoyen de son parti.

Quoique ce Prince , le plus habile des tyrans , se fût associé au Consulat le fils de Cicéron , on voyoit qu'il cherchoit à couvrir ses fureurs passées du masque des vertus. Sa feinte modération étoit toujours suspecte. Plutarque nous a conservé un trait qui prou-

ve à quel point on craignoit de réveiller le souvenir d'un nom cher aux vrais Romains. Auguste étant entré inopinément dans la chambre d'un de ses neveux , s'aperçut que le jeune Prince cachoit un livre dans sa robe ; il voulut le voir , & trouvant un Ouvrage de Cicéron , il en lut une partie ; puis rendant le Livre : *C'étoit*, dit il , *un savant home , & qui aimoit fort la patrie.* Personne n'eût osé en dire autant devant Auguste.

Nous voyons des Ouvrages célèbres dont les dédicaces enflées d'éloges s'adressent à de prétendus Mécènes qui n'étoient connus que de l'Auteur , du moins sont-ils absolument ignorés aujourd'hui , leur nom est enseveli avec eux.

Que d'hommes , je ne dirai pas nuls , mais pervers , j'ai vu loués par ceux qui les regardoient come tels ! Il est

vrai que tous les louangeurs sont également disposés à faire une fatyre; la personne leur est indifférente, il ne s'agit que de sa position.

Il semble qu'un encens si banal, si prostitué, ne devroit avoir rien de flatteur; cependant on voit des homes estimables à certains égards, avides de louanges, souvent ofertes par des protégés qu'ils méprisent, semblables à Vespasien qui ne trouvoit pas que l'argent de l'impôt levé sur les immondices de Rome, eût rien d'infect. L'adulation la plus outrée est la plus sûre de plaire: une louange fine & délicate fait honneur à l'esprit de celui qui la donne: un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit: il prend l'exagération pour l'expression propre, & pense que les grandes vérités ne peuvent se dire avec finesse.

L'adulation même, dont l'exès se

fait sentir, produit encore son effet. *Je fais que tu me flattes*, disoit quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.*

Ce ridicule comerce de louanges a tellement prévalu, que dans mille occasions il est devenu de règle, d'obligation, & semble faire un article de législation; come si les homes étoient essentiellement louables. Qui que ce soit n'est revêtu de la moindre charge, que son installation ne soit accompagnée de complimens sur sa grande capacité; de sorte que cela ne signifie plus rien.

Les louanges sont mises aujourd'hui au rang des Contes de Fées; on ne doit donc pas les regarder précisément come des mensonges, puisque leurs auteurs n'ont pas supposé qu'on pût les croire. Quelques vils que soient les flateurs, quelque agueri que fût l'amour-propre, si l'on atachoit aux louanges

toute la valeur des termes, il n'y a personne qui eût le front de les donner ni de les recevoir. Une monnaie, qui n'a plus de valeur, devrait cesser d'avoir cours.

On ne doit pas confondre avec ce fade jargon les témoignages sincères de l'estime à laquelle un homme de mérite a droit de prétendre & d'être sensible. Il faudroit un grand fond de vertu, pour la conserver avec le mépris pour l'opinion des hommes dont on est connu.



## CHAPITRE IV.

*Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur.*

O N n'entend parler que de probité, de vertu & d'honneur; mais tous ceux qui emploient ces expressions en ont-ils des idées uniformes? Tâchons de les distinguer, Il vaudroit mieux, sans doute, inspirer des sentimens dans une matière qui ne doit pas se borner à la spéculation; mais il est toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des occasions où la pratique dépend de nos lumières.

Le premier devoir de la probité est l'observation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entreprises contre la société politique, il y a des sentimens & des procédés

d'usage qui font la sûreté ou la douceur de la société civile, du commerce particulier des homes, que les loix n'ont pu ni dû prescrire, & dont l'observation est d'autant plus indispensable, qu'elle est libre & volontaire; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent, & ne s'abstien-droit que de ce qu'elles punissent, se-roit encore un assez malhonête home.

Les loix se font prêtées à la foiblesse & aux passions, en ne réprimant que ce qui ataque ouvertement la société: si elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la blesser indirectement, elles n'auroient pas été universèlement comprises, ni par conséquent suivies: il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur, & souvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes



& les peines. Les loix auroient donc été illusoires, & le plus grand vice qu'elles puissent avoir, c'est de rester sans exécution.

Les homes venant à se polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honête, ont suppléé aux loix par la morale, en établissant par une convention tacite, des procédés auxquels l'usage a donné force de loi parmi les honêtes gens, & qui font le supplément des loix positives. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre les infraçteurs, mais elle n'en est pas moins réelle. Le mépris & la honte en font le châtiment, & c'est le plus sensible pour ceux qui sont dignes de le ressentir. L'opinion publique, qui exerce la justice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des distinctions très-fines.

On juge les homes sur leur état ;

leur éducation , leur situation , leurs lumières. Il semble qu'on soit convenu de différentes espèces de probités, qu'on ne soit obligé qu'à cèle de son état , & qu'on ne puisse avoir que cèle de son esprit. On est plus sévère à l'égard de ceux qui étant exposés en vue , peuvent servir d'exemple , que sur ceux qui sont dans l'obscurité. Moins on exige d'un home dont on devroit beaucoup prétendre , plus on lui fait injure. En fait de procédés , on est bien près du mépris , quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle est Juge , ne sauroit manquer d'être sévère sur les choses qu'elle condane. Il y a tèle action dont le soupçon fait la preuve , & la publicité le châtiment.

Il est assez étonnant que cète opinion si sévère sur de simples procédés ,

se renferme quelquefois dans des bornes sur les crimes qui sont du ressort des loix. Ceux-ci ne deviènt complètement honteux que par le châtement qui les suit.

Il n'y a point de maxime plus fausse dans nos mœurs, que cèle qui dit : *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Cela devroit être, & l'est efectivement en morale, mais nulement dans les mœurs, car on se réhabilite d'un crime impuni; & qu'on ne dise pas que c'est parce que le châtement le constate, & en fait seul une preuve suffisante, puisqu'un crime constaté par des lètres de grâce, flétrit toujours moins que le châtement. On le remarque principalement dans l'injustice & la bisarerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'oprobre sur ceux que le sang unit à un criminel; de sorte qu'il est peut-être moins malheureux d'appartenir à un coupable

reconu & impuni, qu'à un infortuné dont l'innocence n'a été reconue qu'après le fuplice.

La vraie raifon vient de ce que l'impunité prouve toujours la confidération qui fuit la naiffance, le rang, les dignités, le crédit ou les richesses. Une famille qui ne peut fouffraire à la Juftice un parent coupable, eft convaincue de n'avoir aucune confidération, & par conféquent eft méprifée. Le préjugé doit donc fubfifter; mais il n'a pas lieu, ou du moins eft plus foible, fous le defpotifme abfolu & chez un Peuple libre; par-tout où l'on peut dire, tu es efclave come moi, ou je fuis libre come toi. Le pouvoir arbitraire chez l'un, la juftice chez l'autre ne faifant acception de perfonne, font des exemples dans des familles de toutes les claffes, qui par conféquent ont befoin d'une compaffion réciproque.

Qu'il en soit ainsi parmi nous, les fautes deviendront personnelles, le préjugé disparaîtra ; il n'y pas d'autre moyen de l'éteindre.

Pourquoi ces nobles victimes qu'un crime d'Etat conduit sur l'échafaut, n'impriment-elles point de tache à leur famille ? C'est que ces criminels sont ordinairement d'un rang élevé. Le crime, & même le supplice, prouvent également de quelle importance ils étoient dans l'Etat. Leur chute, en inspirant la terreur, montre en même temps l'élévation d'où ils sont tombés, & où sont encore ceux à qui ils appartenoient. Tout ce qui saisit par quelque grandeur l'imagination des hommes, leur impose. Ils ne peuvent pas respecter & mépriser à la fois la même famille.

Je crois avoir remarqué une autre bisarerie dans l'application de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la

honte de leurs pères, qu'aux pères cèle de leurs enfans. Il me semble que le contraire feroit moins injuste, parce que ce feroit alors punir les pères de n'avoir pas rectifié les mauvaises inclinations de leurs enfans par une éducation convenable. Si l'on pense autrement, est-ce par un sentiment de compassion pour la vieillesse, ou par le plaisir barbare d'empoisonner la vie de ceux qui ne font que commencer leur carrière ?

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de savoir si l'obéissance aux loix, & la pratique des procédés d'usage suffisent pour constituer l'honête home. On véra, si l'on y réfléchit, que cela n'est pas encore suffisant pour la parfaite probité. En effet, on peut avec un cœur dur, un esprit malin, un caractère féroce, & des sentimens bas, avoir par intérêt,

par orgueil ou par crainte, avoir dis-je, cète probité qui met à couvert de tout reproche de la part des homes.

Mais il y a un Juge plus éclairé, plus sévère & plus juste que les loix & les mœurs; c'est le sentiment intérieur qu'on apèle *la conscience*. Son empire s'étend plus loin que celui des loix & des mœurs, qui ne sont pas uniformes chez tous les Peuples. La conscience parle à tous les homes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre.

Les loix n'ont pas prononcé sur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que plusieurs de cèles qu'elles ont condanées. Il n'y en a point contre l'ingratitude, la perfidie, & en bien des cas contre la calomnie, l'imposture, l'injustice, &c. sans parler de certains désordres qu'elles condanent, &

ne punissent guère, si l'on ne brave la honte, en les réclamant. Tel est le sort de toutes les législations. Cèle des Peuples que nous ne conoissons que par l'Histoire, nous paroît un monument de leur sagesse, parce que nous ignorons en combien de circonstances les loix fléchissoient & restoient sans exécution. Cète ignorance des faits particuliers, des abus de détail, contribue beaucoup à notre admiration pour les gouvernemens anciens.

Cependant quand les loix deviènt indulgentes, les mœurs cessent d'être sévères, quoiqu'elles n'aient pas embrassé tout ce que les loix ont omis, Il y a même des excès condanés par les loix, qui sont tolérés dans les mœurs, sur-tout à la Cour & dans la Capitale, où les mœurs s'écartent souvent de la morale. Combien ne tolèrent elles pas de choses plus dangereuses que ce qu'elles



qu'elles ont prescrit ? Elles exigent des décences, & pardonnent des vices : on est dans la société plus délicat que fèvre ?

Doit-on regarder comme innocent un trait de satire, ou même de plaisanterie de la part d'un supérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en est l'objet ; un secours gratuit refusé par négligence à celui dont le sort en dépend ; tant d'autres fautes que tout le monde sent, & qu'on s'interdit si peu ?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la conscience est le Juge infallible. Il est donc heureux que chacun ait dans son cœur un Juge, qui défend les autres, ou qui le condane lui-même.

Je ne prétends point ici parler en homme religieux ; la Religion est la

D

perfection & non la base de la Morale ; ce n'est point en Métaphysicien subtil, c'est en Philosophe , qui ne s'appuie que sur la raison , & ne procède que par le raisonnement. Je n'ai donc pas besoin d'examiner si cète conscience est ou n'est pas un sentiment inné ; il me suffiroit qu'elle fût une lumière acquise , & que les esprits les plus bornés eussent encore plus de conoissance du juste & de l'injuste par la conscience, que les loix & les mœurs ne leur en donent.

Cète conoissance fait la mesure de nos obligations ; nous sommes tenus , à l'égard d'autrui , de tout ce qu'à sa place nous serions en droit de prétendre. Les homes ont encore droit d'attendre de nous , non - seulement ce qu'ils regardent avec raison come juste , mais ce que nous regardons nous mêmes come tel , quoique les autres ne

l'aient ni exigé , ni prévu ; notre propre conscience fait l'étendue de leurs droits sur nous.

Plus on a de lumières , plus on a de devoir à remplir ; si l'esprit n'en inspire pas le sentiment , il suggère les procédés , & démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet , supérieur à l'esprit même , c'est la sensibilité d'ame , qui donne une sorte de sagacité sur les choses honêtes , & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul.

On pouroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux homes dont l'esprit est également étendu , profond & pénétrant sur des matières purement intellectuelles , quelé supériorité gagne celui dont l'ame est sensible , sur les sujets qui sont de cète classe - là. Qu'il y a

## 76 CONSIDÉRATIONS

d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid ! Les ames sensibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les homes à procédés ne comètroient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres : les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la fociété ; c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu ; la conviction n'est souvent que passive, la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'home de probité ; la sensibilité prépare l'home vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, ce que les mœurs recomandent, ce que la conscience inspire ; se trouve ren-

fermé dans cet axiome si connu & si peu développé : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte & précise de cète maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Voilà la vertu. Sa nature, son caractère distinctif, consiste dans un effort sur soi-même en faveur des autres. C'est par cet effort généreux qu'on fait un sacrifice de son bien-être à celui d'autrui. On trouve dans l'Histoire quelques-uns de ces efforts héroïques. Tous les degrés de vertu morale se mesurent sur le plus ou le moins de sacrifice qu'on fait à la société.

Il semble, au premier coup-d'œil, que les Législateurs étoient des homes bornés ou intéressés, qui, n'ayant pas besoin des autres, vouloient se garantir du mal, & se dispenser de faire du bien. Cète idée paroît d'autant plus

vraisemblable ; que les premiers Législateurs ont été des Princes , des Chefs de Peuples ; ceux , en un mot , qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner. Il faut avouer que les loix positives , qui ne devoient être qu'une émanation , un développement de la Loi naturelle , loin de pouvoir toujours s'y rapeler , y sont quelquefois oposées , & favorisent plutôt l'intérêt des Législateurs , des homes puissans , que celui des foibles qui doit être l'objet principal de toute législation ; puisque cet intérêt est celui du plus grand nombre , & constitue la société politique. L'examen des différentes loix confrontées au droit naturel , seroit un objet bien digne de la Philosophie appliquée à la Morale , à la Politique , à la science du gouvernement.

Quoi qu'il en soit , les loix se bor-

nent à défendre : en y faisant réflexion , nous avons vu que c'est par sagesse qu'elles en ont usé ainsi. Elles n'exigent que ce qui est possible à tous les homes. Les mœurs sont allées plus loin que les loix ; mais c'est en partant du même principe ; les unes & les autres ne sont guère que prohibitives. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. Enfin la fidélité aux loix , aux mœurs & à la conscience, fait l'exacte probité. La vertu supérieure à la probité exige qu'on fasse le bien , & y détermine.

La probité défend , il faut obéir ; la vertu comande , mais l'obéissance est libre , à moins que la vertu n'emprunte la voix de la Religion. On estime la probité , on respecte la vertu. La probité consiste presque dans l'inaction ; la vertu agit. On doit de la reconnaissance à la vertu ; on pouroit s'en dis-

penfer à l'égard de la probité , parce qu'un home éclairé , n'eût-il que fon intérêt pour objet , n'a pas , pour y parvenir , de moyen plus sûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux ; mais je fais auffi qu'il y a différentes espèces de bonheurs , qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du succès , les comparer avec le bonheur qu'on fe propofe , & qu'il n'y en a aucun dont l'efpérance la mieux fondée puiffe contrebalancer la perte de l'honneur , ni même le fimple danger de le perdre. Ainfi en ne faifant d'une tèle question qu'une affaire de calcul , le parti de la probité eft toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne feroit pas difficile de faire une démonftration morale de cète vérité ; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mètre en question. Il



est toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la discussion, un air de problème qu'elles ne doivent jamais avoir.

Quand la vertu est dans le cœur, & n'exige aucun effort, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité, elle est aux actions honêtes ce que le vice est au crime; c'est le rapport de la cause à l'effet.

En distinguant la vertu & la probité, en observant la différence de leur nature, il est encore nécessaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux personnes, aux tems & aux circonstances.

Il y a tel home dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens si différens? Un home au sein de l'opu-

lence n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui est assiégé par tous les besoins ? Cela ne seroit pas juste. La probité est la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On raporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un service offert par vanité, ou rendu par foiblesse, fait peu d'honneur à la vertu.

On retire un home de son nom d'un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Est-ce générosité ? C'est tout au plus décence, ou peut-être orgueil, intérêt réel & sensible.

D'un autre côté, on loue & on doit louer les actes de probité où l'on sent un principe de vertu, un effort de l'ame. Un home pauvre remet un dépôt dont il avoit seul le secret ; il n'a fait que son devoir, puisque le contraire seroit un crime ; cependant son action

lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances, est capable de faire le bien : dans un acte de simple probité, c'est la vertu qu'on loue.

Un malheureux pressé de besoins, humilié par la honte de la misère, résiste aux occasions les plus séduisantes. Un homme dans la prospérité n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche, & prévient leurs demandes. Je chéris sa bienfaisance. Je les estime, je les loue tous deux : mais c'est le premier que j'admire. J'y vois de la vertu.

Les éloges qu'on donne à de certaines probités, à de certaines vertus, ne font que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuser ; il ne faut pas rechercher avec trop de sévérité le principe des actions quand elles tendent au bien de la so-

ciété. Il est toujours sage & avantageux d'encourager les homes aux actes honêtes : ils sont capables de prendre le pli de la vertu come du vice.

On acquiert de la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on comence par amour-propre , on continue par honneur , on persévère par habitude. Que l'home le moins porté à la bienfaisance viène par hasard , ou par un èfort qu'il fera sur lui-même à faire quelque action de générosité ; il éprouvera ensuite une forte de satisfaction , qui lui rendra une seconde action moins pénible : bientôt il se portera de lui-même à une troisième , & dans peu la bonté fera son caractère. On contracte le sentiment des actions qui se répètent.

D'ailleurs , quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuses à un systême d'esprit & de conduite plutôt qu'au sentiment , l'avantage des autres

seroit égal , & la gloire qu'on voudroit rabaisser n'en seroit peut-être pas moindre. Heureuse alternative , que de réduire les censeurs à l'admiration , au défaut de l'estime !

Outre la vertu & la probité , qui doivent être les principes de nos actions , il y en a un troisième très-digne d'être examiné ; c'est l'honneur : il est différent de la probité , peut-être ne l'est il pas de la vertu ; mais il lui donne de l'éclat , & me paroît être une qualité de plus.

L'homme de probité se conduit par éducation , par habitude , par intérêt ; ou par crainte. L'homme vertueux agit avec bonté.

L'homme d'honneur pense & sent avec noblesse. Ce n'est pas aux loix qu'il obéit ; ce n'est pas la réflexion , encore moins l'imitation qui le dirigent : il pense , parle & agit avec une sorte de

hauteur ; & semble être son propre Législateur à lui-même.

On s'affranchit des loix par la puissance , on s'y soustrait par le crédit , on les élude par adresse ; on remplace le sentiment & l'on supplée aux mœurs par la politesse ; on imite la vertu par l'hypocrisie. L'honneur est l'instinct de la vertu , & il en fait le courage. Il n'examine point , il agit sans feinte , même sans prudence , & ne conoît point cète timidité ou cète fausse honte qui étouffe tant de vertus dans les ames foibles ; car les caractères foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir se répondre de leurs vertus , & de servir d'instrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur soit une qualité naturelle , il se développe par l'éducation , se soutient par les principes , & se fortifie par les exemples. On ne sau-

roit donc trop en réveiller les idées , en réchauffer le sentiment , en relever les avantages & la gloire , & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Les réflexions sur cète matière peuvent servir de préservatif contre la corruption des mœurs qui se relâchent de plus en plus. Je n'ai pas dessein de renouveler les reproches que de tous tems on a fait à son siècle , & dont la répétition fait croire qu'ils ne sont pas mieux fondés dans un tems que dans un autre. Je suis persuadé qu'il y a toujours dans le monde une distribution de vertus & de vices à-peu-près égale ; mais il peut y avoir en différens âges des partages inégaux de Nation à Nation , de Peuple à Peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans , & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur , du moins autant qu'il l'a été. Je ne doute pas que les causes de cète

altération ne soient un jour développées dans l'Histoire de ce siècle. Ce n'en fera pas l'article le moins curieux, ni le moins utile.

On n'est certainement pas aussi délicat, aussi scrupuleux sur les liaisons qu'on l'a été. Quand un homme avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les loix, & condanés par l'honneur, le ressentiment ne se bornoit pas à l'offensé, tous les honêtes gens prenoient parti, & faisoient justice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même sans vue d'intérêt, pour l'homme le plus décrié. *Je n'ai pas, vous dit-on, sujet de m'en plaindre personnellement, je n'irai pas me faire le réparateur des torts.* Quèle foiblesse ! C'est bien mal entendre les intérêts de la société, & par conséquent les siens propres. Pourquoi les malhonêtes gens rougiroient-ils de



l'être, quand on ne rougit pas de leur faire acueil ? Si les honêtes gens s'avoient de faire cause comune, leur ligue seroit bien forte. Quand les gens d'esprit & d'honneur s'entendront, les fots & les fripons jouïront un bien petit rôle. Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues, les honêtes gens se tiennent isolés. Mais la probité sans courage n'est digne d'aucune considération ; elle ressemble assez à l'atrition qui n'a pour principe qu'une crainte servile.

On se cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougissoit, s'ils venoient à se découvrir. Il me semble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement, & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des homes.

Je ne sache que l'infidélité au jeu qui soit plus décriée aujourd'hui que

dans le siècle passé ; encore voit-on des gens suspects , à cet égard , qui n'en sont pas moins accueillis d'ailleurs. La seule justice qu'on en fasse , est d'employer beaucoup de politesses & de détours pour se dispenser de jouer avec eux ; cela ressemble moins au mépris qu'à la prudence. Mais un homme du monde , qui est irréprochable par cet endroit & par la valeur , est homme d'honneur décidé. Quoiqu'il fasse profession d'être de vos amis , n'avez rien à démêler avec lui sur l'intérêt , l'ambition ou l'amour - propre. S'il craint seulement d'user son crédit , il vous manquera sans scrupule dans une occasion essentielle , & ne sera blâmé de personne. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches , mais il en est plus surpris que confus ; il reste homme d'honneur. Il ne conçoit pas que vous ayez pu regarder comme un

engagement de simples propos de politesse ; car cète politesse , si recomandée , sauve bien des bassesses ; on seroit trop heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a , à la vérité , tèle action si blâmable , que l'interprétation ne sauroit en être équivoque. Un home d'un caractère leste trouve encore alors le secret de n'être pas deshonoré , s'il a le courage d'être le premier à la publier & de plaisanter ceux qui seroient tentés de le blâmer. On n'ose plus la lui reprocher , quand on le voit en faire gloire. L'audace fait sa justification , & le reproche qu'on lui feroit seroit un ridicule auquel on n'ose s'exposer. On comence alors à douter qu'il ait tort ; on craint de l'avoir. Dans la façon comune de penser , prévoir une objection , c'est la réfuter , sans être obligé d'y répondre ; dans les mœurs ,

prévenir un reproche , c'est le détruire.

Un home qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel , loin d'en avoir des remords ou de la honte , se félicite sur son habileté ; il se cache pour réussir , & non pas d'avoir réussi ; il s' imagine simplement avoir gagné une bèle partie d'échecs , & celui qui est sa dupe ne pense guère autre chose , sinon qu'il l'a perdue par sa faute : c'est de lui-même qu'il se plaint. Le ressentiment est déjà devenu un sentiment trop noble , à peine est-on digne de haïr , & la vengeance n'est plus qu'une revanche utile ; on la prend comme un moyen de réussir , & pour l'avantage qui en résulte.

Cète manière de penser , cète négligence des mœurs avilit ceux mêmes qu'elle ne deshonne pas , & devient de

plus en plus dangereuse pour la société. Ceux qui pouroient prétendre à la gloire de doner l'exemple par leur rang ou par leurs lumières, paroissent avoir trop peu de respect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendamment des actions, la légèreté de leurs propos, les sentimens qu'ils laissent apercevoir, sont des exemples qu'ils donent. Le bas Peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & d'autre guide que l'imitation. C'est dans l'état mitoyen que la probité est encore le plus en honneur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honneur & la vertu ; ceux qui en ont le moins, savent combien il leur importe que les autres en aient. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines maxi-

mes, si on les eût contredites par les actions : les discours formoient un préjugé favorable sur les sentimens. Aujourd'hui les discours tirent si peu à conséquence, qu'on pouroit quelquefois dire d'un home qu'il a de la probité, quoiqu'il en fasse l'éloge. Cependant les discours honêtes peuvent toujours être utiles à la société ; mais on ne se fait vraiment honneur, & l'on ne se rend digne de les tenir que par sa conduite. C'est un engagement de plus, & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il est avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fanatisme d'honneur, & l'on raporte cète heureuse manie à un siècle encore barbare. Il seroit à désirer qu'elle se renouvelât de nos jours : les lumières que nous avons acquises serviroient à régler cet engouement,

fans le refroidir. D'ailleurs , on ne doit pas craindre l'excès en cète matière ; la probité a ses limites , & pour le commun des homes , c'est beaucoup que de les atteindre ; mais la vertu & l'honneur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes , on ne les passe jamais.

Il faut avouer que , si d'un côté l'honneur a perdu , on a aussi sur certains articles des délicatesses ignorées dans le siècle passé. En voici un trait.

Lorsque le Surintendant Fouquet dona à Louis XIV. cète fête si superbe dans le Château de Vaux , le Surintendant porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre de chaque Courtisan de la suite du Roi une bourse remplie d'or , pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent , ou n'en avoir pas assez. Aucun ne s'en trouva ofensé ; tous admirèrent

la magnificence de ce procédé. Ils tâchèrent peut-être de croire que c'étoit au nom du Roi, ou du moins à ses dépens, & ne se trompoient pas sur ce dernier article. Quoi qu'il en soit, ils en usèrent sans plus d'information. Si un Ministre des Finances s'avisoit aujourd'hui d'en faire autant, la délicatesse de ses hôtes en seroit blessée avec raison; tous refuseroient avec hauteur & dignité. Jusque-là il n'y a rien à dire. Mais je craindrois fort que quelques-uns de ceux qui rejèteroient avec le plus d'éclat le présent du Ministre, ne lui empruntassent une somme pareille ou plus forte, avec un très ferme dessein de ne la jamais rendre. Il peut y avoir là de la délicatesse; mais je ne crois pas que ce soit de l'honneur.

Le Surintendant de Bullion avoit déjà donné un exemple de ce magnifique scandale. Ayant fait fraper en 1640  
les



les premiers louis qui aient paru en France, il imagina de donner un dîner à cinq Seigneurs de ses courtisans, fit servir au dessert trois bassins pleins des nouvelles espèces, & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en emplit ses poches, & s'enfuit avec sa proie sans attendre son carosse; de sorte que le Surintendant rioit beaucoup de la peine qu'ils avoient à marcher. Le payement de quelques dètes de l'Etat eût également pu donner cours à ces premières espèces; mais ce moyen n'eût pas été si noble au jugement de Bullion & de ses convives, que je ne crois pas devoir nomer par égard pour leurs petits-fils, qui peut-être, loin de me savoir gré de ma discrétion, en riroient eux-mêmes; si je nomois leurs pères.

## CHAPITRE V.

*Sur la Réputation, la Célébrité, la Renommée, & la Considération.*

LES homes sont destinés à vivre en société; & de plus, ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres: ils sont tous, à cet égard, dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient; ils ont une existence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'homes assez sûrs & assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférens sur celle des autres; & il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le desir d'ocuper une place dans l'opinion des homes, a donné naissance à

la réputation, la célébrité & la renommée, ressorts puissans de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens & les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renommée, & ne diffèrent que par les degrés; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes: on l'obtient par les vertus sociales, & la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de réputation n'est à la vérité ni étendue, ni brillante; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talens, le génie procurent la célébrité; c'est le premier pas vers la renommée, qui n'en diffère que par plus d'étendue; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux

## 100 CONSIDÉRATIONS

d'une bonne réputation. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu ; les choses rares & brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux , & dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers , qui se rendent illustres par eux-mêmes , y ont droit ; les autres , qui sont les Princes , y sont assujétis : ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres , & celui qui est placé sur un lieu plus élevé ; on distingue en même tems , si la supériorité de l'un & de l'autre vient de la personne , ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport & la différence qui se trouvent entre les grands hommes & les Princes qui ne sont que Princes.

Mais laissant à part la foule des Princes , sans les préférer ni les exclure à ce

titre feul , ne confidérons la renommée que par raport aux homes à qui elle est perfonèle.

Les qualités qui font uniquement propres à la renommée s'anoncent avec éclat. Tèles font les qualités des homes d'Etat , destinés à faire la gloire , le bonheur ou le malheur des Peuples , foit par les armes , foit dans le gouvernement.

Les grands talens , les dons du génie procurent autant ou plus de renommée que les qualités de l'home d'Etat , & ordinairement transmetent un nom à une poftérité plus reculée.

Quelques-uns des talens qui font la renommée des homes d'Etat , feroient inutiles , & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un Héros , qui , s'il fût né dans l'obfcurité , n'eût été qu'un brigand , & au lieu d'un triomphe , n'eût mérité qu'un fuplice. Il y

a eu dans tous les genres des grands homes , qui , s'ils ne le fussent pas devenus , faute de quelques circonstances , n'auroient jamais pu être autre chose , & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renommée peuvent être fort différentes , & subsister ensemble.

Un home d'Etat ne doit rien négliger pour sa réputation ; mais il ne doit compter que sur la renommée , qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa réputation. Il en est comptable au monde , & non pas à des particuliers intéressés , aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée & une mauvaise réputation ; mais la renommée , portant principalement sur des faits connus , est ordinairement mieux

fondée que la réputation , dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante & uniforme ; la réputation ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands homes sur les injustices qu'on fait à leur réputation , ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée , parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la réputation par une circonstance forcée de son état , c'est un malheur qui doit se faire sentir , & qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce seroit aimer bien généreusement l'humanité , que de la servir au mépris de la réputation ; ou ce seroit trop mépriser les homes , que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; & dans ce cas les serviroit-on ? Quand le sacri-

lice de la réputation à la renommée n'est pas forcé par le devoir , c'est une grande folie , parce qu'on jouit réellement plus de sa réputation que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié , de l'estime , du respect & de la considération que de la part de ceux dont on est entouré , dont on est personnellement connu. Il est donc plus avantageux que la réputation soit honête , que si elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renommée n'est , dans bien des occasions , qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom.

Qu'un home illustre se trouve au milieu de ceux qui , sans le conoître personnellement , célèbrent son nom en sa présence ; il jouira avec plaisir de sa célébrité ; & s'il n'est pas tenté de se découvrir , c'est parce qu'il en a le pouvoir , & par un jeu libre de l'amour-



propre. Mais s'il lui étoit absolument impossible de se faire conoître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation seroit-elle pénible, ce seroit presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un home dont le nom seroit dans le mépris, & qui en seroit témoin ignoré; il ne se feroit pas conoître, & jouiroit, au milieu de son tourment, d'une sorte de consolation, qui seroit dans le rapport oposé à la peine du premier, que nous avons supposé contraint au silence.

Si l'on réduisoit la célébrité à sa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des Sectateurs. La réputation la plus étendue est toujours très-bornée; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les homes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom

d'Alexandre n'est jamais parvenu ? Ce nombre surpasse , sans aucune proportion , ceux qui savent qu'il a été le Conquérant de l'Asie. Combien y avoit-il d'hommes qui ignoroient l'existence de Kouli-Kam , dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la tère ? Elle a des bornes assez étroites , & la renommée peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de foiblesse que de pouvoir croître continuëment , sans atteindre à un terme limité !

On se flate du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédomager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter , de multiplier les voix , & non pas de les apprécier. D'ailleurs , quel homme d'Etat osera se répondre de vivre dans l'Histoire , quand on voit des médailles de plusieurs Rois dont les noms

ne se trouvent dans aucun Historien ? L'Etat de ces Princes \* devoit cependant être considérable. Les Arts y étoient florissans , à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des Arts qui ne peuvent être portés à un certain degré de perfection , sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avoit , sans doute , à la Cour de ces Rois , come ailleurs , de petits Seigneurs très-importans , faisant du fracas , s'imaginant occuper fort la Renommée , avoir un jour place dans l'Histoire ; & les Maîtres , sous qui ils rampoient , n'y sont pas només. Les Antiquaires les mieux instruits de la science numismatique , exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays

---

\* La Reine Philistis , les Rois Mostis , Samès , Memtès , Sarias , Abdissar , &c.

## 108 CONSIDÉRATIONS

ces Monarques ont régné. Il paroît cependant par le sujet, le goût du travail, les types des médailles, par les légendes qui sont grecques, que ce n'étoit pas sur des Peuples ignorés, & que l'époque n'en est pas de la plus haute antiquité. On conjecture que c'étoit en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, &c. Mais l'Histoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être connus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention, est à demi-consolé.

Quand le desir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honête pour celui qui l'éprouve, & utile à la société; mais si c'est une manie, elle est bientôt in-

juste , artificieuse & avilissante par les manoeuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations usurpées & peu solides.

Rien ne rendroit plus indifférent sur la réputation , que de voir comment elle s'établit souvent , se détruit , se varie , & quels sont les auteurs de ces révolutions.

A peine un home paroît-il dans quelque carrière que ce soit , pour peu qu'il montre de dispositions heureuses , quelquefois même sans cela , que chacun s'empresse de le servir , de l'annoncer , de l'exalter : c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement ? Est-ce générosité , bonté ou justice ? Non , c'est envie , souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques homes supérieurs,

## 110 CONSIDÉRATIONS

Les subalternes ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, par qui les premiers rangs soient occupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir; mais c'est bien peu connaître les passions que de les faire raisonner. Elles ont des motifs, & jamais de principes. L'envie sent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit: si elle réussit dans son entreprise, elle cherche aussi tôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faite celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas: on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours.

C'est ainsi que les réputations se forment & se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent, soit par la solidité

du mérite qui les affermit , soit par l'artifice de celui qui , ayant été élevé par la cabale , fait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir , ou qui embarrassent son action.

Il arrive souvent que le Public est étonné de certaines réputations qu'il a faites ; il en cherche la cause , & ne pouvant la découvrir , parce qu'elle n'existe pas , il n'en conçoit que plus d'admiration & de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations ressemblent aux fortunes , qui , sans fonds réels , portent sur le crédit , & n'en sont que plus brillantes.

Come le Public fait des réputations par caprice , des particuliers en usurpent par manège ou par une sorte d'impudence , qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils anoncent qu'ils ont beaucoup de mérite ; on plaïsante d'abord de leurs

## 112 CONSIDÉRATIONS

prétentions ; ils répètent les mêmes propos si souvent , & avec tant de confiance , qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir , & l'on finit par les croire ; cela se répète & se répand comme un bruit de ville, qu'on n'aprofondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres ; c'est ce qu'on apèle *une cabale*.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation , & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une tèle réputation , il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe. Ceux qui l'on créé savent à quoi s'en tenir , quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres frappés du contraste de la



personne & de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé, par timidité, complaisance ou intérêt ; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, & ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer ; il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister ; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le suggérant à d'autres, sinon ils l'abandonnent.

Quoiqu'il en soit, les réputations usurpées qui produisent le plus d'illusion, ont toujours un côté ridicule qui devrait empêcher d'en être fort flaté.

Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la réputation, c'est une grande mal-adresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le Public vient à reconnoître ce manège dans un home qui d'ailleurs a des talens, & tôt ou tard il le reconnoît, il se révolte, & dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice, mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuste. L'envie, à qui les prétextes suffisent, s'aplaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, & les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui

servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre ; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flate d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la réputation ; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art honête qui naît de la prudence, de la sagesse, & qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantages que les autres, non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine aussi contraire à la fausseté qu'à l'impru-

dence , un discernement prompt & sûr , fait qu'on place les bienfaits avec choix , qu'on parle , qu'on se tait & qu'on agit à propos. Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honête , courageuse , & toutefois sans danger. Le sot la laisse passer , faute de l'apercevoir ; l'homme d'esprit la sent & la saisit. L'expérience prouve cependant que l'esprit seul n'y suffit pas , & qu'il faut encore un cœur noble , pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces succès brillans , & je suis persuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges , sentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir , mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui , avec la bienfaisance dans le cœur , avec les actes de vertus les plus fréquens , faute

d'intelligence & d'à propos, n'étoient pas, à beaucoup près, aussi estimés qu'estimables. Leur mérite ne faisoit point de sensation; à peine le soupçonnoit-on. Il est vrai que si par un heureux hasard le mérite simple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus subit. On le loue avec complaisance, on voudroit encore l'augmenter; l'envie même y applaudit sans sortir de son caractère, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations se forment & se détruisent avec facilité, il n'est pas étonnant qu'elles varient, & soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente: il a cèle qu'il mérite le moins, & on lui refuse cèle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je

ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails qui rendront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il méprise le faste, & se refuse le superflu, pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des présens, & refuse le payement de ses dettes: on admire sa magnificence, quand il est à la fois victime du faste & de l'avarice.

On accuse d'insolence un homme qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée, ou tyrannique: on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturellement doux

finissent souvent par avoir tort mal à propos , quand la mesure est comble. On ne sauroit croire combien il importe , pour le bien de la paix , de ne se pas laisser trop vexer , à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante , au contraire , la douceur d'un homme entier , opiniâtre par caractère & poli par orgueil.

Une femme est deshonorée , parce qu'elle a constaté sa faute par l'éclat de sa douleur & de sa honte ; tandis qu'une autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence ; celle-ci n'est pas même l'objet d'un mépris secret. Les hommes haïssent ce qu'ils n'oseroient punir ; mais ils ne méprisent que ce qu'ils osent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens , que leurs jugemens ne régulent leurs actions.

Si l'on passe des simples Particuliers

à ceux qui paroissant sur un théâtre plus éclairé, sont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un Ministre est taxé de dureté ; parce qu'il est juste, qu'il rejete des sollicitations payées, & refuse de se prêter à ce que les Courtisans apèlent *des affaires* : comerce injurieux au mérite, scandaleux pour le Public, avilissant pour l'autorité, dangereux pour l'Etat, & malheureusement trop commun.

On loue la bonté d'un autre, parce qu'on peut le séduire, le tromper ; & le faire servir d'instrument à l'injustice.

Un Prince passe pour sévère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir ; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies subalternes, de toutes les plus odieuses.



odieuses. Les loix cruèles contre les opresseurs font les plus douces pour la société ; mais l'intérêt particulier se fait toujours le législateur de l'ordre public.

Louis XII. un des meilleurs, & par conséquent des plus grands Rois que la France ait eus, fut aculé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les Peuples, pour enrichir des favoris sans mérite. Le Peuple doit être le favori d'un Roi ; & les Princes n'ont droit au superflu, que lorsque les Peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osoit lui faire ne prouvoient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. *J'aime mieux*, dit ce Prince honête home, *que mon avarice les fasse rire, que si elle les faisoit pleurer.* Il ajoutoit : *Leurs plaisanteries prouvent ma bonté ; car ils n'oseroient pas les faire sous tout autre Prince.* Il avoit raison ; les re-

proches des Courtifans valent souvent des éloges , & leurs éloges font des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il est étonnant qu'il n'y en ait pas plus d'établies , attendu la facilité avec laquelle on l'usurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu ; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu austère n'est pas toujours exempte d'un peu de dureté , parce qu'on est moins circonspect quand on est irréprochable , & qu'on s'observe moins quand on ne craint pas de se trahir ; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle , & souvent la portent à l'excès , pour établir la sévérité de leur vertu : leurs déclarations contre l'impudence sont des preuves continuëles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu !

L'étourderie est encore une preuve très-équivoque de la franchise ; on ne devrait se fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle est souvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie sont des défauts de caractère qui n'excluent pas absolument, & supposent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur ?

Si l'on souscrit légèrement à certaines réputations de probité, on en flétrit souvent avec une témérité encore plus blâmable, par passion, par intérêt. On abuse du malheur d'un homme pour attaquer sa probité. On s'élève contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de sa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injustement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder come une

dupe, ce soupçon seroit trop ridicule; on suppose qu'il a intérêt de soutenir une thèse extraordinaire. Qu'on se soit visiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'est suspect que d'un excès de sagacité; mais si c'est en jugeant trop favorablement; c'est, dit-on, le comble de l'imbécillité: cependant l'erreur est la même, & le caractère est très-diférent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les homes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence.

Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impression. Eh! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter, & de doner le ton; qui n'ont que des opinions & jamais de

sentimens , qui en changent , les quittent , & les reprènent , fans le favoir , ni s'en douter , ou qui font opiniâtres fans être constans.

Voilà cependant les Juges des réputations ; voilà ceux dont on méprise le sentiment , & dont on recherche le suffrage ; ceux qui procurent la considération , sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est différente de la célébrité. La renommée même ne la donne pas toujours , & l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi les inférieurs , les égaux & les supérieurs en rang & naissance. On peut dans un rang élevé , ou avec une naissance illustre avec un esprit supérieur , ou des talens distingués ; on peut même

avec de la vertu, si elle est seule & dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance & de l'état.

La considération ne fuit pas nécessairement le grand homme ; l'homme de mérite y a toujours droit ; & l'homme de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités & tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus précise de la considération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même, par le pouvoir connu d'obliger & de nuire, & par l'usage éclairé qu'on fait du premier, en s'abstenant de l'autre.

*L'espèce*, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'homme de considération. Il y en a de toutes classes. *L'espèce*, est celui qui, n'ayant pas

le mérite de son état, se prête encore de lui-même à son avilissement personnel : il manque plus à soi qu'aux autres. Un homme d'un haut rang peut être une *espèce*, un autre de bas état peut avoir de la considération.

Si l'on acquiert la considération, on l'usurpe aussi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : si l'on veut examiner en quoi il consiste, on est étonné du vide ; on trouve que tout se borne à un air, un ton d'importance & de suffisance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien suffit. Ils se font portés pour respectables, & on les respecte : sans quoi on n'iroit pas jusqu'à les estimer.

On doit conclure de l'analyse que nous venons de faire, & de la discussion dans laquelle nous sommes entrés, que la renommée est le prix des talens supérieurs, soutenus de grands efforts,

## 128 C O N S I D É R A T I O N S

dont l'effet s'étend sur les homes en général , ou du moins sur une Nation ; que la réputation a moins d'étendue que la renommée , & quelquefois d'autres principes ; que la réputation usurpée n'est jamais sûre ; que la plus honête est toujours la plus utile , & que chacun peut aspirer à la considération de son état.





## CHAPITRE VI.

*Sur les Grands Seigneurs.*

APRÈS avoir considéré des objets qui regardent les homes en général, portons nos réflexions sur quelques classes de la société, & començons par les grands Seigneurs.

*Grand Seigneur* est un mot dont la réalité n'est plus que dans l'Histoire. Un grand Seigneur étoit un home sujet par sa naissance, grand par lui-même, soumis aux loix, mais assez puissant pour n'obéir que librement, ce qui en faisoit souvent un rébèle contre le Souverain, & un tyran pour les autres Sujets. Il n'y en a plus. Ce n'est pas qu'il n'y ait, & qu'il ne doive toujours se trouver dans une Monarchie une classe supérieure de Sujets, qu'on nome

des Seigneurs , auxquels on rend des respects d'usage , & dont quelques-uns les obtiendroient par leur mérite personnel.

Le Peuple a pu gagner à l'abaissement des Seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il est plus avantageux à l'Etat qu'ils aient tout perdu , que s'ils avoient tout conservé.

Si l'on s'avisoit aujourd'hui de faire la liste de ceux à qui l'on donne , ou qui s'attribuent le titre de Seigneur , on ne feroit pas embarrassé de savoir par qui la comencer , mais il seroit impossible de marquer précisément où elle doit finir. On ariveroit jusqu'à la Bourgeoisie , sans avoir distingué une nuance de séparation. Tout ce qui va à Versailles croit aler à la Cour , & en être.

La plûpart de ceux qui passent pour des Seigneurs , ne le sont que dans

l'opinion du Peuple , qui les voit sans les aprocher. Frapé de leur éclat extérieur , il les admire de loin , sans savoir qu'il n'a rien à en espérer , & qu'il n'en a guère plus à craindre. Le Peuple ignore que , pour être ses maîtres par accident , ils sont obligés d'être ailleurs , come il est lui-même à leur égard.

Plus élevés que puissans , un faste ruineux & presque nécessaire , les met continuëment dans le besoin des grâces , & hors d'état de soulager un honête home , quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donassent des bornes au luxe , & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître ; il n'y a que les besoins qui se restreignent , pour fournir au superflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inspirer , je fais combien on peut

m'oposer d'exemples contraires à mon sentiment ; mais c'est l'erreur où l'on est à cet sujet qui les multiplie. Cète crainte s'évanouiroit , si l'on faisoit attention que les Grands & les Petits ont le même Maître , qu'ils sont liés par les mêmes loix , & qu'elles sont rarement sans èfet , quand on les reclame hardiment ; mais ce courage n'est pas ordinaire , & il en faut plus pour anéantir une puissance imaginaire , que pour résister à une puissance réelle.

Les homes ont plus de timidité dans l'esprit que dans le cœur ; & les esclaves volontaires sont plus de tyrans que les tyrans ne sont d'esclaves forcés.

C'est , sans doute , ce qui a fait distinguer le courage d'esprit du courage de cœur ; distinction très-juste , quoiqu'elle ne soit pas toujours bien fixée.

Il me semble que le courage d'esprit consiste à voir les dangers, les périls, les maux & les malheurs précisément tels qu'ils sont, & par conséquent les ressources. Les voir moindres qu'ils ne sont, c'est manquer de lumières; les voir plus grands, c'est manquer de cœur: la timidité les exagère, & par-là les fait croître; le courage aveugle les déguise, & ne les afoiblit pas toujours; l'un & l'autre mètent hors d'état d'en triompher.

Le courage d'esprit suppose & exige souvent celui du cœur: le courage de cœur n'a guère d'usage que dans les maux matériels, les dangers physiques, ou ceux qui y sont relatifs. Le courage d'esprit a son application dans les circonstances les plus délicates de la vie. On trouve aisément des homes qui affrontent les périls les plus évidens: on en voit rarement qui, sans

se laisser abatre par un malheur , sachent en tirer des moyens pour un heureux succès. Combien a-t-on vu d'hommes timides à la Cour qui étoient des Héros à la guêre ?

Pour revenir aux Grands , ceux qui sont les dépositaires de l'autorité ne sont pas précisément ceux qu'on apèle des Seigneurs. Ceux-ci sont obligés d'avoir recours aux gens en place , & en ont plus souvent besoin que le peuple qui , condané à l'obscurité , n'a ni l'ocasion de demander , ni la prétention d'espérer.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Seigneurs qui ont du crédit ; mais ils ne le doivent qu'à la considération qu'ils se sont faites , à des services rendus , au besoin que l'Etat en a , ou qu'il en espère.

Mais les Grands , qui ne sont que Grands , n'ayant ni pouvoir ni crédit

direct , cherchent à y participer par le manége , la souplesse & l'intrigue ; caractères de la foiblesse. Les dignités , enfin , n'atirent guère que des respects ; les places seules donent le pouvoir. Il y a très-loin du crédit du plus grand Seigneur à celui du moindre Ministre , souvent même d'un premier Comis.

Quelques frappantes que soient ces distinctions , il semble que ceux qui vivent à la Cour les sentent plus qu'ils ne les voient ; leur conduite y est plus conforme que leurs idées ; car ils n'ont pas besoin de réflexion pour savoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du peuple , il ne s'en doute seulement pas , & c'est un des plus grands avantages des Seigneurs : c'est par-là qu'ils en exigent , come un tribut ; tous les services qu'il leur rend avec soumission.

Ce n'est pas uniquement par timidité que leurs inférieurs hésitent à les presser sur des engagements , sur des dettes ; ils ne sont pas bien sûrs du droit qu'ils en ont : le faste d'un Seigneur en impose au malheureux même qui en a fait les frais ; il tombe dans le respect devant son ouvrage , come le Sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il est vrai que si ce Grand même tombe dans un malheur décidé , le Peuple devient son plus cruel persécuteur. Son respect étoit une adoration , son mépris ressemble à l'impiété ; l'idole n'étoit que renversée , le Peuple la foule aux pieds.

Les Grands sont si persuadés de la considération que le faste leur donne , aux yeux mêmes de leurs pareils , qu'ils font tout pour le soutenir. Un home



de la Cour est avili dès qu'il est ruiné ; & cela est au point que celui qui se maintient par des ressources criminelles , est encore plus considéré que celui qui a l'ame assez noble pour se faire une justice sévère ; mais aussi lorsqu'on succombe après avoir épuisé les ressources les plus injustes , c'est le comble de l'avilissement , parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui est joint au malheur. On ne lui trouve plus cet *air noble* qu'on admiroit auparavant. C'est que rien ne contribue tant à le faire trouver dans quelqu'un , que de croire d'avance qu'il doit l'avoir.

Je hasarderai à ce sujet une réflexion sur ce qu'on apèle *Noble*. Ce terme dans son acception générale , signifie ce qui est distingué , relevé au - dessus des choses de même genre. On l'entend ainsi , soit au physique , soit au moral , en parlant de la naissance , de

la taille , du maintien , des manières , d'une action , d'un procédé , du style , du langage , &c. L'air noble devoit donc auffi fe prendre dans le même fens ; mais il me femble que l'aplication en a dû changer , & n'a pas , dans tous les tems , fait naître la même idée.

Dans l'enfance d'une Nation , l'air noble étoit vrai - femblablement un extérieur qui aronçoit la force & le courage. Ces qualités donoient à ceux qui en étoient doués la fupériorité fur les autres homes. Mais dans les fociétés formées , les enfans ayant fuccédé au rang de leurs pères , & n'ayant plus qu'à jouir du fruit des travaux de leurs ancêtres , ils fe plongèrent dans la moleffe. Les corps s'énervèrent , fucceffivement les races ne parurent plus les mêmes. Cependant come on continua de rendre les mêmes respects aux mêmes dignités , les enfans qu'on en

voyoit revêtus avoient un extérieur si différent des pères , qu'on a dû prendre une idée très-oposée à celle de l'*ancien air noble* , qui avoit été synonyme de grand. Celui d'aujourd'hui doit donc être une figure délicate & foible , sur tout si elle est décorée de marques de dignités ; car c'est principalement ce qui fait reconnoître l'*air noble*. En effet , on ne l'acorderoit pas aujourd'hui à une figure d'Athlète ; la comparaison la plus obligeante qu'en feroient les gens du grand monde , feroit celle d'un Grenadier , d'un beau-Soldat ; mais si les marques de dignités s'y trouvoient jointes , come la nature conserve toujours ses droits , il éclipseroit alors tous les *petits airs nobles* modernes , par un *air de grandeur* auquel ils ne peuvent prétendre. Il y a une grande distance de l'un à l'autre.

## 40 CONSIDÉRATIONS

Le véritable air noble pour l'homme puissant , en place , en dignité , c'est l'air qui annonce , qui promet de la bonté , & qui tient parole.



## CHAPITRE VII.

*Sur le Crédit.*

CE que je viens de dire sur les Grands , me donne occasion d'examiner ce que c'est que le crédit , sa nature , ses principes & ses effets ,

Le crédit est l'usage de la puissance d'autrui , & il est plus ou moins grand à proportion que cet usage est plus ou moins fort , & plus ou moins fréquent \*. Le crédit marque donc une sorte d'infériorité , du moins relativement à la puissance qu'on emploie , quelque supériorité qu'on eût à d'autres égards.

Aussi parle-t-on du crédit d'un fim-

---

\* Le crédit en comerce & en finance ne présente pas une autre idée ; c'est l'usage des fonds d'autrui.

ple Particulier auprès d'un Grand, de celui d'un Grand auprès d'un Ministre, de celui du Ministre auprès du Souverain ; & sans que l'esprit y fasse attention, l'idée qu'on a du crédit est si déterminée, qu'il n'y a personne qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit du Roi, à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres Souverains, dont la réunion forme à son égard une espèce de supériorité.

Un Prince, avec une puissance bornée, peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un Roi très-grand par lui-même, & absolu chez lui. La puissance de celui-ci pouroit seule être un obstacle à ce crédit. Il n'y a point de siècle qui n'en ait fourni des exemples, & l'on a vu quelquefois des Particuliers l'emporter à cet égard sur des Souverains.

Heinfius , grand Pensionnaire de Hollande , avoit autant ou plus de crédit que les Princes de son tems , pendant la guêre de la succession d'Espagne. L'abus qu'il en fit ruina sa patrie,

Je n'entrerais pas là-dessus dans un détail étranger à mon sujet ; je ne veux considérer que ce qui a rapport à de simples particuliers.

Le crédit est donc la relation du besoin à la puissance , soit qu'on la reclame pour soi ou pour autrui ; avec la distinction , qu'obtenir un service pour autrui , c'est crédit ; l'obtenir pour soi-même , ce n'est que faveur.

Le crédit n'est donc pas extrêmement flateur par sa nature , mais il peut l'être par ses principes & par ses effets. Ses principes sont l'estime & la considération personnelles dont on jouit , l'inclination dont on est l'objet , l'intérêt

qu'on présente, ou la crainte qu'on inspire.

Le crédit fondé sur l'estime est celui dont on devroit être le plus flaté, & il pouroit être regardé come une justice rendue au mérite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins honorable par lui-même, est ordinairement plus sûr que le premier. L'un & l'autre cèdent presque toujours à l'espérance ou à la crainte, c'est-à-dire, à l'intérêt, puisque ce sont deux effets d'une même cause. Ainsi, quand ces différens motifs sont en concurrence, il est aisé de juger quel est celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne sont pas communément fort puissans. On n'accorde qu'à regret au mérite, cela ressemble trop à la justice, & l'amour-propre est plus flaté de faire des grâces. D'un autre côté, l'inclination détermine moins qu'on ne s'imagine à obliger, quoiqu'elle



qu'elle y fasse trouver du plaisir ; elle est souvent subordonnée à beaucoup d'autres motifs , à des plaisirs qui l'emportent sur celui de l'amitié , quoiqu'ils ne soient pas si honêtes.

D'ailleurs , les homes en place ont peu d'amis , & ne s'en embarassent guère. L'ambition & les affaires les occupent trop pour laisser dans leur cœur place à l'amitié , & cèle qu'on a pour eux ressemble à un culte. Quand ils paroissent se livrer à leurs amis , ils ne cherchent qu'à se délasser par la dissipation. Ils devièent des espèces d'enfans gâtés qui se laissent aimer sans reconnoissance , & qui s'iritent à la moindre contradiction qu'éprouvent leurs volontés ou leurs fantaisies. Il faut convenir qu'ils ont souvent occasion de conoître les homes , d'apprendre à les estimer peu , & à ne pas compter sur eux. Ils savent qu'ils sont plus

affligés par intérêt, que recherchés par goût & par estime, même quand ils en sont dignes. Ils voient les manœuvres basses & criminelles que les concurrens emploient auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort sensibles à leur attachement. Quoique l'adulation les flate, come si elle étoit sincère, le motif bas ne leur en échape pas toujours, & ils ont l'expérience de la défection que leurs pareils ont éprouvée dans la disgrâce. Un peu de défiance est donc pardonnable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée, plus circonspecte que celle des autres.

Si le mérite & l'amitié donent si peu de part au crédit, il ne fera plus qu'un tribut payé à l'intérêt, un pur échange dont l'espérance & la crainte décident & font la monnoie. On ne refuse guère ceux qu'on peut obliger avec gloire,

& dont la reconnoissance honore le bienfaicteur : cète gloire est l'intérêt qu'il en retire. On refuse encore moins ceux dont on espère du retour , parce que cète espérance est un intérêt plus sensible à la plûpart des homes ; & l'on acorde pres- que tout à ceux dont on craint le ressentiment , sur-tout si l'on peut cacher cète crainte sous le masque de la prévenance. Mais si l'on ne peut pas dissimuler son vrai motif , on prend facilement son parti. Il semble qu'on lise dans le cœur des homes qu'ils aprouveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on dissimule le moins est cèle qu'inspirent certaines gens à la Cour , dont on méprise l'état , mais que l'intimité domestique ou des circonstances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donent à la crainte un air de pruden-

ce ; c'est pourquoi on n'en rougit point, parce qu'il semble que le caractère ne sauroit être avili de ce qui fait honneur à l'esprit. Les sollicitations, les simples recommandations de ces sortes de gens l'emportent souvent sur celles des plus grands Seigneurs, & toujours sur celles des amis, sur-tout s'ils sont anciens, car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager, & rien pour ceux dont on est sûr. Le privilège d'un ancien ami n'est guère que d'être refusé de préférence, & obligé d'approuver le refus, trop heureux si par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonstances concourent & se croisent quelquefois dans les moindres grâces, qu'il seroit difficile de dire comment & par qui elles sont accordées. Il arrive de-là qu'on donne sans générosité, & qu'on reçoit sans

reconnoissance , parce qu'il est rare que le bienfait tombe sur le besoin, & encore plus rare qu'il le prévienne. On refuse durement le nécessaire, on accorde aisément le superflu ; on offre les services, on refuse les secours.

L'intérêt, la considération qu'on espère, & la générosité, sont donc les principaux moteurs des gens en crédit.

Ceux qui n'emploient le leur que par intérêt ne méritent pas même de passer pour avoir du crédit. Ce ne sont plus que de vils protégés, dont l'avilissement rejaillit sur les protecteurs. Une grâce payée avilit celui qui la reçoit ; & déshonore celui qui la fait.

Quand on se propose la considération pour objet, on emploie communément son crédit pour le faire connoître & lui donner de l'éclat. La seule réputation d'en avoir est un des plus sûrs moyens de l'affermir, de l'étendre, &

même de le procurer ; en tout cas , elle est un prix si flatteur , que bien des gens en sacrifieroient la réalité à l'apparence. Combien en voit-on qui sont acablés de sollicitations sur une fausse réputation de crédit , & qui , pour conserver la considération qu'ils tirent de cete erreur , se gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant ?

Cependant , ceux qui en obligeant ne se proposent qu'un bien si frivole , doivent être persuadés , quelque crédit qu'ils aient , qu'ils ne sauroient rendre autant de services qu'ils font de mécontents.

Il ne seroit pas impossible qu'en ne s'occupant que du désir d'obliger , on se fit une réputation très-oposée , parce que le volume des bienfaits ne peut jamais égaler le volume des besoins. Il n'y a point de crédit qui ne soit au-dessous de la réputation qu'il procure.

Les moindres preuves de crédit multiplient les demandes.

Un home qui a rendu plusieurs services par générosité , peut être regardé come désobligeant , parce qu'il n'est pas en état de rendre tous ceux qu'on exige de lui. C'est par cète raison que les gens en place ne sauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus nécessaires.

On pouroit penser que la reconnoissance de ceux qu'ils obligent , doit les consoler de l'injustice de ceux qu'ils ont blessés par des refus forcés ; mais il n'est que trop ordinaire de voir des gens demander les grâces avec ardeur , & souvent avec bassesse , les recevoir come une justice , avec froideur , & tâcher de persuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche , & qu'on a prévenu leurs désirs. Cète conduite n'est sûrement pas l'èfet d'une reconnoissance délicate

qui veut laisser au bienfaïcteur la gloire d'une justice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaïcteurs; je veux au contraire prévenir leurs dégoûts, en leur inspirant un sentiment désintéressé, noble, & dont le succès est toujours sûr; c'est de n'obliger que par générosité, de ne chercher en obligeant que le plaisir d'obliger; salaire infailible, & que l'ingratitude des hommes ne sauroit ravir. Mais si les bienfaïcteurs sont sensibles à la reconnoissance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconnoissant.





## CHAPITRE VIII.

*Sur les Gens à la mode.*

**D**E tous les Peuples, le François est celui dont le caractère a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération; on retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des Croisades, & en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cete Nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse & inconsiderée. Ses vertus partent du cœur, les vices ne tiennent qu'à l'esprit, & les bones qualités corigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les homes le plus sociable. C'est - là son caractère

propre , & c'en est un très-estimable ; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abusé ; on ne s'est pas contenté d'être sociable , on a voulu être aimable , & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves , c'est-à-dire , d'explication.

Les qualités propres à la société , sont la politesse sans fausseté , la franchise sans rudesse , la prévenance sans bassesse , la complaisance sans flatterie , les égards sans contrainte , & sur-tout le cœur porté à la bienfaisance ; ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence.

L'homme aimable , du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre , est fort indifférent sur le bien public , ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût & le hasard le jettent , & prêt à en sacrifier chaque Particulier. Il

n'aime perſone, n'eſt aimé de qui que ce ſoit, plaît à tous, & ſouvent eſt mépriſé & recherché par les mêmes gens.

Par un contraſte aſſez biſarre, toujours occupé des autres, il n'eſt ſatisfait que de lui, & n'attend ſon bonheur que de leur opinion, ſans ſonger précieſément à leur eſtime qu'il ſupoſe aſſez ſouvent, ou dont il ignore la nature. Le déſir immodéré d'amuſer, l'engage à immoler l'abſent qu'il eſtime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Auſſi frivole que dangereux, il met preſque de bone foi la médifance & la calomnie au rang des amuſemens, ſans ſouſçonner qu'elles aient d'autres eſets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte ſe trouve quelquefois juſte.

Les liaisons particulières de l'homme sociable l'attachent de plus en plus à l'Etat , à ses Concitoyens ; cèles de l'homme aimable ne font que l'écartier des devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le desir de vivre avec lui ; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices , de frivolités & d'inconvéniens , que l'homme *aimable* est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cète réputation devient de jour en jour une espèce de maladie épidémique : Eh ! coment ne seroit-on pas flaté d'un titre qui éclipse la vertu & fait pardonner le vice ! Qu'un homme soit deshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui , ils conviennent de tout ; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'ils se défen-

dent eux-mêmes : tout cela est vrai ; vous dit on , mais il est fort aimable. Il faut que cete raison soit bone , ou bien généralement admise , car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs est celui qui est vicieux avec de la gaieté & des grâces ; il n'y a rien que cet extérieur ne fasse passer , & n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de-là ? Tout le monde veut être aimable , & ne s'embarasse pas d'être autre chose ; on y sacrifie les devoirs , & je dirois la considération , si on la perdoit par-là. Un des plus malheureux effets de cete manie futile est le mépris de son état , le dédain de la profession dont on est comptable , & dans laquelle on devroit toujours chercher sa première gloire.

Le Magistrat regarde l'étude & le

travail come des soins obscurs qui ne conviennent qu'à des homes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui se livrent à leurs devoirs ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager ; de sorte qu'il n'est pas rare de rencontrer de ces Magistrats aimables qui, dans les affaires d'éclat, sont moins des Juges que des Solliciteurs qui recommandent à leurs Confrères les intérêts des gens connus.

Le Militaire d'une certaine classe croit que l'aplication au service doit être le partage des subalternes ; ainsi les grades ne seroient plus que des distinctions de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'home de Lètres qui, par des ouvrages travaillés, auroit pu instruire son siècle, & faire passer son nom à la postérité, néglige ses talens, & les

perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les homes illustres, il reste un home d'esprit de société.

L'ambition même, cète passion toujours si ardente, & autrefois si active, ne va plus à la fortune que par le manége & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus justes qu'ils ne le sont aujourd'hui, ses motifs plus louables, ses démarches plus innocentes ; mais ses travaux pouvoient être utiles à l'Etat, & quelquefois inspirer l'émulation à la vertu.

On dira, sans doute, que la société est devenue, par le desir d'y être aimable, plus délicieuse qu'elle ne l'avoit jamais été ; cela peut être : mais il est certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu ; & cet échange n'est pas un avantage.

Que seroit-ce si la contagion venoit

à gagner toutes les autres professions ? Et on peut le craindre , quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification , & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plûpart fondées sur des choses frivoles , l'estime que nous en faisons nous acoutume insensiblement à l'indifférence pour cèles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand Capitaine , qu'un home d'Etat aient rendu les plus grands services , avant que de hasarder notre estime , nous demandons s'ils sont aimables , quels sont leurs agrémens , quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand home d'avoir à un degré supérieur.



Toute question importante , tout raisonnement suivi , tout sentiment raisonnable sont exclus des sociétés brillantes , & sortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cète expression est inventée , & elle est déjà triviale , sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le *bon ton* dans ceux qui ont le plus d'esprit , consiste à dire agréablement des riens , & ne se pas permètre le moindre propos sensé , si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire , avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois , quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire , que la médisance même cesseroit de plaire , si elle en étoit dépourvue. Il ne suffit pas de nuire , il faut sur-tout amuser ; sans quoi le dis-

cours le plus méchant retombe plus sur son auteur que sur celui qui en est le sujet.

Ce prétendu *bôn ton* qui n'est qu'un abus de l'esprit, ne laisse pas d'en exiger beaucoup ; ainsi il devient dans les fots un jargon inintelligible pour eux-mêmes ; & come les fots font le grand nombre , ce jargon a prévalu. C'est ce qu'on apèle le *Persiflage*, amas fatiguant de paroles sans idées , volubilité de propos qui font rire les foux , scandalisent la raison , déconcertent les gens honêtes ou timides , & rendent la société insupportable.

Ce mauvais genre est quelquefois moins extravagant , & alors il n'en est que plus dangereux. C'est lorsqu'on immole quelqu'un , sans qu'il s'en doute , à la malignité d'une assemblée , en le rendant tout à la fois instrument & victime de la plaisanterie comune , par

les choses qu'on lui suggère , & les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers essais de cète sorte d'esprit ont dû naturellement réussir ; & come les inventions nouvelles vont toujours en se perfectionant , c'est-à-dire , en augmentant de dépravation , quand le principe en est vicieux , la méchanceté se trouve aujourd'hui l'ame de certaines sociétés , & a cessé d'être odieuse , sans même perdre son nom.

La méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardonner , parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la société que la méchanceté lui fait perdre , puisqu'elle en sape les fondemens , & qu'elle est par-là , sinon l'assemblage , du moins le résultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté est réduite en art , elle

tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre , & souvent leur done de la considération.

Voilà ce qui produit cète foule de petits méchans subalternes & imitateurs , de caustiques fades , parmi lesquels il s'en trouve de si innocens ; leur caractère y est si oposé ; ils auroient été de si bones gens , en suivant leur cœur , qu'on est quelquefois tenté d'en avoir compassion , tant le mal leur coûte à faire Aussi en voit-on qui abandonent leur rôle come trop pénible ; d'autres persistent flatés & corompus par les progrès qu'ils ont faits. Les seuls qui aient gagné à ce travers de mode , sont ceux qui nés avec le cœur dépravé , l'imagination déréglée , l'esprit faux , borné & sans principes , méprisans la vertu , & incapables de remords , ont le plaisir de se voir les héros d'une société dont ils devoient être l'horreur.

Un spectacle assez curieux est de voir la subordination qui règne entre ceux qui forment ces fortes d'associations. Il n'y a point d'état où elle soit mieux réglée. Ils se signalent ordinairement sur les étrangers que le hasard leur adresse, come on sacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais sort y faisoit aborder. Mais lorsque les victimes nouvelles leur manquent, c'est alors que la guêre civile comence. Le chef conserve son empire, en immolant alternativement ses sujets les uns aux autres. Celui qui est la victime du jour, est impitoyablement acablé par tous les autres, qui sont charmés d'écarter l'orage de dessus eux; la cruauté est souvent l'effet de la crainte, c'est le courage des lâches. Les subalternes s'essayent cependant les uns contre les autres; on cherche à ne se lancer que

des traits fins ; on voudroit qu'ils fussent piquans sans être grossiers ; mais come l'esprit n'est pas toujours aussi léger que l'amour-propre est sensible , on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes , qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les suites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honête entre le caractère ombrageux & l'avilissement volontaire , on ne vivroit pas avec moins d'agrément , & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choses étant sur le pied où elles sont , l'home le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au sérieux , ni d'y répondre avec dureté. On ne se done pour ainsi dire que des cartels d'esprit ; il faudroit s'avouer vaincu , pour recourir à d'autres armes , & la gloire de l'esprit est le point d'honneur d'aujourd'hui.

On est cependant toujours étonné que de pareilles Sociétés ne se désunissent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut espérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'est l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raison froide est la seule chose qui leur impose, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenser rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de se plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs, ces homes qu'on prétend si singuliers, si caustiques, si méchans, si misantropes, réussissent parfaitement auprès de ceux dont ils ont besoin. La réputation qu'ils se sont fabriquée, donne un très-grand poids à leurs prévenances; ils

descendent plus facilement qu'on ne croit à la flaterie basse. Celui qui en est l'objet, ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractères à un style qui leur est si étranger.

Il faut convenir que les sociétés dont je parle sont rares ; il n'y a que la parfaitement bone compagnie qui le soit davantage, & cèle-ci n'est peut-être qu'une bèle chimère dont on approche plus ou moins. Elle ressemble assez à une République dispersée, on en trouve des membres dans toutes fortes de classes, il est très difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant personne qui n'en reclame le titre pour sa société : c'est un mot de ralliement. Je remarque seulement qu'il n'y a personne aussi qui ne croye qu'elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, & jamais dans une classe inférieure.



inférieure. La haute Magistrature la suppose à la Cour come chez elle ; mais elle ne la croit pas dans une certaine Bourgeoisie , qui à son tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'home de la Cour , sans vouloir entrer dans aucune composition sur cet article , il croit fermement que la bone compagnie n'existe que parmi les gens de sa sorte. Il est vrai qu'à esprit égal ils ont un avantage sur le comun des homes , c'est de s'exprimer en meilleurs termes , & avec des tours plus agréables. Le sot de la Cour dit ses sotises plus élégamment que le sot de la Ville ne dit les siènes. Dans un home obscur , c'est une preuve d'esprit , ou du moins d'éducation , que de s'exprimer bien. Pour l'home de la Cour , c'est une nécessité ; il n'emploie pas de mauvaises expressions , parce qu'il n'en fait point. Un home de la Cour qui parleroit bassement me paroîtroit

presque avoir le mérite d'un Savant dans les Langues étrangères. En effet, tous les talens dépendent des facultés naturelles, & sur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la conversation, doit donc se perfectionner à la Cour plus que par-tout ailleurs, puisqu'on est destiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainsi les tours se multiplient, & les idées se rétrécissent. Je n'ai pas besoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que des Courtisans oisifs à qui Versailles est nécessaire, & qui y sont inutiles.

Il résulte de ce que j'ai dit, que les gens d'esprit de la Cour, quand ils ont les qualités du cœur, sont les hommes dont le comerce est le plus aimable ; mais de telles sociétés sont rares. Le jeu sert à soulager les gens du monde du pénible fardeau de leur existence, & les talens qu'ils apèlent

quelquefois à leur secours en cherchant le plaisir, prouvent le vide de leur ame, & ne le remplissent pas. Ces remèdes sont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réunissent.

Les gens du monde seroient sans doute fort surpris qu'on leur préférât souvent certaines sociétés bourgeoises, où l'on trouve, sinon un plaisir délicat, du moins une joie contagieuse, souvent un peu de rudesse; mais on est trop heureux qu'il ne s'y glisse pas une demi-connoissance du monde, qui ne seroit qu'un ridicule de plus, encore ne se feroit-il pas sentir à ceux qui l'auroient: ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des sociétés, si l'on veut faire abstraction de quelque différences d'expressions, on trouvera que la classe générale des gens du monde & la bourgeoisie opulente se ressemblent

plus au fond qu'on ne le suppose. Ce sont les mêmes tracasseries, le même vide, les mêmes misères. La petitesse dépend moins des objets que des homes qui les envisagent. Quant au comerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoisie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ses besoins, & qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet, le reste des homes est par-tout le même. La bone compagnie est indépendante de l'état & du rang, & ne se trouve que parmi ceux qui pensent & qui sentent, qui ont les idées justes & les sentimens honêtes.



CHAPITRE IX.

*Sur le Ridicule, la Singularité,  
& l'Affectation.*

**L**E ridicule ressemble souvent à ces fantômes qui n'existent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abstrait est en usage, moins l'idée en est fixe, parce que chacun l'étend, la restreint ou la change; & l'on ne s'aperçoit de la différence des principes que par celle des conséquences, & des applications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend le moins, il faudroit définir ceux dont on se sert le plus.

Le ridicule consiste à choquer la mode ou l'opinion, & communément on les confond assez avec la raison; cependant ce qui est contre la raison

est sotise ou folie ; contre l'équité c'est crime. Le ridicule ne devoit donc avoir lieu que dans les choses indifférentes par elles-mêmes , & consacrées par la mode. Les habits , le langage , les manières , le maintien ; voilà son domaine , son ressort : voici son usurpation.

Come la mode est parmi nous la raison par excellence , nous jugeons des actions , des idées & des sentimens sur leur raport avec la mode. Tout ce qui n'y est pas conforme est trouvé ridicule. *Cela se fait ou ne se fait pas* : voilà la règle de nos jugemens. *Cela doit-il se faire ou ne se pas faire ?* il est rare qu'on aille jusque-là. En conséquence de ce principe , le ridicule s'étend jusque sur la vertu , & c'est le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule est supérieur à la calomnie , qui

peut se détruire en retombant sur son auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu , en lui associant le ridicule pour le décrier ; il devient par-là moins odieux & plus méprisé.

Le ridicule est devenu le poison de la vertu & des talens , & quelquefois le châtement du vice. Mais il fait malheureusement plus d'impression sur les ames honêtes & sensibles , que sur les vicieux qui depuis quelque tems s'aguérissent contre le ridicule ; parmi eux on en done , on en reçoit , & l'on en rit.

Le ridicule est le fléau des gens du monde , & il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique.

On sacrifie sa vie à son honneur , souvent son honneur à sa fortune , & quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne suis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y exposer, puisqu'il est d'une si grande importance dans l'esprit de plusieurs de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuser l'extrême sensibilité que des homes raisonnables ont sur cet article. Cète crainte excessive a fait naître des essains de petits doneurs de ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, come les Marchandes de Modes fixent cèles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de distribuer les ridicules, ils en feroient acablés; ils ressemblent à ces criminels qui se sont fait exécuter pour sauver leur vie.

La plus grande sottise de ces êtres frivoles, & cèle dont ils se doutent le moins, est de s'imaginer que leur empire est universel: s'ils savoient combien il est borné, la honte les y feroit



renoncer. Le peuple n'en conoît pas le nom ; & c'est tout ce que la bourgeoisie en fait. Parmi les gens du monde , ceux qui sont occupés ne sont frappés que par distraction de ce petit peuple incomode : ceux mêmes qui en ont été , & que la raison ou l'âge en ont séparés , s'en souviennent à peine ; & les homes illustres feroient trop élevés pour l'apercevoir , s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuser.

Quoique l'empire du ridicule ne soit pas aussi étendu que ceux qui l'exercent le suposent , il ne l'est encore que trop parmi les gens du monde ; & il est étonnant qu'un caractère aussi léger que le nôtre , se soit soumis à une servitude dont le premier effet est de rendre le comerce uniforme , languissant & ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étouffe les idées , rétrécit les esprits , & les

forme sur un seul modèle , suggère les mêmes propos peu intéressans de leur nature , & fastidieux par la répétition. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les fots qui puissent gagner à un travers qui abaisse à leur niveau les homes supérieurs , puisqu'ils sont tous alors assujétis à une mesure comune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'esprit est presque égal quand on est asservi au même ton , & ce ton est nécessaire à ceux qui sans cela n'en auroient point à eux , il ressemble à ces livrées qu'on donne aux valets , parce qu'ils ne seroient pas en état de se vêtir.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un fot , & on regardera come tel un home de beaucoup d'esprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien

qu'on distingue moins de la sottise que l'ignorance des petits usages. Combien de fois a-t-on rougi à la Cour pour un home qu'on y produisoit avec confiance, parce qu'on l'avoit admiré ailleurs, & qu'on l'avoit anoncé avec une bone foi imprudente? On ne s'étoit cependant pas trompé, mais on ne l'avoit jugé que d'après la raison, & on le confronte avec la mode.

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en afranchir, on en done à ceux qui en méritent le moins souvent aux perones les plus respectables, si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables, mais hardis, & qui sont au fait des mœurs regnantes, le repoussent & l'anéantissent mieux que les autres.

Come le ridicule, n'ayant souvent rien de décidé, n'a d'existence alors

que dans l'opinion, il dépend en partie de la disposition de celui à qui on veut le doner, & dans ce cas là il a besoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repoussant avec force, mais en le recevant avec mépris & indifférence, quelquefois en le recevant de bone grâce. Ce sont les flèches des Méxiquains qui auroient pénétré le fer, & qui s'amortissoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule est le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre sans effet, c'est d'outrer ce qui y a doné lieu. On humilie son adverfaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cète hardiesse d'afronter le ridicule impose aux homes; & come la plûpart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arête, leur

admiration comence, & le singulier en est comunément l'objet.

Par quèle bisarerie la même chose à un certain degré rend-elle ridicule, & portée à l'excès done-t-elle une forte d'éclat? Car tel est l'èfet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou reprehensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractère qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manières, & d'entendre les mêmes propos, qu'on fait un gré infini à celui qui suspend cet état létargique.

La singularité n'est pas précisément un caractère; c'est une simple manière d'être qui s'unit à tout autre caractère, & qui consiste à être *soi*, sans s'apercevoir qu'on soit différent des autres; car si l'on vient à le reconoître, la sin-

gularité s'évanouit ; c'est une énigme qui cesse de l'être , aussitôt que le mot en est connu. Quand on s'est aperçu qu'on est différent des autres , & que cète différence n'est pas un mérite , on ne peut y persister que par l'affectation , & c'est alors petitesse ou orgueil , ce qui revient au même , & produit le dégoût ; au lieu que la singularité naturelle met un certain piquant dans la société qui en ranime la langueur.

Les fots qui connoissent souvent ce qu'ils n'ont pas , & qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés , voyant le succès de la singularité , se font singuliers , & l'on sent ce que ce projet bisàre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien , ce qui leur convenoit si bien , ils veulent à toute force être quelque chose , & ils sont insupportables. Ayant remarqué , ou plutôt entendu dire que des

génies reconus ne font pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des sotifes.

La fauffe fingularité n'est qu'une privation de caractère, qui confifte non feulement à éviter d'être ce que font les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne font pas.

On voit de ces fociétés où les caractères fe font partagés come on distribue des rôles. L'un fe fait Philofophe, un autre plaifant, un troifième *home d'humeur*. Tel fe fait caustique qui penchoit d'abord à être complaifant, mais il a trouvé le rôle ocupé. Quand on n'est rien, on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot, mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui, nés avec plus de vanité que d'or-

gueil , croient rendre leurs défauts brillans par la singularité , en les outrant , plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère , ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus , & s'en former une particulière ; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du simple ; & malheureusement quand on cherche l'extraordinaire , on ne trouve que des platitudes. Les gens d'esprit mêmes n'en ont jamais moins , que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devroit sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais , que l'effort produit l'excès , & que l'excès décele la fausseté du caractère.

On veut jouer le brusque , & l'on devient féroce ; le vif , & l'on n'est que pétulant & étourdi : la bonté jouée dégénère en politesse contrainte , & se

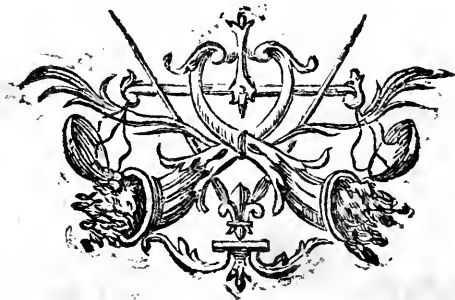


trahit enfin par l'aigreur : la fausse sincérité n'est qu'offensante, & quand elle pouroit s'imiter quelque tems, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers, on n'ateindroit jamais à la franchise qui en est le principe, & qui est une continuité de caractère. Elle est come la probité; plusieurs actes qui y sont conformes n'en font pas la démonstration, & un seul de contraire la détruit.

Enfin, toute affectation finit par se décèler, & l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réelle. Tel est regardé come un sot après, & peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se vange point à demi d'avoir été la dupe.

Soyons donc ce que nous sommes; n'ajoutons rien à notre caractère; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incomode aux autres & dan-

gereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode, sans passer les bornes de la raison.



## CHAPITRE X.

*Sur les Gens de Fortune.*

IL y a deux fortes de conditions qui ont plus de relation avec la société, & sur-tout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce sont les Gens de Lètres & les Gens de Fortune ; ce qui ne doit s'entendre que des plus distingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens personels, les autres par une opulence fastueuse : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il n'y a pas encore long-tems que les Financiers ne voyoient que des protecteurs dans les gens de condition, dont ils sont aujourd'hui les rivaux. La plûpart des fortunes de finance du

dernier siècle n'étoient pas assez honnêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus considérables. Les premiers gains faisoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'avidité; & ces passions sont ennemis du faste. Une habitude d'économie ne se relâche guère, & suffit seule, sans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune, & d'un travail continuel.

S'il se trouvoit alors des gens d'affaires assez sensés pour vouloir jouir, ils l'étoient assez pour se borner aux comodités, aux plaisirs, à tous les avantages d'une opulence sourde; ils évitoient un éclat qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des Grands & la haine des Petits. Si l'on se contentoit de ce qui fait réellement plaisir, on passeroit pour modeste.

Ceux à qui les richesses ne donent

que de l'orgueil , parce qu'ils n'ont pas à se glorifier d'autre chose , ont toujours aimé à faire parade de leur fortune ; trop enivrés de la jouissance pour rougir des moyens , leur faste étoit jadis le comble de la folie , du mauvais goût & de l'indécence.

Cète ostentation d'opulence est plus comunément la manie de ces homes nouveaux qu'un coup du sort a subitement enrichis , que de ceux qui sont parvenus par degrés. Il est assez singulier que les homes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur industrie , savent combien ils ont évité , fait & réparé de fautes ; ils jouissent avec précaution , parce qu'ils ne peuvent pas s'exagérer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui se trouvent tout-à-coup des êtres si différents d'eux-mêmes , se regardent

come des objets dignes de l'attention particulière du fort. Ils ne savent à quoi l'attribuer ; & cète obscurité de causes , on l'interprète toujours à son avantage.

Tèles sont les fortunes qu'on peut apeler ridicules , & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujourd'hui par le contraste de la persone & du faste déplacé.

D'ailleurs , la fortune de finance n'étoit guère alors qu'une loterie ; au lieu qu'elle est devenue un art , ou tout au moins un jeu mêlé d'adresse & de hasard.

Les Financiers prétendent que leur administration est *une bèle machine*. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de ressorts dont la multiplicité en cache le jeu au Public ; mais elle est encore bien loin d'être une science. Il faut que dans tous les tems elle ait été une

énigme ; car les Historiens ne parlent guère de cète partie du gouvernement si important dans tous les Etats. La raison n'en seroit pas impossible à trouver ; mais je ne veux pas trop m'écarter de mon sujet.

Quoi qu'il en soit , si la Finance prenoit jamais la forme qu'elle pouroit avoir , pourquoi seroit elle méprisée ? L'Etat doit avoir des revenus ; il faut qu'il y ait des Citoyens chargés de la perception , & qu'ils y trouvent des avantages , pourvu que ces avantages soient limités , come ceux des autres professions , suivant le degré de travail & d'utilité ; sans quoi ils deviennent scandaleux.

On ne doit s'élever que contre la vexation ou l'insolence de ceux qui abusent , & les punir avec éclat & sévérité. C'est ainsi que dans toutes les conditions , quelque élevées qu'elles fus-

sent , on devroit immoler à la vengeance publique ceux qui font haïr l'autorité par l'abus qu'ils en font , & qui en rendant les homes malheureux par leurs excès , les corrompent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'est moins à leurs vexations , qu'à l'insolence de quelques-uns d'entr'eux , que les Financiers doivent rapporter le décri où ils sont. Croit on que cela dépende des injustices qui seront tombées sur des gens obscurs dont les plaintes sont étouffées , les malheurs ignorés , & qui ne seroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injustice , quand ils en seroient conus ? Dans les déclamations contre la Finance , ce n'est ni la générosité ni la justice qui reclament, quoiqu'elles en eussent souvent le droit & l'ocasion , c'est l'envie qui poursuit le faste.

Voilà



Voilà ce qui devrait inspirer aux gens riches , & qui n'étoient pas nés pour l'être , une modestie raisonnée. Ils ne sentent pas assez combien ceux qui pouroient avoir mérité leur fortune , ont encore besoin d'art , pour se la faire pardonner.

Malheureusement les homes veulent aficher leur bonheur ; ils devroient pourtant sentir qu'il est fort différent de la gloire , dont la publicité fait & augmente l'existence. Les malheureux sont déjà assez humiliés par l'éclat seul de la prospérité , faut-il les outrager par l'ostentation qu'on en fait ? Il est pour le moins imprudent de fortifier un préjugé peut-être trop légitime contre les fortunes immenses & rapides. Les eaux qui croissent subitement sont toujours un peu bourbeuses ; cèles qui sortent d'une source pure conservent leur limpidité. Les débordemens peu-

vent féconder les tères qu'ils ont couvertes , mais c'est après avoir épuisé les fucs de cèles qu'ils ont ravagées ; les ruisseaux fertilisent cèles qu'ils arrosent. Tèle est la double image des fortunes rapides & des fortunes légitimes ; cèles - ci sont presque toujours bornées.

Je ne suis pas étoné que le peuple voye avec chagrin & murmure des fortunes dont il fournit la substance , sans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder come des biens qui leur sont substitués , & destinés à remplacer un patrimoine qu'ils ont dissipé , souvent sans avantage pour l'Etat. Il y a peu de fortunes qui ne tombent dans quelques maisons distinguées. Un home de qualité vend un nom qu'il n'a pas eu la peine d'illustrer ; & sans le comerce qui s'est établi entre l'orgueil & la né-

cessité, la plûpart des maisons nobles tomberoient dans la misère , & par conséquent dans l'obscurité; les exemples n'en sont pas rares dans les Provinces. La méfiance a comencé par les homes qui conservent toujours leur nom ; cèle des filles de qualité est plus moderne , mais elle prend faveur. La Cour & la Finance portent souvent les mêmes deuils. Si les gens riches ne s'alloient qu'entr'eux , il faudroit nécessairement que , par la seule puissance des richesses , ils parvinssent eux-mêmes aux dignités qu'ils conservent dans des familles étrangères : peut être s'aviseront-ils un jour de ce secret-là , à moins que les gens de la Cour ne s'avisent eux-mêmes d'entrer dans les affaires. Les premiers qui heurteroient le préjugé pouroient d'abord avoir des scrupules ; mais quand ils en ont , quelques plaisanteries les soulagent , &

beaucoup d'argent les dissipe. Cète révolution n'est peut-être pas fort éloignée. Ne voit-on pas déjà des homes assez vils pour abandonner des professions respectables, & embrasser, en se dégradant eux-mêmes, le métier de la finance? Au lieu que les Financiers d'autrefois ou leurs enfans, n'aspiroient qu'à sortir de leur état, & à s'élever par des professions que l'on quite aujourd'hui pour la leur.

Cependant les gens de condition ont déjà perdu le droit de mépriser la Finance, puisqu'il y en a peu qui n'y tiennent par le sang.

C'étoit autrefois une espèce de bonté que de ne pas humilier les Financiers. Aujourd'hui qu'ils tiennent à tout, le mépris pour eux seroit de la part des gens de condition, injustice & sottise. Il y en a tels qui ne se sont pas mésaliés, parce que les gens de fortu-

ne n'en ont pas fait assez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de leur naissance, ne sont pas toujours dignes de se méfier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre son nom.

Si les raisons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à l'égard de la Finance, cèles d'intérêt les contiennent.

Les plaisanteries sur les Financiers, en leur absence, marquent plus d'envie contre leur opulence, que de mépris pour leurs personnes, puisqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges. Les gens de condition se flatent que cète conduite peut être regardée come la marque d'une supériorité si décidée, qu'elle peut s'humaniser sans risqué; mais personne ne se trompe sur les véritables motifs. Quelquefois ils se permettent

avec les Financiers. ces petits accès d'une humeur modérée, d'autant plus flatueuse pour l'inférieur, qu'elle ressemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rôle désireroient que les spectateurs désintéressés le prissent pour de la hauteur ; mais il n'y a pas moyen, parce que si ce manège paroît produire un effet opposé à celui qu'ils en espéroient, on les voit s'adoucir par degrés, & aller jusqu'à la fadeur pour ramener un homme prêt à s'émouvoir. Ils se tirent d'embaras par une sorte de plaisanterie qui sert à couvrir bien des bassesses.

Si les gens riches viennent enfin à se croire supérieurs aux autres hommes, ont-ils si grand tort ? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes respects que pour ceux qui sont dans les places auxquelles on les rend par devoir ? Les hommes ne peuvent ju-

ger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent sont bassement & adroitement perfides?

Il y a peu de gens riches qui dans des momens ne se sentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que come tels.

Cète réflexion les mortifie, & leur done du dépit. Alors, pour s'en distraire, & en imposer aux autres & à eux-mêmes, ils cèdent à des accès d'une humeur impérieuse qui ne leur réussit pas toujours. En effet l'orgueil des richesses ne ressemble point à celui de la naissance. L'un a quelque chose de libre, d'aisé qui semble exiger des égards légitimes. L'autre a un air de grossièreté révoltante qui avertit de l'usurpation. On s'avise quelquefois de comparer l'insolent avec l'insolence, & l'un ne paroissant pas fait pour l'au-

tre , on le fait rentrer dans l'ordre. J'en ai vu des exemples. J'ai rencontré aussi des gens de fortune dignes de leurs richesses par l'usage qu'ils en faisoient. La bienfaisance leur donne une supériorité réelle sur ceux à qui ils rendent service. Les vrais inférieurs sont ceux qui reçoivent , & l'humiliation s'y joint quand les services sont pécuniaires. C'est ce qui a fait mettre avec justice les mendiants au-dessous des esclaves : ceux-ci ne sont que dans l'abaissement , les autres sont dans la bassesse. Ainsi ceux qui font la cour aux Financiers sont bas ; plus bas encore s'ils en reçoivent ; & s'ils les payent d'ingratitude , la bassesse n'a plus de nom ; elle augmente à proportion de la naissance & de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étonner de la considération que donnent les richesses ? Il est



sûr qu'elles ne font pas un mérite réel ; mais elles font le moyen de toutes les comodités , de tous les plaisirs , & quelquefois du mérite même. Tout ce qui contribue , ou passe pour contribuer au bonheur , sera chéri des hommes. Il est difficile de ne pas identifier les riches & les richesses. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illusion ?

Si l'on veut par un examen philosophique dépouiller un homme de tout l'éclat qui lui est étranger , la raison en a le droit ; mais je vois que l'humeur l'exerce plus que la philosophie.

D'ailleurs , pourquoi ne considèrerait-on pas ce qui est représentatif de tout ce que l'on considère ? Voilà précisément ce que les richesses sont parmi nous ; il n'y a de différence que de la cause à l'effet. La seule chose respectée , que les richesses ne peuvent

doner, est une naissance illustre, mais si elle n'est pas soutenue par les places, les dignités ou la puissance; si elle est seule enfin, elle est éclipcée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriser les riches? Començons par mépriser les richesses; changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des tems où l'or étoit méprisé, & le mérite seul honoré. Sparte & Rome naissante nous en fournissent des exemples. Mais pour peu qu'on fasse attention à la constitution & à l'esprit de ces Républiques, on sentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or, puisqu'il n'y étoit représentatif de rien. On ignoroit les comodités; les vrais besoins ne donent pas l'idée de cèles que nous conoissons. L'imagination ne s'étoit pas encore exercée sur les plaisirs; ceux de la nature sussoient, & les plus grands ne

coûtent pas cher ; le luxe étoit hon-  
 teux , ainsi l'or étoit inutile & méprisé.  
 Ce mépris étoit à la fois le principe &  
 l'effet de la modération & de l'austérité.  
 La vie la plus pénible cesse de gêner  
 les homes , dès qu'elle est glorieuse , &  
 dans les ames hautes , les grands sacri-  
 fices ne sont pas toujours aussi cruels  
 qu'ils le paroissent aux ames vulgaires.  
 Un certain sentiment de fierté & d'es-  
 time pour soi même élève l'ame & la  
 rend capable de tout. L'orgueil est le  
 premier des tyrans ou des consol-  
 teurs.

Tèle fut Lacédémone , tèle fut Ro-  
 me dans son berceau ; mais aussi-tôt  
 que le vice & les plaisirs y eurent pé-  
 nétré , tout , jusqu'aux choses qui doi-  
 vent être le prix de la vertu , tout , dis-je,  
 y fut vénal ; l'or y fut donc recherché,  
 nécessaire , estimé & honoré. Voilà pré-  
 cisément l'état où nous nous trouvons

par nos conoissances , nos goûts , nos besoins nouveaux , nos plaisirs & nos comodités recherchées. Qu'on fasse revivre les anciennes mœurs de Rome ou de Sparte , peut être n'en serons-nous ni plus , ni moins heureux ; mais l'or sera inutile.

Les homes n'ont qu'un penchant décidé , c'est leur intérêt ; s'il est ataché à la vertu , ils sont vertueux sans èfort ; que l'objet change , le disciple de la vertu devient l'esclave du vice , sans avoir changé de caractère : c'est avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monstres.

Les mœurs d'un peuple font le principe actif de sa conduite , les loix n'en font que le frein ; cèles-ci n'ont donc pas sur lui le même empire que les mœurs. On suit les mœurs de son siècle , on obéit aux loix ; c'est l'autorité qui les fait & qui les abroge. Les mœurs

d'une Nation lui sont plus sacrées & plus chères que ses loix. Come elle n'en connoît pas l'Auteur, elle les regarde come son ouvrage, & les prend toujours pour la raison.

Cependant on ne sauroit croire avec quelle facilité un Prince changeroit chez certains Peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu; pourvu que ce ne fût pas un projet anoncé, & que ses ordres à cet égard ne fussent que son exemple. Une tèle révolution paroîtroit le chef-d'œuvre des entreprises; mais elle le seroit plus par son effet que par ses difficultés. En attendant qu'elle arrive, & les choses étant sur le pied où elles sont, ne soyons pas étonnés que les richesses procurent de la considération. Cela sera honteux, si l'on veut; mais cela doit être, parce que les homes sont plus conséquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde . parmi les Financiers une autre classe de gens riches , qui prétendent avec raison devoir en être distingués. Ce sont les Comerçans , homes estimables , nécessaires à l'Etat , qui ne s'enrichissent qu'en procurant l'abondance , en excitant une industrie honorable , & dont les richesses prouvent les services. On ne les rencontre pas dans la société aussi comunément que les Financiers , parce que les affaires les occupent , & ne leur permettent pas de perdre un tems dont ils conoissent le prix , pour des amusemens frivoles , dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oïveté , & qui , sous le nom de plaisirs , causent l'ennui aussi souvent qu'ils le dissipent.

Les Comerçans sont donc plus occupés que les Financiers. Quoique le commerce ait sa méthode come la finance ,

celle-ci se simplifie en s'éclaircissant, & tout l'art des fripons est de l'embrouiller. La science du comerce est moins compliquée & mieux ordonnée, moins obscure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en se perfectionnant. L'aplication de ses principes exige une attention suivie, de nouveaux accidens demandent de nouvelles mesures, le travail est presque continuel; au lieu que la finance plus bornée en elle-même, ressemble assez à une machine qui n'a pas souvent besoin de la main de l'ouvrier pour agir, quand le mouvement est une fois imprimé; c'est une pendule qu'on ne remonte que rarement, mais qui auroit besoin d'être totalement refaite sur une meilleure théorie.

Tous les préjugés d'état ne sont pas également faux, & l'estime que les Comerçans font du leur est d'accord

avec la raison. Ils ne font aucune entreprise , il ne leur arive aucun avantage que le Public ne le partage avec eux ; tout les autorise à estimer leur profession. Les Comerçans sont le premier ressort de l'abondance. Les Financiers ne sont que des canaux propres à la circulation de l'argent , & qui trop souvent s'engorgent. Que ces canaux soient de bronze ou d'argile , la matière en est indifférente , l'usage est le même.

On ne doit pas confondre les Comerçans dont je parle , avec ces homes qui , sans avoir l'esprit du commerce , n'ont que le caractère marchand , n'envifagent que leur intérêt particulier , & y sacri-firoient celui de l'Etat , s'il se trouvoit en oposition avec le leur. Tel comerce peut enrichir une société marchande , qui est ruineux pour un Etat ; & tel autre seroit avantageux à l'Etat qui ne



doneroit à des Marchands que des gains médiocres , mais légitimes , ou quelquefois leur occasioneroit des pertes. Le Comerçant digne de ce nom , est celui dont les spéculations & les entreprises n'ont pour objet que le bien public , & dont les effets rejaillissent sur la Nation \*.

---

\* Les Comerçans ont créé & rendu militaire la marine marchande qui a été le berceau de Barth, Duguay-Trouin, Cassart, Miniac, Ducasse, Gardin, Porée, Villetreux , & de quelques autres que je nomerois , s'ils ne vivoient pas. Mais je me suis également interdit l'éloge & le blâme directs. Ils n'appartiennent qu'à l'Histoire dont c'est le devoir , & qui doit, ainsi que la Justice, ne faire acception de personne.

Combien d'armemens ont été faits par les le Gendre, Fontaine-des-Montées, Bruni, Eon de la Baronie, Granville-Loquet, Maffon, le Couteulx, Magon, Montaudouin, la Rue, Castanier, Casaubon, Mouchard, les Vincent, & tant d'autres que leur fortune ne doit pas faire placer parmi les Financiers qui ruinoient l'Etat par des usures , dans le tems que les Comerçans le soutenoient par leur crédit.

Les Comerçans s'honorent par la voie même qui les enrichit ; les Financiers s'imaginent tendre au même but par le faste & l'étalage de leurs richesses : c'est ce qui les a engagés à se produire dans le monde où ils auroient été les seuls étrangers, si l'on n'y eût à-peu-près dans le même tems recherché les Gens de Lettres.



## CHAPITRE XI.

*Sur les Gens de Lètres.*

AUTREFOIS les gens de Lètres livrés à l'étude, & séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeoient qu'à la postérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudesse, n'avoient guère de raport avec cèles de la société; & les gens du monde moins instruits qu'aujourd'hui, admiroient les Ouvrages, ou plutôt le nom des Auteurs, & ne se croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit même dans cet éloignement plus de considération que de répugnance.

Le goût des Lètres, des Sciences & des Arts, a gagné insensiblement, & il est venu au point que ceux qui ne l'ont pas, l'affectent. On a donc re-

cherché ceux qui les cultivent , & ils ont été attirés dans le monde à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur commerce.

On a gagné de part & d'autre à cette liaison. Les gens du monde ont cultivé leur esprit , formé leur goût , & acquis de nouveaux plaisirs. Les gens de Lettres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la considération ; ils ont perfectionné leur goût , poli leur esprit , adouci leurs mœurs , & acquis sur plusieurs articles des lumières qu'ils n'auroient pas puisées dans les Livres.

Les Lettres ne donnent pas précisément un état , mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre , & leur procurent des distinctions , que des gens qui leur sont supérieurs par le rang n'obtiendroient pas toujours. On ne se croit pas plus humilié de

rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne soit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'esprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorsqu'on a une supériorité de rang bien décidée, on accueille l'esprit avec complaisance ; on est flaté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit disputer avec un rival à d'autres égards.

L'esprit a l'avantage que ceux qui l'estiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui est à-peu-près la même chose pour bien des gens.

On distingue la République des Lètres en plusieurs classes. Les Savans qu'on apèle aussi Erudits, ont joui autrefois d'une grande considération ; on leur doit la renaissance des Lètres ; mais come aujourd'hui on ne les esti-

me pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'est un malheur pour les Lètres : ils se produisent peu dans le monde qui ne leur convient guères, & à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de Savans qui s'occupent des Sciences exactes. On les estime, on en reconôit l'utilité, on les récompense quelquefois ; leur nom est cependant plus à la mode que leur personne, à moins qu'ils n'aient d'autres agrémens que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de Lètres les plus recherchés sont ceux qu'on apèle comunément Beaux-Esprits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talens sont marqués & couronnés par des succès, sont bientôt connus & acueillis ; mais si leur esprit se trouve renfermé dans la sphère du talent,

quelque génie qu'on y reconnoisse, on applaudit l'ouvrage, & on néglige l'Auteur. On lui préfère dans la société, celui dont l'esprit est d'un usage plus varié, & d'une application moins décidée, mais plus étendue.

Les premiers font plus d'honneur à leur siècle; mais on cherche dans la société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compensation sur tout. De grands talens ne suposent pas toujours un grand fonds d'esprit: un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruisseau dont le cours paisible, égal & abondant fertilise une tête utile. Les homes de talens doivent avoir plus de célébrité, c'est leur récompense. Les gens d'esprit doivent trouver plus d'agrément dans la société, puisqu'ils y en portent davantage; c'est une reconnoissance fondée. Les talens ne se comuniquent point par la

fréquentation. Avec les gens d'esprit ; on développe , on étend , & on leur doit une partie du sien. Aussi le plaisir & l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité , & quelquefois l'amitié ; malgré les disproportions d'état , quand les qualités du cœur s'y trouvent ; car il faut avouer que malgré la manie d'esprit à la mode , les gens de Lettres , dont l'ame est conue pour honête , ont tout autre coup d'œil dans le monde que ceux dont on loue les talens , & dont on défavoué la personne.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions égales : je suis persuadé qu'on y eût joint l'esprit , si le proverbe eût été fait depuis que l'esprit est devenu une passion. Le jeu égale en avilissant le supérieur ; l'amour , en élevant l'inférieur ; & l'esprit , parce que la véritable égalité vient de cèle des âmes. Il seroit à désirer que



la vertu produisît le même effet ; mais il n'appartient qu'aux passions de réduire les homes à n'être que des homes , c'est-à-dire , à renoncer à toutes les distinctions extérieures.

Cependant , de tous les empires , celui des gens d'esprit , sans être visible , est le plus étendu. Le puissant commande , les gens d'esprit gouvernent ; parce qu'à la longue , ils forment l'opinion publique , qui tôt ou tard subjugué ou renverse toute espèce de despotisme.

Les gens de la Cour sont ceux dont les Lètres ont le plus à se louer ; & si j'avois un conseil à doner à un home qui ne peut se faire jour que par son esprit , je lui dirois : Préférez à tout l'amitié de vos égaux ; c'est la plus sûre , la plus honête , & souvent la plus utile ; ce sont les petits amis qui rendent les grands services , sans tyranniser

la reconnoissance : mais si vous ne voulez que des liaisons de société, faites-les à la Cour ; ce sont les plus agréables & les moins gênantes. Le manège, l'intrigue, les pièges, & ce qu'on apèle les *noirceurs*, ne s'employent qu'entre les rivaux d'ambition. Les Courtisans ne pensent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverser, & font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'atacher un home de mérite dont la reconnoissance peut avoir de l'éclat. Plus on est grand, moins on s'avise de faire sentir une distance trop marquée, pour être méconue. L'amour-propre éclairé ne difère guère de la modestie dans ses effets. Un home de Lètres estimable n'en essuïra point de faste ofensant ; au lieu qu'il pouroit y être exposé avec ces gens qui n'ont sur lui que la supériorité que leur impertinence suppose, & qui croient que c'est un moyen

de la lui prouver. Depuis que le bel esprit est devenu une contagion , tel s'érige en protecteur qui auroit besoin lui même d'être protégé , & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne.

Plusieurs devroient sentir qu'ils seroient assez honorés d'être utiles aux Lètres , parce qu'ils en retireroient plus de considération qu'ils ne pouroient leur en procurer.

D'autres qui se croient gens du monde , parce qu'on ne fait pas pourquoi ils s'y trouvent , paroissent étonnés d'y rencontrer les gens de Lètres. Ceux-ci pouroient , à plus juste titre , être surpris d'y trouver ces gens d'un état fort comun , qui malgré leur complaisance pour les Grands , & leur impertinence avec leurs égaux , seront toujours hors d'œuvre. On fera toujours une différence entre ceux qui sont

recherchés dans le monde , & ceux qui s'y jètent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En èfet , réduifons les chofes au vrai. On eft home du monde par la naiffance & les dignités , on s'y atache par intérêt , on s'y introduit par baffeffe ; on y eft lié par des circonftances particulières , tèles que font les aliances des gens de fortune ; on y eft admis par choix , c'eft le partage des gens de Lètres ; & les liaifons de goût entraînent néceffairement des diftinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'efprit & des Lètres le fentent fi bien que , fi on les confulte , ou qu'on fuive fimplément leur conduite , on vèra qu'ils jouiffent de leur fortune , mais qu'ils s'eftiment à d'autres égards. Ils font même bleffés des éloges qu'on done à leur magnificence , parce qu'ils fentent qu'ils ont un autre mérite que

celui-là ; on veut tirer sa gloire de ce qu'on estime le plus. Ils recherchent les gens de Lètres, & se font honneur de leur amitié.

Les succès de quelques gens de Lètres en ont égaré beaucoup dans cète carrière, tous se font flatés de jouir des mêmes agrémens, & plusieurs se font trompés, soit qu'ils eussent moins de mérite, soit que leur mérite fût moins de comerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, & leurs mauvais succès n'ont fait que les rendre incapables de suivre d'autres routes où ils auroient réussi, s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là l'Etat a perdu de bons Sujets, sans que la République des Lètres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les Lètres procurent se réduisent ordinairement à quelques agrémens dans la société, ils

n'ont pas laissé d'exciter l'envie. Les fots font presque tous par état ennemis des gens d'esprit. L'esprit n'est pas souvent fort utile à celui qui en est doué; & cependant il n'y a point de qualité qui soit si fort exposée à la jalousie.

On est étonné qu'il soit permis de faire l'éloge de son cœur, & qu'il soit révoltant de louer son esprit; & la vanité qu'on tireroit du dernier se pardoneroit d'autant moins, qu'elle seroit mieux fondée. On en a conclu que les homes estiment plus l'esprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raison?

Il me semble que les homes n'aiment point ce qu'ils sont obligés d'admirer. On n'admire que forcément & par surprise. La réflexion cherche à prescrire contre l'admiration; & quand elle est forcée d'y souscrire, l'humilia-

tion s'y joint, & ce sentiment ne dispose pas à aimer.

Un seul mot renferme souvent une collection d'idées : tels sont les termes d'esprit & de cœur. Si un homme nous fait entendre qu'il a de l'esprit, & que de plus il ait raison de le croire, c'est comme s'il nous prévenoit que nous ne lui imposerons point par de fausses vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il nous verra tels que nous sommes, & nous jugera avec justice. Une telle annonce ressemble déjà à un acte d'hostilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de son cœur, & qui nous en persuade, nous apprend que nous pouvons compter sur son indulgence, même sur son aveuglement, sur ses services, & que nous pourons être impunément injustes à son égard.

Les fots ne se bornent pas à une

haine oisive contre les gens d'esprit ; ils les représentent come des homes dangereux , ambitieux , intriguans : ils suposent enfin qu'on ne peut faire de l'esprit que ce qu'ils en feroient eux-mêmes.

L'esprit n'est qu'un ressort capable de mètre en mouvement la vertu ou le vice. Il est come ces liqueurs qui par leur mélange dévelopent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur passion. Mais combien l'esprit a-t-il guidé , soutenu , embellé , développé & fortifié de vertus ? L'esprit seul , par un intérêt éclairé , a quelquefois produit des actions aussi louables que la vertu même l'auroit pu faire. C'est ainsi que la sottise seule a peut-être fait ou causé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'esprit proprement dit , c'est-à-dire , qui sont connus



par leurs talens , ou par un goût décidé pour les Sciences & les Lètres , c'est les conoître bien peu , que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la fortune & de l'ambition. La plûpart en font incapables ; & ceux qui , par hafard veulent s'en mêler , finissent ordinairement par être des dupes. Les intriguans de profession les conoiffent bien pour tels ; & quand ils les engagent dans quelques affaires délicates , ils songent à les tromper les premiers , les font servir d'instrumens ; mais ils fe gardent bien de leur confier le reffort principal \*. Il y a , au contraire , des fots qui , par une ardeur foutenue , des démarches suivies fans distraction de leur objet , parviennent à tout ce qu'ils defirent.

---

\* Voyez dans les Comünautés ; ce ne font pas ceux qui les illustrent par des talens qu'on charge du régime.

L'amour des Lètres rend assez insensible à la cupidité & à l'ambition , console de beaucoup de privations , & souvent empêche de les conoître ou de les sentir. Avec de tèles dispositions les gens d'esprit doivent , tout balancé , être encore meilleurs que les autres hommes. A la disgrâce du Surintendant Fouquet , les gens de Lètres lui restèrent le plus courageusement atachés. La Fontaine , Pellisson , & Mademoiselle de Scudery , allèrent jusqu'à s'exposer au ressentiment du Roi , & même des Ministres.

De deux personnes également bones , sensibles & bienfaitantes ; cèle qui aura le plus d'esprit l'emportera encore par la vertu pratique. Elle aura mille procédés délicats , inconnus à l'esprit borné. Elle n'humilîra point par ses bienfaits : elle aura , en obligeant , ces égards si supérieurs aux services , &

qui, loin de faire des ingrats, font éprouver une reconnoissance délicate. Enfin, quelque vertu qu'on ait, on n'a que celle de l'étendue de son esprit.

Il arrive encore que l'esprit inspire à celui qui en est doué, une secrète satisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, séduisant pour lui-même, inutile à sa fortune, & heureusement assez indifférent sur cet article.

Les gens d'esprit devroient d'autant moins s'embarasser de la basse jalousie qu'il excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent savoir par expérience combien ils se sont réciproquement nécessaires. Si quelque pique les éloigne quelquefois les uns des autres, les fots les réconcilient, par l'impossibilité de vivre continuellement avec des fots.

Les ènemis étrangers feroient peu de tort aux gens de Lètres, s'il ne s'en

trouvoit pas d'assez imprudens pour fournir des moyens de les décrier, en se desservant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrois pour l'honneur des Lettres & le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fussent tous persuadés d'une vérité qui devoit être pour eux un principe fixe de conduite. C'est qu'ils peuvent se déshonorer eux-mêmes par les choses injurieuses qu'ils font, disent ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, & les engager à une représaille aussi honteuse; mais qu'ils ne sauroient donner atteinte à une réputation consignée dans le public. On ne fait & l'on ne détruit que la fièze propre, & toujours par soi-même. La jalousie marque de l'infériorité dans celui qui la ressent. Quelque supériorité qu'on eût à beaucoup d'égards sur un rival, dès qu'on

en conçoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, si élevé ou si illustre qu'il puisse être, point de société si brillante qu'elle soit, qui détermine le jugement du public, quoiqu'une cabale puisse par hasard procurer des succès, ou donner des dégoûts passagers. Cela seroit encore plus difficile aujourd'hui que dans le siècle précédent, parce que le public étoit moins instruit, ou se piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuse des scènes littéraires, méprise personnellement ceux qui les donnent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a prise de leurs ouvrages.

Il est inutile de prouver aux gens de Lettres que la rivalité qui produit autre chose que l'émulation est honteuse, cela n'a pas besoin de preuves; mais ils devroient sentir que leur désu-

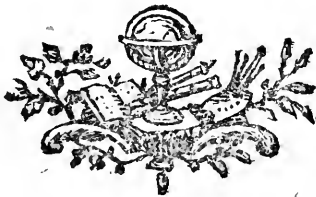
nion va directement contre leur intérêt général & particulier , & quelques - uns ne paroissent pas s'en apercevoir.

Des ouvrages travaillés avec soin , des critiques sensées , sévères , mais justes & décentes , où l'on marque les beautés en relevant les défauts , pour doner des vues nouvelles ; voilà ce qu'on a droit d'attendre des gens de Lètres. Leurs discussions ne doivent avoir que la vérité pour objet , objet qui n'a jamais causé ni fiel , ni aigreur , & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au-lieu que leurs querèles sont aussi dangereuses pour eux , que scandaleuses pour les Sages. Des homes stupides , assez éclairés par l'envie pour sentir leur infériorité , trop orgueilleux pour l'avouer , peuvent seuls être charmés de voir ceux qu'ils seroient obligés de respecter , s'humilier les uns les autres. Les fots aprènent ainsi à

cacher leur haine sous un air de mépris dont ils devroient seuls être l'objet.

Je crois voir dans la République des Lètres un Peuple , dont l'intelligence feroit la force , fournir des armes à des Barbares , & leur montrer l'art de s'en servir.

Il semble qu'on fasse aujourd'hui précisément le contraire de ce qui se pratiquoit , lorsqu'on faisoit combatre des animaux pour amuser des homes.



## CHAPITRE XII.

*Sur la manière du Bel - Esprit.*

**I**L n'y a rien de si utile dont on ne puisse abuser , ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner jusqu'à quel point les Lètres peuvent être utiles à un Etat florissant , & contribuer à sa gloire ; mais de savoir 1°. si le goût du bel-esprit n'est pas trop répandu , peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour la perfection ?

Secondement , d'où vient la vanité qu'on en tire , & conséquament l'extrême sensibilité qu'on a sur cet article ? L'examen & la solution de ces deux questions s'apuîtront nécessairement sur les mêmes raisons.

Il est sûr que ceux qui cultivent les Lètres par état en retireroient peu



d'avantages, si les autres homes n'en avoient pas du moins le goût. C'est l'unique moyen de procurer aux Lètres les récompenses & la considération dont elles ont besoin pour se soutenir avec éclat. Mais lorsque la partie de la Littérature que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de *bel-esprit*, devient une mode, une espèce de manie publique, les gens de Lètres n'y gagnent pas, & les autres professions y perdent. Cète foule de prétendans au *bel-esprit* fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits, d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des homes qui sont comptables à la société de diverses professions graves, utiles, ou même de nécessité, qui exigent presque toute l'application de ceux qui s'y destinent, telles que la Guère, la Magistrature, le Commerce, les Arts; c'est, sans dou-

te, une grande ressource pour eux que la conoissance & le goût modéré des Lètres. Ils y trouvent un délassement, un plaisir, & un certain exercice d'esprit qui n'est pas inutile à leurs autres fonctions. Mais si ce goût devient trop vif, & dégénère en passion, il est impossible que les devoirs réels n'en souffrent. Les premiers de tous sont ceux de la profession qu'on a embrassée, parce que la première obligation est d'être Citoyen.

Les Lètres ont par elles-mêmes un attrait qui séduit l'esprit, lui rend les autres occupations rebutantes, & fait négliger cèles qui sont les plus indispensables. On ne voit guère d'home passionné pour le bel-esprit, s'acquiter bien d'une profession différente. Je ne doute point qu'il n'y ait des homes engagés dans des professions très-opposées aux Lètres pour lesquelles ils

avoient des talens marqués. Il seroit à désirer pour le bien de la société qu'ils s'y fussent totalement livrés , parce que leur génie & leur état étant restés en contradiction , ils ne font bons à rien.

Ces talens décidés , ces vocations marquées font très-rares ; la plupart des talens dépendent comunément des circonstances , de l'exercice & de l'application qu'on en a fait. Mettons un peu ces prétendus talens naturels & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des homes dont l'oisiveté forme , pour ainsi dire , l'état ; ils se font amateurs de bèl esprit , ils s'annoncent pour le goût , c'est leur affiche ; ils recherchent les lectures , ils s'empressent , ils conseillent , ils veulent protéger , sans qu'on les en prie , ni qu'ils en aient le droit , & croient naïvement , ou tâchent de faire croire

qu'ils ont part aux ouvrages & aux succès de ceux qu'ils ont incomodés de leurs conseils.

Cependant ils se font par-là une sorte d'existence , une petite réputation de société. Pour peu qu'ils montrent d'esprit, s'ils restent dans l'inaction , & se bornent prudemment au droit de juger décisivement , ils usurpent dans l'opinion une espèce de supériorité sur les talens mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait , & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur paresse , ils cèdent aux instances , & se hasardent à entrer dans la carrière dont ils étoient les arbitres. Leurs premiers essais profitent du préjugé favorable de leur société. On loue , on admire , on se récrie que le Public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modeste complaisance de l'Auteur se laisse vio-

ser, & consent à se produire au grand jour.

C'est alors que l'illusion s'évanouit ; le Public condamne l'ouvrage, ou s'en occupe peu ; les admirateurs se rétractent, & l'Auteur déplacé apprend par son expérience qu'il n'y a point de profession qui n'exige un home tout entier. En effet, on citeroit peu d'ouvrages distingués, je dis même d'ouvrages de goût, qui ne soient partis d'Auteurs de profession ; parmi lesquels on doit comprendre ceux qui peuvent avoir une profession différente, mais qui ne s'en livrent pas moins à l'étude & à l'exercice des Lètres, souvent avec plus de goût & d'assiduité qu'aux fonctions de leur état. En effet, ce qui constitue l'home de Lètres n'est pas une vaine affiche, ou la privation de tout autre titre ; mais l'étude, l'aplication, la réflexion & l'exercice.

Les mauvais succès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour-propre plus sensible & moins corrigible que celui qui naît du bel esprit, & il est infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'est pas la profession, que dans les vrais Auteurs, parce qu'on est plus humilié d'être au-dessous de ses prétentions que de ses devoirs. C'est en vain qu'ils affichent l'indifférence, ils ne trompent personne. L'indifférence est la seule disposition de l'ame qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve; elle n'existe plus dès qu'on l'annonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail; les plus mauvais ont souvent le plus coûté, & l'on ne se donne point de peine sans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que son amusement: dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer; il ne faut pas

même lire à ses amis , puisque c'est vouloir les consulter ou les amuser. On ne consulte point sur les choses qui n'intéressent pas , & l'on ne prétend pas amuser avec cèles qu'on n'estime point. Cète prétendue indifférence est donc toujours fausse ; il n'y a qu'un intérêt très-sensible qui fasse jouer l'indifférence. C'est une précaution en cas de mauvais succès , ou l'ostentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant doné de ridicule au bel-esprit , que depuis qu'on en est infatué. Cependant la foiblesse sur ce sujet est tèle , que ceux qui pouroient tirer leur gloire d'ailleurs , se repaissent sur le bel esprit d'éloges dont ils reconnoissent eux-mêmes la mauvaise foi. Votre sincérité vous en feroit des ènemis irréconciliables , eux qui s'élèvent contre l'amour-propre des Auteurs de profession.

Examinons quèles font les causes de cet amour-propre excessif : voici cèles qui m'ont frapé.

Chez les Peuples sauvages la force a fait la noblesse & la distinction entre les homes ; mais parmi des Nations policées, où la force est soumise à des loix qui en préviènt ou en répri-ment la violence , la distinction réelle & personnelle la plus reconue vient de l'esprit.

La force ne sauroit être parmi nous une distinction ni un moyen de fortune ; c'est un avantage pour des travaux pénibles , qui sont le partage de la plus malheureuse classe des citoyens. Mais malgré la subordination que les loix , la politique , la sagesse ou l'orgueil ont pu établir , il reste toujours à l'esprit dans les classes les plus obscures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut saisir , & que des exem-  
ples



ples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l'esprit peut procurer suivant l'application qu'on en peut faire dans les diverses professions, le plus stérile pour la fortune donne encore une sorte de considération.

Mais comment arrive-t-il que de toutes les sortes d'esprit dont on peut faire usage, le bel-esprit soit celui qui inspire le plus d'amour-propre? Sur quoi fonde-t-on sa supériorité? & qu'est-ce qui en favorise si fort la prétention? Voici d'où vient l'illusion.

Premièrement, les homes ne sont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorsqu'ils les regardent come leur étant personnels; qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes; & comme ils jugent moins de l'esprit par des effets éloignés, & dont ils n'apperçoivent pas toujours la liaison, que sur des signes immédiats ou prochains, les

hommes qui ne sont pas faits à la réflexion, croient voir cete prérogative dans le bel - esprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il appartient en propre à celui qui en est doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de lui-même & sans secours étrangers : car ils ne distinguent pas ces secours qui sont cependant très - réels. Ils ne font pas attention qu'à talens égaux, les Ecrivains les plus distingués sont toujours ceux qui se sont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carrière. On ne voit pas, dis-je, assez que l'homme le plus fécond, s'il étoit réduit à ses propres idées, en auroit peu ; que c'est par la conoissance & la comparaison des idées étrangères, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à soi. Qui ne seroit riche que des siens propres, seroit

fort pauvre ; mais qui n'auroit que cèles d'autrui , pouroit encore être assez sot , & ne s'en pas douter.

Secondement , ce qui favorise encore l'opinion avantageuse qu'on a du bel-esprit , vient d'un parallèle qu'on est souvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un home d'esprit & de talent fait souvent des efforts inutiles pour marcher sur les traces de son père , il n'y a rien de moins héréditaire ; au lieu que le fils d'un Savant devient , s'il le veut , un Savant lui-même. En Géométrie & dans toutes les vraies Sciences qui ont des principes , des règles & une méthode ; on peut parvenir ; & l'on parvient ordinairement , sinon à la gloire , du moins aux conoissances de ses prédécesseurs.

Peut-être dira-t-on , à l'avantage de certaines Sciences , que l'utilité en est

plus réelle ou plus reconue que cèle du bel esprit ; mais cète objection est plus favorable à ces Sciences mêmes qu'à ceux qui les professent.

Il est vrai que celui qui s'anonce pour les Sciences est obligé d'en être instruit jusqu'à un certain point , sans quoi il ne peut pas s'en imposer grossièrement à lui-même , & il en imposeroit difficilement aux autres , s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les Sciences ne soient pas exemptes de charlatanerie , elle y est plus difficile que sur ce qui n'a raport qu'à l'esprit. On se trompe de bonne foi à cet égard , & l'on trompe assez facilement les autres , sur-tout si l'on ne se comet pas en donant des ouvrages , & qu'on se borne au simple titre d'home d'esprit & de goût. Voilà ce qui rend le bel-esprit si comun , qu'il ne devoit pas inspirer tant de vanité.

Mais laissant à part ce peuple de gens d'esprit, sur quoi les Auteurs de mérite, & dont les preuves sont incontestables, fondent-ils leur supériorité à l'égard de plusieurs professions ?

En suposant que l'esprit dût être la seule mesure de l'estime, en ne comptant pour rien les différens degrés d'utilité, & ne jugeant les professions que sur la portion d'esprit qu'elles exigent, combien y en a-t-il qui suposent autant & peut-être plus de pénétration, de sagacité, de prestesse, de discussion, de comparaison, en un mot d'étendue de lumières, que les ouvrages de goût & d'agrémens les plus célèbres ?

Je ne citerai pas ce qui regarde le Gouvernement ou la conduite des Armées ; on pouroit croire que l'éclat qui accompagne certaines places, peut influencer sur l'estime qu'on fait de ceux qui les remplissent avec succès, & j'aurois

trop d'avantage. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les différens emplois ; il y en auroit plus qu'on ne croit qui auroient des titres solides à produire. Portons du moins la vue sur quelques occupations de la société.

Le Magistrat qui est digne de sa place ne doit-il pas avoir l'esprit juste, exact, pénétrant, exercé, pour percer jusqu'à la vérité à travers les nuages dont l'injustice & la chicane cherchent à l'obscurcir ; pour arracher à l'imposture le masque de l'innocence ; pour discerner l'innocence malgré l'embaras, la frayeur ou la maladresse qui semble déposer contre elle ; pour distinguer l'assurance de l'innocent d'avec l'audace du coupable : pour conoître également & concilier l'équité naturelle & la loi positive ; pour faire céder l'une à l'autre, suivant l'intérêt de la

société, & par conséquent de la Justice même ?

Faut-il moins de qualités dans l'Orateur pour éclaircir & présenter l'affaire sur laquelle le Juge doit prononcer ; pour diriger les lumières du Magistrat, & quelquefois les lui fournir ? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la Justice.

Quel discernement ! quèle finesse de discussion n'exige pas l'art de la critique !

Quèle force de génie ne faut-il pas pour imaginer certains systèmes qui peut-être sont faux, mais qui n'en servent pas moins à expliquer des phénomènes, constater, concilier des faits, & trouver des vérités nouvelles !

Quèle sagacité dans les Sciences, pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumières dans les Inventeurs, & dont l'utilité est telle,

qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes!

Cependant plusieurs de ces Philosophes sont à peine connus ; il n'y a de célèbres que ceux qui ont fait des révolutions dans les esprits, tandis que ceux qui ne sont qu'utiles restent ignorés. Les homes ne méconoissent jamais plus les bienfaits que lorsqu'ils en jouissent avec tranquillité.

La gloire du bel-esprit est bien différente. Elle est sentie & publiée par le comun des homes, qui sont jusqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, & qui se sentent incapables de les produire sous la forme où elles leur sont présentées ; de là naît leur admiration. Au lieu que les Philosophes ne sont sentis que par des Philosophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'estime de leurs pairs ; c'est jouir d'une considération bien bornée.



Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des occupations qu'on regarde come dépendantes principalement de l'esprit ? Il y en a beaucoup d'autres qu'on ne range pas ordinairement dans cète classe-là , & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on , par exemple , qu'il ne faille une grande étendue de lumières pour imaginer une nouvèle branche de comerce , ou pour en perfectionner une déjà établie , pour apercevoir un vice d'administration consacré par le tems ?

On avoûra , sans doute , qu'on ne peut pas refuser l'esprit à ceux qui se sont illustrés dans les différentes carrières dont je viens de parler : mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher foiblement. Pour réponse à cète distinction , il suffit d'en faire une pareille , & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la Litté-

rature ; on va jusqu'à l'injustice à leur égard , en les estimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on est frappé , & qui est bien foible. On remarque , dit-on , que plusieurs homes se sont fait un nom dans les Arts, ou dans certaines Sciences, quoiqu'ils fussent incapables de toutes les autres choses auxquelles ils s'étoient d'abord inutilement apliqués, & que loin d'être en état de produire le moindre Ouvrage de goût & d'agrément , à peine atteignent-ils au courant de la conversation. Dès-là on prend droit de les regarder come des espèces de machines dont les ressorts n'ont qu'un effet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui se font distingués dans le bel-esprit eussent été également capables de toutes les autres professions , & des différens

emplois de la société ? Ils n'auroient peut-être jamais été ni bons Magistrats, ni bons Commerçans, ni bons Jurisconsultes, ni bons Artistes. Sont-ils biens sûrs qu'ils y auroient été propres ? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance sur certaines occupations, pouvoit être un signe d'incapacité autant que de dégoût. N'y auroit-il point d'exemples de beaux-esprits distingués qui fussent assez bornés sur d'autres articles, même sur ce qui paroît avoir, & en effet a le plus de rapport avec l'esprit, tel que le simple talent de la conversation, car c'en est un come un autre ? On en trouveroit, sans doute, des exemples, & l'on auroit tort d'en être étonné.

Pour faire voir que l'universalité des talens est une chimère, je ne veux pas chercher mes autorités dans la classe comune des esprits ; montons

jusqu'à la sphère de ces génies rares, qui, en faisant honneur à l'humanité, humilient les homes par la comparaison. Newton, qui a deviné le systéme de l'Univers, du moins pour quelque tems, n'étoit pas regardé come capable de tout par ceux même qui s'honoroient de l'avoir pour compatriote.

Guillaume III. qui se conoissoit en homes, étant embarassé sur une affaire politique, on lui conseilla de consulter Newton : Newton, dit-il, n'est qu'un grand Philosophe. Ce titre étoit, sans doute, un éloge rare : mais enfin, dans cète occasion-là, Newton n'étoit pas ce qu'il falloit, il en étoit incapable, & n'étoit qu'un grand Philosophe. Il est vrai-semblable, mais non pas démontré, que s'il eût apliqué à la science du gouvernement les travaux qu'il avoit consacrés à la conoissance

de l'Univers, le Roi Guillaume n'eût pas dédaigné ses conseils.

Dans combien de circonstances, sur combien de questions, le Philosophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conseillé de consulter le Monarque ? Guillaume n'est qu'un Politique, qu'un grand Roi.

Le Prince & le Philosophe étoient également capables de conoître les limites de leur génie ; au-lieu qu'un home d'imagination regarderoit come une injustice d'être refusé sur quelque matière que ce pût être. Les homes de ce caractère se croient capables de tout ; l'inexpérience même fortifie leur amour-propre qui ne peut s'éclairer que par des fautes, & diminuer par des connoissances acquises.

Les plus grandes affaires, cèles du gouvernement ne demandent que de bons esprits ; le bel-esprit y nuiroit, &

les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvénients pour la conduite, & ne sont propres qu'aux révolutions; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes & ses écarts; la raison cultivée suffit à tout ce qui nous est nécessaire.

Si d'un côté il y a peu de talens si décidés pour un objet, qu'il eût été absolument impossible à celui qui en est doué de réussir dans toute autre chose; on peut, d'un autre côté, soutenir que tout est talent; c'est-à-dire en général, qu'avec quelque disposition naturelle, on peut, en y joignant de l'application, & sur-tout des exercices réitérées, réussir dans quelque carrière que ce puisse être. Je ne prétens avancer qu'une proposition générale, j'excepte les vrais génies & les homes totalement stupides, deux sortes d'êtres presque également rares.

On voit , par exemple , des homes qui ne paroissent pas capables de lier deux idées ensemble , & qui cependant font au jeu les combinaisons les plus compliquées , les plus sûres & les plus rapides. Il faut nécessairement de l'esprit pour de tèles opérations ; on dit qu'il ont l'esprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé , croit-on que ces joueurs si subtils eussent été réduits à la seule existence matérielle ? Cet esprit de calcul & de combinaison auroit pu être appliqué à des Sciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonstances décident souvent de la différence des talens. C'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flâme , en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui est beaucoup plus rare que les grands talens , c'est une flexibilité.

d'esprit qui saisisse un objet , l'embrasse , & puisse ensuite se replier vers un autre , qui en pénètre l'intérieur avec force , & qui le présente avec clarté. C'est une vue qui au lieu d'avoir une direction fixe , déterminée , & sur une seule ligne , a une action sphérique. Voilà ce qu'on peut apeler *l'esprit de lumière* : il peut imiter tous les talens , sans toutefois les porter au même degré que les homes qui sont bornés ; mais s'il est quelquefois moins brillant que les talens , il est beaucoup plus utile.

Les talens sont ou deviènt personnels à ceux qui en sont doués , ou qui les ont acquis par l'exercice ; au lieu que l'esprit de lumière se comunique , & développe celui des autres. Ceux qui l'ont en partage ne peuvent le méconôître , & se rendent intérieurement Justice ; car la modestie n'est & ne



peut être qu'une vertu extérieure; c'est un voile dont on couvre son mérite, pour ne point blesser les yeux de l'envie, au lieu que l'humilité est le sentiment, l'aveu sincère de sa foiblesse. Ils n'ignorent pas aussi que cet esprit même qui semble appartenir uniquement à la nature, a presque autant besoin d'exercice que les talens pour se perfectionner. Mais si la présomption les gagne, s'ils viennent à s'exagérer leur esprit, en prenant leur facilité à s'instruire pour les connoissances mêmes, leur prévoyance, leur sagacité pour l'expérience, ils tombent dans des bévues plus grossières que ne font les homes bornés, mais attentifs. Les chûtes sont plus rudes, quand on court, que lorsqu'on marche lentement. L'esprit est le premier des moyens; il sert à tout, & ne supplée presque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire,

mon dessein n'est assurément pas de dépriser le vrai bel-esprit. Tout peut, à la vérité, être regardé come talent, ou, si l'on veut, come *métier*. Mais il y en a qui exigent un assemblage de qualités rares, & le bel-esprit est du nombre. Je prétens seulement que s'il est dans la première classe, il n'y est pas seul; que si l'on veut lui doner une préférence exclusive, on joint le ridicule à l'injustice; & que si la manie du bel-esprit augmente, ou se soutient long-tems au point où elle est, elle nuira infailliblement à l'esprit.

C'est contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde; le mal bien reconnu exige moins d'attention, parce qu'il s'anonce assez de lui-même; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de rapport à mon sujet, ce seroit un problème à résoudre, que d'examiner combien l'impression a

contribué au progrès des Lètres & des Sciences, & combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une discussion qui exigeroit un Traité particulier ; mais je demande simplement qu'on fasse attention que si l'impression a multiplié les bons Ouvrages, elle favorise aussi un nombre effroyable de Traités sur différentes matières ; de sorte qu'un home qui veut s'apliquer à un genre particulier, l'aprofondir & s'instruire, est obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes & souvent contraires à son objet. Avant que d'être en état de choisir ses guides, il a épuisé ses forces.

Je rapelerai donc à cet égard ce que j'ai avancé sur l'éducation, que le plus grand service que les Sociétés littéraires pouroient rendre aujourd'hui aux Lètres, aux Sciences & aux Arts, seroit de faire des méthodes, & de

tracer des routes qui épargneroient du travail, des erreurs, & conduiroient à la vérité, par les voies les plus courtes & les plus sûres.



## CHAPITRE XIII.

*Sur le raport de l'Esprit & du  
Caractère.*

**L**E caractère est la forme distinctive d'une ame d'avec une autre, sa différente manière d'être. Le caractère est aux ames ce que la physionomie & la variété dans les mêmes traits sont aux visages.

Les visages sont composés des mêmes parties, c'est en cela qu'ils se ressemblent : l'accord de ces parties est différent ; voilà ce qui les distingue les uns des autres, & empêche de les confondre.

Les homes sans caractère sont des visages sans physionomie, de ces visages comuns qu'on ne prend pas la peine de distinguer.

L'esprit est une des facultés de l'ame qu'on peut comparer à la vue ; & l'on peut considérer la vue par sa nèteté, son étendue, sa promptitude, & par les objets sur lesquels elle est exercée ; car outre la faculté de voir, on apprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une discussion métaphysique, qu'on ne jugeroit peut être pas assez nécessaire à mon sujet, quoiqu'il n'y eût peut être pas de métaphysique mieux employée que cèle qui seroit apliqué aux mœurs ; elle justifiroit le sentiment, en démontrant les principes.

Nous avons vu dans le Chapitre précédent les injustices qu'on fait dans la prééminence qu'on done à certains talens ; nous alons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte sur les différentes sortes d'esprits. Il y en a du premier ordre que

On confond quelquefois avec la sottise.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit? Cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple & la plus naturelle d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat; & cette expression simple a tant de grâce; & d'autant plus de mérite, qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle.

La candeur est le sentiment intérieur de la pureté de son ame, qui empêche de croire qu'on ait rien à dissimuler, & la naïveté empêche de le savoir.

L'ingénuité peut être une suite de la sottise, quand elle n'est pas l'effet de l'inexpérience; mais la naïveté n'est souvent que l'ignorance de choses de convention, faciles à apprendre, quelque-

fois bones à dédaigner, & la candeur est la première marque d'une bèle ame. La naïveté & la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, & alors elles en font l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'est pas étonnant que le vulgaire qui n'est pas digne de respecter des avantages si rares, soit l'admirateur de la finesse de caractère, qui n'est souvent que le fruit de l'attention fixe & suivie d'un esprit médiocre que l'intérêt anime. La finesse peut marquer de l'esprit, mais elle n'est jamais dans un esprit supérieur, à moins qu'il ne se trouve avec un cœur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts, il n'emploie que les grands, c'est-à-dire les simples.

On doit encore distinguer la finesse de l'esprit de celle du caractère. L'esprit fin est souvent faux, précisément parce



parce qu'il est trop fin; c'est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finesse imagine au lieu de voir; à force de supposer, elle se trompe. La pénétration voit, & la sagacité va jusqu'à prévoir. Si le jugement fait la base de l'esprit, la promptitude contribue encore à sa justesse; mais si l'imagination domine, c'est la source d'erreurs la plus féconde.

Enfin, la finesse est un mensonge en action, & le mensonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt, & par conséquent de la bassesse. On ne voit point d'homme puissant & absolu, quelque vicieux qu'il soit d'ailleurs, mentir à celui qui lui est soumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arrive, c'est sûrement par une vue d'intérêt; auquel cas il cesse en ce point d'être puissant, & devient alors dépendant de ce qu'il désire, &

ne peut emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être surpris qu'un homme d'esprit soit trompé par un sot. L'un suit continûment son objet, & l'autre ne s'avise pas d'être en garde. La duperie des gens d'esprit vient de ce qu'ils ne comptent pas assez avec les sots, c'est-à-dire, de ce qu'ils les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raison de s'étonner des fautes grossières où les gens d'esprit tombent d'eux mêmes. Leurs fautes sont cependant encore moins fréquentes que celles des autres hommes, mais quelquefois plus graves & toujours plus remarquées. Quoi qu'il en soit, j'en ai cherché la raison, & je crois l'apercevoir dans le peu de rapport qui se trouve entre l'esprit d'un homme & son caractère; car ce sont deux choses très-distinctes,

La dépendance mutuelle de l'esprit & du caractère peut être envisagée sous trois aspects. On n'a pas le caractère de son esprit, ou l'esprit de son caractère. On n'a pas assez d'esprit pour son caractère. On n'a pas assez de caractère pour son esprit.

Un home, par exemple, sera capable des plus grandes vues, de concevoir, digérer & ordonner un grand dessein. Il passe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il se dégoûte, qu'il est rebuté des obstacles mêmes qu'il avoit prévus & dont il voyoit les ressources. On le reconnoît d'ailleurs pour un home de beaucoup d'esprit, & ce n'est pas en effet par là qu'il a manqué. On est étonné de sa conduite, parce qu'on ignore qu'il est léger & incapable de suite dans le caractère; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cèdent à une paresse naturelle; qu'il est incapable d'une volonté forte à

laquèle peu de choses résistent, même pour les gens bornés; & qu'enfin il n'a pas le caractère de son esprit. Sans manquer d'esprit, on manque à son esprit par légèreté, par passion, par timidité.

Un autre d'un caractère propre aux plus grandes entreprises, avec du courage & de la constance, manquera de l'esprit qui fournit les moyens; il n'a pas l'esprit de son caractère.

Voilà l'opposition du caractère & de l'esprit. Mais il y a une autre manière de faire des fautes, malgré beaucoup d'esprit, même analogue au caractère; c'est lorsqu'on n'a pas encore assez d'esprit pour ce caractère.

Un homme d'un esprit étendu & rapide aura des projets encore plus vastes : il faut nécessairement qu'il échoue, parce que son esprit ne suffit pas encore à son caractère. Il y a tel homme

qui n'a fait que des sottises, qui avec un autre caractère que le sien, auroit passé avec justice pour un génie supérieur.

Mètons en opposition un homme dont l'esprit a une sphère peu étendue, mais dont le cœur exempt des passions vives ne le porte pas au-delà de cète sphère bornées. Ses entreprises & ses moyens sont en proportion égale; il ne fera point de faute, & sera regardé come sage, parce que la réputation de sagesse dépend moins des choses brillantes qu'on fait, que des sottises qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs que chez les autres; mais aussi ils en ont plus de besoin. Il faut voir clair & avoir le pied sûr quand on veut marcher vite; sans quoi, je le répète, les chûtes sont fréquentes & dangereuses. C'est par cète raison que de tous les

sots, les plus vifs sont les plus insupportables.

Un caractère trop vif nuit quelquefois à l'esprit le plus juste, en le poussant au de-là du but, sans qu'il l'ait aperçu. On ne se trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on suppose que le moins est renfermé dans le plus; mais ici le plus & le moins ne sont pas bien comparés, & sont de nature différente. Il faut plus de force pour s'arrêter au terme, que pour le passer par la violence de l'impulsion. Voir le but où l'on tend, c'est jugement; y atteindre, c'est justesse; s'y arrêter, c'est force; le passer, ce peut être foiblesse.

Les jugemens de l'extrême vivacité ressemblent assez à ceux de l'amour-propre qui voit beaucoup, compare peu, & juge mal. La science de l'amour-propre est de toutes la plus cultivée &

la moins perfectionnée. Si l'amour-propre pouvoit admettre des règles de conduite, il deviendroit le germe de plusieurs vertus, & supléroit à cèles mêmes qu'il paroît exclure.

On objectera peut-être qu'on voit des homes d'un flegme & d'un esprit également reconus tomber dans des égaremens qui tiennent de l'extravagance : mais on ne fait pas attention que ces mêmes homes, malgré cet extérieur froid, sont des caractères violens. Leur tranquillité n'est qu'apparente; c'est l'effet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fausse dignité; leur sang froid n'est que de l'orgueil.

On confond assez comunément la chaleur & la vivacité, la morgue & le sang froid. Cependant on est souvent très-violent, sans être vif. Le feu pénétrant du charbon de tête jète peu

de flâme, c'est même en étouffant celle-ci qu'on augmente l'activité du feu; la flâme au contraire peut être fort brillante, sans beaucoup de chaleur.

Le plus grand avantage pour le bonheur, est une espèce d'équilibre entre les idées & les affections, entre l'esprit & le caractère.

Enfin, si l'on reproche tant de fautes aux gens d'esprit, c'est qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur esprit aient celui de leur caractère, & malheureusement celui-ci ne se change point. Les mœurs se corrigent, l'esprit se fortifie ou s'altère; les affections changent d'objet, le même peut successivement inspirer l'amour ou la haine; mais le caractère est inaltérable, il peut être contraint ou déguisé, il n'est jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant est toujours de l'orgueil.



L'âge, la maladie, l'ivresse changent, dit-on, le caractère. On se trompe. La maladie & l'âge peuvent l'afoiblir, en suspendre les fonctions, quelquefois le détruire, sans jamais le dénaturer. Il ne faut pas confondre avec le caractère ce qui part de la chaleur du sang, de la force du tempérament. Presque tous les hommes, quoique de caractères différents ou opposés, sont courageux dans le jeune âge, & timides dans la vieillesse. On ne prodigue jamais tant sa vie que lorsqu'on en a le plus à perdre. Que de Guériers dont le courage s'écoule avec le sang ! N'en a-t-on pas vu qui, après avoir bravé mille fois le trépas, tombés dans une maladie de langueur, éprouvoient dans un lit toutes les âfres de la mort ?

L'ivresse, en égarant l'esprit, n'en donne que plus de ressort au caractère. Le vil complaisant d'un homme en place s'étant enivré, lui tint les propos d'une

haine envenimée, & se fit chasser. On voulut excuser l'offenseur sur l'ivresse. Je ne puis m'y tromper, répondit l'offensé; ce qu'il me dit étant ivre, il le pense à jeun.

Après avoir examiné l'oposition qui peut se trouver entre le caractère & l'esprit, sous combien de faces ne pourroit-on pas envisager la question? Combien de combinaisons faudroit-il faire! combien de détails à développer, si l'on vouloit montrer les inconvéniens qui résultent de la contrariété du caractère & de l'esprit avec la santé! On n'imagine pas à quel point la conduite qu'on suit, & les différens partis qu'on prend & qu'on abandonne dépendent de la santé. Un caractère fort, un esprit actif exigent une santé robuste. Si elle est trop foible pour y répondre, elle achève par-là de se détruire. Il y a mille occasions où il est nécessaire que le

caractère , l'esprit & la santé soient d'accord.

Tout ce que l'homme qui a le plus d'esprit peut faire , c'est de s'étudier , de se conoître , de consulter ses forces , & de compter ensuite avec son caractère ; sans quoi les fautes , & même les malheurs ne servent qu'à l'abatre , sans le coriger ; mais pour un homme d'esprit , ils sont une occasion de réfléchir. C'est , sans doute , ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit. La réflexion sert de sauvegarde au caractère , sans le coriger , come les règles en servent au génie , sans l'inspirer. Elles font peu pour l'homme médiocre , elles préviennent les fautes de l'homme supérieur.



## CHAPITRE XIV.

*Sur l'Estime & le Respect.*

CE que j'ai dit jusqu'ici des différents jugemens des homes m'engage à tâcher d'en pénétrer les causes.

Toutes les facultés de notre âme se réduisent, come on l'a vu, à sentir & penser; nous n'avons que des idées ou des affections, car la haine même n'est qu'une révolte contre ce qui s'opose à nos affections.

Dans les choses purement intellectuelles nous ne ferions jamais de faux jugemens, si nous avions présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L'esprit n'est jamais faux, que parce qu'il n'est pas assez étendu, au moins sur le sujet dont il s'agit, quelque étendue qu'il pût

avoir d'ailleurs sur d'autres matières ; mais dans cèles où nous avons intérêt, les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugemens. La justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du cœur, & du calme des passions ; car je doute qu'une démonstration mathématique parût une vérité à quelqu'un dont elle combatroit une passion forte ; il y suposeroit du parallogisme.

Si nous sommes affectés pour ou contre un objet, il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger saine-ment. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours senti, fait la règle de nos jugemens.

Il y a des sujets sur lesquels la société a prononcé, & qu'elle n'a pas laissé à notre discussion. Nous souscrivons à ses décisions par éducation & par préjugé ; mais la société même s'est déter-

minée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'est-à-dire, par l'intérêt. Nous consultons tous séparément notre intérêt personnel bien ou mal appliqué; la société a consulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier. C'est l'intérêt public, peut-être l'intérêt de ceux qui gouvernent; mais qu'il faut bien supposer justes, qui a dicté les loix & qui fait les vertus; c'est l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il est opposé à l'intérêt commun. L'intérêt public, fixant l'opinion générale, est la mesure de l'estime, du respect, du véritable prix, c'est-à-dire, du prix reconnu des choses. L'intérêt particulier décide des jugemens les plus vifs & les plus intimes, tels que l'amitié & l'amour, les deux effets les plus sensibles de l'amour de nous-mêmes. Passons à l'application de ces principes.

Qu'est-ce que l'estime? sinon un sentiment que nous inspire ce qui est utile à la société? Mais quoique cete utilité soit nécessairement relative à tous les membres de la société, elle est trop habituële & trop peu directe pour être vivement sentie. Ainsi notre estime n'est presque qu'un jugement que nous portons, & non pas une affection qui nous échaufe, tèle que l'amitié que nous inspirent ceux qui nous sont personnellement utiles; & j'entends par utilité personnelle, non seulement des services, des bienfaits matériels, mais encore le plaisir & tout ce qui peut nous affecter agréablement, quoiqu'il puisse dans la suite nous être réellement nuisible. L'utilité ainsi entendue doit, come on juge bien, s'apliquer même à l'amour, le plus vif de tous les sentimens, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons come le souverain

bien, dans le tems que nous en sommes affectés.

On m'objectera peut-être que si l'amour & l'estime ont la même source, & que suivant mon principe ils ne diffèrent que par les degrés, l'amour & le mépris ne devoient jamais se réunir sur le même objet; ce qui, dirait-on, n'est pas sans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection sur l'amitié; on suppose qu'un honnête homme qui est l'ami d'un homme méprisable, est dans l'ignorance à son égard, & non pas dans l'aveuglement; & que s'il vient à être instruit du caractère qu'il ignoroit, il en fera justice en rompant. Je n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié qui n'est pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconnaissance qui ne sont que des procédés, quel-



quefois intéressés, & non pas des attachemens.

D'ailleurs, si je satisfais à l'objection sur le sentiment le plus vif, on me dispensera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des sentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prens point ici pour amour ce désir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, que rien ne fixe, & auquel la violence même interdit le choix ; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un Amant de cète espèce ne peut, dis-je, jamais mépriser l'objet de son attachement, sur-tout s'il s'en croit aimé : car l'amour-propre ofensé peut balancer, & même détruire l'amour. On voit à la vérité des homes qui ref-

sentent la plus forte passion pour un objet qui l'est aussi du mépris général ; mais loin de partager ce mépris , ils l'ignorent ; s'ils y ont souscrit eux-mêmes avant leur passion, ils l'oublent ensuite, se rétractent de bonne foi , & crient à l'injustice. S'il leur arrive dans ces orages si communs aux Amans de se faire des reproches outrageans , ce sont des accès de fureur si peu réfléchis , qu'ils arrivent aux Amans qui ont le plus droit de se respecter.

L'aveuglement peut n'être pas continu , & avoir des intervalles où un homme rougit de son attachement ; mais cette lueur de raison n'est qu'un instant de sommeil de l'amour qui se réveille bientôt pour la défavouer. Si l'on reconnoît des défauts dans l'objet aimé , ce sont de ceux qui gênent , qui tourmentent l'amour , & qui ne l'humilient pas,

Peut-être ira-t-on jusqu'à convenir de sa foiblesse, & sera-t-on forcé d'avouer l'erreur de son choix; mais c'est par impuissance de réfuter les reproches, pour se soustraire à la persécution, & assurer sa tranquillité contre des remontrances fatigantes qu'on n'est plus obligé d'entendre, quand on est convenu de tout. Un Amant est bien loin de sentir ou même de penser ce qu'on le force de prononcer, sur-tout s'il est d'un caractère doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté, il résistera avec courage. Ce qu'on lui présentera comme des taches humiliantes dans l'objet de sa passion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher: la compassion viendra encore redoubler, anoblir l'amour, en faire une vertu & quelquefois ce sera avec raison, sans qu'on puisse la faire adopter à des censeurs incapables de sen-

timent, & de faire les distinctions fines & honêtes qui séparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé se tiennent pour dit, quelque supériorité d'esprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées justes, auxquèles ils ne peuvent atteindre, & qui ne sont réservées qu'au sentiment.

Je viens de dire que des instans de dépit ne pouvoient pas être regardés come un état fixe de l'âme, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reste à prévenir l'objection qu'on pouroit tirer des homes qui sentent continuèlement la honte de leur attachement, & qui sont humiliés de faire de vains efforts pour se dégager. Ces homes existent assurément, & en plus grand nombre qu'on ne croit; mais ils ne sont plus amoureux, quelque aparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde si fort que l'amour, & qui y soit souvent plus opposé, que la force de l'habitude. C'est une chaîne dont il est plus difficile de se dégager que de l'amour, surtout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeunesse les exemples qu'on voudroit alléguer, non-seulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le tems de contracter cete habitude, mais parce qu'ils en sont incapables.

Le jeune home qui aime l'objet le plus authentiquement méprisable, est bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore ataché d'idée aux termes d'estime & de mépris; il est emporté par la passion. Voilà ce qu'il sent, je ne dirai pas, voilà ce qu'il fait; car alors il ne fait ni ne pense rien, il jouit. Cet objet cesse-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage,

il pensera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr, il n'en est pas ainsi, l'habitude est contractée; on cesse d'aimer, & l'on reste attaché. On méprise l'objet de son attachement, s'il est méprisable, parce qu'on le voit tel qu'il est; & on le voit tel qu'il est, parce qu'on n'est plus amoureux.

Puisque notre intérêt est la mesure de notre estime, quand il nous porte jusqu'à l'affection, il est bien difficile que nous y puissions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'estime; mais dans bien des occasions l'estime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous servons très-utilement de personnes méprisables que nous reconnoissons pour tèles; mais nous les regardons come des instrumens vils qui nous sont chers, c'est-à-dire utiles, & que nous n'aimons point;

ce sont même ceux dont les personnes honêtes payent le plus scrupuleusement les services, parce que la reconnaissance seroit un poids trop humiliant.

C'est avec bien de la répugnance que j'oserais dire que les gens naturellement sensibles ne sont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui est estimable, c'est-à-dire, de ce qui l'est pour la société. Les parens tendres jusqu'à la foiblesse sont les moins propres à rendre leurs enfans bons citoyens. Cependant nous sommes portés à aimer de préférence les personnes reconnues pour sensibles, parce que nous nous flatons de devenir l'objet de leur affection, & que nous nous préférons à la société. Il y a une espèce de sensibilité vague qui n'est qu'une foiblesse d'organes plus digne de compassion que de reconnaissance. La vraie sensibi-

lité seroit cèle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui affectionent la cause comune, & s'en occupent sans ambition, ont beaucoup de liaisons & peu d'amis. Un home qui est bon citoyen activement, n'est pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'est pas uniquement parce que son esprit est trop occupé d'ailleurs; c'est que nous n'avons qu'une portion déterminée de sensibilité qui ne se répartit point, sans que les portions diminuent. Le feu de notre âme est en cela bien différent de la flâme matériële, dont l'augmentation & la propagation dépend de la quantité de son aliment.

Nous voyons chez les Peuples où le patriotisme a régné avec le plus d'éclat, les pères immoler leurs fils à l'Etat : nous admirons leur courage,

ou



ou fomes révoltés de leur barbarie , parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes , nous vèrions qu'ils faisoient à peine des sacrifices , puisque la patrie concentroit toutes leurs affections , & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puisse quelquefois nous porter. Pour ces Républicains , l'amitié n'étoit qu'une émulation de vertu , le mariage une loi de société , l'amour un plaisir passager , la patrie seule une passion. Pour ces hommes , l'amitié se confondoit avec l'estime : cèle-ci est pour nous , come je l'ai dit , un simple jugement de l'esprit , & l'autre un sentiment.

Depuis que le patriotisme a disparu , rien ne peut mieux en retracer l'idée que certains établissemens qui subsistent parmi nous , & qui ne sont nulement patriotiques relativement à la société

générale. Voyez les Communautés; ceux ou cèles qui les composent sont dévorés du zèle de la Maison. Leurs familles leur deviènent étrangères, ils ne conoissent plus que cèle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités personnelles, par des haines individuelles, ils se réunissent, & n'ont plus qu'un esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps; ils y sacriferoient parens, amis, s'ils en ont, & quelquefois eux-mêmes. Les vertus monastiques cèdent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prennent soit le contraire de la robe de Nessus; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

La faveur des partis se porte encore plus loin. Ils ne se bornent pas à leurs avantages réels, la haine contre le parti contraire est d'obligation; c'est le seul devoir que la plûpart soient en état de remplir, & dont ils s'acquittent religieu-

fement , souvent pour des questions qu'ils n'entendent point , qui , à la vérité , ne méritent pas d'être entendues , & n'en font adoptées & défendues qu'avec plus d'animosité. Nous en avons de nos jours , & sous nos yeux , des exemples frapans.

L'estime aujourd'hui tire si peu à conséquence , est un si foible engagement , qu'on ne craint point de dire d'un home qu'on l'estime & qu'on ne l'aime point ; c'est faire à la fois un acte de justice , d'intérêt personel & de franchise : car c'est come si l'on disoit que ce même home est un bon citoyen , mais qu'on a sujet de s'en plaindre ; ou qu'il déplaît , & qu'on se préfère à la société ; aveu qui prouve aujourd'hui une espèce de courage philosophique , & qui autrefois auroit été honteux , parce qu'on aimoit alors sa patrie , & par conséquent ceux qui la servoient bien.

L'altération qui est arivée dans les

mœurs, a fait encore que le respect, qui, chez les Peuples dont j'ai parlé, étoit la perfection de l'estime, en souffre l'exclusion parmi nous, & peut s'aliéner avec le mépris.

Le respect n'est autre chose que l'aveu de la supériorité de quelqu'un. Si la supériorité du rang suivoit toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de respect, son objet seroit personnel comme celui de l'estime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de se maintenir dans les places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut plus dès-lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeoient. Cette distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie, qu'on voit des hommes réclamer quelquefois

pour leur rang , ce qu'ils n'oseroient prétendre pour eux-mêmes. *Vous devez*, dit-on humblement , *du respect à ma place , à mon rang ; on se rend assez de justice pour n'oser dire , à ma personne.* Si la modestie fait aussi tenir le même langage , elle ne l'a pas inventé , & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit comprendre que le respect qui pouvoit se refuser à la personne , malgré l'élévation du rang , devoit s'accorder , malgré l'abaissement de l'état , à la supériorité du mérite ; car le respect en changeant d'objet dans l'application , n'a point changé de nature , & n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis long-temps deux sortes de respects , celui qu'on doit au mérite , & celui qu'on rend aux places , à la naissance. Cète dernière espèce de respect n'est plus qu'une formule de paroles ou

de gestes , à laquelle les gens raisonnables se soumettent , & dont on ne cherche à s'afranchir que par sottise , & par un orgueil puérile.

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu , il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens : on les loue , on les estime , c'est-à-dire , qu'on les prise , on va jusqu'à l'admiration ; mais on ne leur doit point de respect , puisqu'ils pourroient ne pas sauver toujours du mépris. On ne mépriseroit pas précisément ce qu'on admire , mais on pourroit mépriser à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare ; tout ce qui saisit l'imagination des homes , ne leur permet pas une justice si exacte.

En général , le mépris s'atache aux vices bas , & la haine aux crimes hardis qui malheureusement sont au-dessus du mépris , & font quelquefois confondre

l'horreur avec une forte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colère, qui n'a guère lieu que dans ce qui nous devient personnel. La colère est une haine ouverte & passagère, la haine une colère retenue & suivie. En considérant les différentes gradations, il me semble que tout concourt à établir les principes que j'ai posés, & pour les résumer en peu de mots.

Nous estimons ce qui est utile à la société, nous méprisons ce qui lui est nuisible. Nous aimons ce qui nous est personnellement utile, nous haïssons ce qui nous est contraire, nous respectons ce qui nous est supérieur, nous admirons ce qui est extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-comune sur le mot de *mépris*, qu'on emploie souvent dans une acception bien différente de l'idée ou du sentiment qu'on éprouve. On croit sou-

vent, ou l'on veut faire croire qu'on méprise certaines personnes, parce qu'on s'attache à les dépriser. Je remarque, au contraire, qu'on ne dépriser avec affectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriser, & qu'on estime forcément ceux contre qui l'on déclame. Le mépris qui s'anonce avec hauteur, n'est ni indifférence, ni dédain; c'est le langage de la jalousie, de la haine & de l'estime voilées par l'orgueil; car la haine prouve souvent plus de motifs d'estime, que l'aveu même d'une estime sincère.





## CHAPITRE XV.

*Sur le prix réel des choses.*

Nous n'avons examiné dans le Chapitre précédent que l'estime relative aux personnes ; faisons l'application de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choses ; & alors estimer ne veut dire que priser.

Dans quèle proportion estimons ou prifons-nous les choses ? Dans cèle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cète seconde façon de les considérer, c'est-à-dire, la rareté, est ce qui distingue le prix que nous mètons aux choses d'avec l'estime que nous faisons des personnes. En èfet , notre estime pour un home ne diminue pas , si nous en trouvons d'autres aussi estimables ;

au lieu que le prix que nous mettons à une chose rare , diminue aussitôt qu'elle devient comune.

Cette distinction est si sûre , que nous n'estimons les personnes par leur rareté , qu'en les considérant comme choses. Telle est , par exemple , l'estime que nous avons pour les talens , dont nous faisons alors abstraction d'avec la personne.

Il faut encore observer à l'égard des choses , come j'ai fait à l'égard des personnes , que le plaisir , soit réel , soit de convention , que ces choses peuvent nous faire en flatant nos sens ou notre amour-propre , se rapporte à leur utilité , c'est toujours avec la rareté qu'elle se combine pour le prix que nous y mettons. Ajoutons que l'utilité se mesure encore par son étendue ; de façon que de deux choses dont l'utilité & la rareté sont égales , l'utilité qui est

comune à un plus grand nombre d'hommes mérite le plus d'estime ; & ces trois mobiles du prix que nous mètons aux choses, l'utilité, l'étendue de cète utilité, & la rareté, se combinent à l'infini, & toujours par les mêmes loix.

Eclairciffons ces principes par des exemples. Les choses de premiere nécessité, telles que le pain & l'eau, ne peuvent pas être rares, sans quoi elles ne feroient pas nécessaires ; n'étant pas rares, elles ne peuvent attirer notre estime ; mais si par malheur elles cessent pour un temps d'être comunes, quel prix n'y mètons-nous point ? Ce principe fait la règle du comerce.

Coment décidons-nous du prix de toutes les choses matérielles ? par la même loi. Nous prifons beaucoup un diamant ; en quoi consiste son utilité ? Dans son éclat, dans le léger plaisir

de la parure, & sur-tout dans la vanité frivole qui résulte de l'opinion d'opulence & de ses effets. Mais d'un autre côté, sa rareté est de la première classe, & les degrés de rareté peuvent compenser ou surpasser les degrés d'utilité que d'autres auroient. D'ailleurs, sous un autre aspect, l'utilité du diamant est très-grande, puisqu'il est dans la classe des richesses qui sont représentatives de toutes les utilités physiques.

Passons aux talens; par où les prisonnons? Par la combinaison de leur utilité, soit pour les comodités, soit pour les plaisirs; par le nombre de ceux qui en jouissent, & la rareté des homes qui les exercent.

Les arts ou métiers de première nécessité sont peu estimés, parce que tout le monde est en état de les exercer, & qu'ils sont abandonnés à la partie de la

ſociété malheureusement la plus méprifée.

On n'a pas pour les Laboureurs l'eſtime que la reconoiſſance, la compaſſion, l'humanité devroient inſpirer. Mais en ſupofant, par impoſſible, qu'il n'y eût à la fois qu'un home capable de procurer les moisſons, on en feroit un Dieu, & la vénération ne diminûroit que lorsqu'il auroit communiqué ſes lumières, & qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reconoiſſance. On pouroit après ſa mort rendre à ſa mémoire ce qu'on auroit ravi à ſa perſone. C'eſt ce qui a procuré les honeurs divins à certains Inventeurs; il y a eu pluſieurs Divinités dans le Paganifme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément; & dont toute l'utilité conſiſte dans les plaiſirs qu'ils procurent, dans quel

ordre d'estime les rangeons-nous? N'est-ce pas suivant les degrés de plaisir & le nombre des homes qui peuvent en jouir?

Il y a peu d'arts auxquels les homes en général soient plus sensibles qu'à la Musique; & le plaisir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il semble qu'ils devroient préférer ceux qui exécutent les pièces à ceux qui les composent; mais, d'un autre côté, les Compositeurs sont les plus rares, & leur utilité est plus étendue. Leurs compositions peuvent se transporter par-tout, & y être exécutées; au-lieu que le talent de l'exécution, quelque supérieur qu'il puisse être, se trouve borné au plaisir de peu de personnes, du moins en comparaison du Compositeur.

La rareté d'une chose sans aucune espèce d'utilité, ne peut mériter d'esti-

time. Celui qui lançoit des grains de millet au-travers d'une aiguille, étoit vrai-semblablement unique ; mais cete adresse n'étoit d'aucune utilité ; la curiosité qu'il pouvoit exciter n'étoit pas même une curiosité de plaisir. Il y a des choses qu'on veut voir, non par le plaisir qu'elles font, mais pour savoir si elles font.

Pourquoi les Ouvrages d'esprit, en faisant abstraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'estime, & font-ils plus de réputation que des talens plus rares ? C'est par l'avantage qu'ils ont de se répandre, & d'être par-tout également goûtés par ceux qui sont capables de les sentir. Corneille n'est peut-être pas un home plus rare que Lully, que Rameau, cependant leurs noms ne sont pas sur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes à portée de jouir des

Ouvrages de Corneille que de ceux de Rameau , de Lully , & que le plaisir qui naît des Ouvrages d'esprit , développant celui des Lecteurs , ou leur touchant le cœur , flatte le sentiment & l'amour-propre , & doit en plus d'ocasions l'emporter sur le plaisir des sens que les talents nous causent.

Ce n'est pas que dans nos jugemens nous fassions une analyse si exacte , & une comparaison si géométrique ; une justice naturelle nous les inspire , & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les Sciences & les Arts, qu'on les pèse dans cète balance , on verra que l'estime qu'on en fait part toujours des mêmes principes qui s'étendent jusque sur la politique & la science du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns se déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur



goût particulier ; d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractère des peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfère , il y a toujours une première règle prise de l'utilité étendue. *Le meilleur des gouvernemens n'est pas celui qui fait les homes les plus heureux , mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux.*

Combien faut il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devrait faire le bonheur de quelques particuliers , qui même ne savent pas en jouir ? Ceux à qui le sort des homes est confié doivent toujours ramener leurs calculs à la sorne comune ; c'est-à-dire , au peuple. Ce qu'il faut pour le bonheur physique d'un Seigneur, suffiroit souvent pour faire celui de tout son Village.

**Tout est & doit être calcul dans notre**

conduite ; si nous faisons des fautes ; c'est parce que notre calcul, soit défaut de lumières, soit ignorance ou passion, n'embrasse pas tout ce qui doit entrer dans le résultat.

Ce n'est pas que les passions même ne calculent, & quelquefois très-finement ; mais elles n'évaluent pas tous les tems qui devroient entrer dans le calcul, & de là naissent les erreurs ; je m'explique.

La sagesse de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance & du jugement des circonstances : on doit donc faire attention au passé, au présent & à l'avenir, & les passions n'envisagent qu'un de ces objets à la fois, le présent ou l'avenir, & jamais le passé. Quelques exemples rendent cète vérité sensible.

L'amour ne s'occupe que du présent ; il cherche le plaisir actuel, oublie les

maux passés, & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colère, la haine & la vengeance qui en est la suite, jugent come l'amour. Ces passions prennent toujours le meilleur parti possible pour leur bonheur présent; l'avenir seul fait leur malheur: l'ambition, au contraire, n'envisage que l'avenir: ce qui étoit le but dans son espérance, n'est plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il est arivé.

L'avarice juge come l'ambition, avec cète différence, que l'une est agitée par l'espérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux espère de proche en proche parvenir à tout; l'avare craint de tout perdre: ni l'un ni l'autre ne savent jouir.

L'avarice n'est, come les autres passions, qu'un redoublement de l'amour de soi-même; mais elle agit

toujours avec timidité & défiance. L'avare, craignant tous les maux, desire ardemment les richesses qu'il regarde come l'échange de tous les biens. Il n'est cependant pas aussi dur à lui-même qu'on le suppose : il calcule très-finement ; conclut assez juste , d'après un faux principe , & trouve bien des jouissances dans ses privations. Il n'y a rien dont il ne se prive dans l'espérance de jouir de tout. Dans le tems qu'il se refuse un plaisir , il jouit confusément de tous ceux qu'il sent qu'il peut se procurer. Les vraies privations sont forcées ; cèles de l'avare sont volontaires. L'avarice est la plus vile , mais non pas la plus malheureuse des passions.

On ne sauroit trop s'atacher à corriger ou régler les passions qui rendent les homes malheureux , sans les avilir ; & l'on doit rendre de plus en plus

odieuses cèles qui , sans les rendre  
malheureux , les avilissent & nuisent  
à la société , qui doit être le premier  
objet de notre attachement



## CHAPITRE XVI.

*Sur la Reconnoissance & l'Ingratitude.*

ON se plaint du grand nombre des ingrats, & l'on rencontre peu de bienfaiteurs ; il semble que les uns devroient être aussi comuns que les autres. Il faut donc de nécessité, ou que le petit nombre de bienfaiteurs qui se trouvent, multiplient prodigieusement leurs bienfaits, ou que la plûpart des acufations d'ingratitude soient mal fondées.

Pour éclaircir cète question, il fufira de fixer les idées qu'on doit atacher aux termes de bienfaiteur & d'ingrat. *Bienfaiteur* est un de ces mots composés qui portent avec eux leur définition.

Le bienfaicteur est celui qui fait du bien , & les actes qu'il produit peuvent se considérer sous trois aspects ; les bienfaits , les grâces & les services.

Le bienfait est un acte libre de la part de son auteur, quoique celui qui en est l'objet puisse en être digne.

Une grâce est un bien auquel celui qui le reçoit n'avoit aucun droit, ou la rémission qu'on lui fait d'une peine méritée.

Un service est un secours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien.

Les principes qui font agir le bienfaicteur sont ou la bonté , ou l'orgueil , ou même l'intérêt.

Le vrai bienfaicteur cède à son penchant naturel qui le porte à obliger ; & il trouve dans le bien qu'il fait une satisfaction qui est à la fois , & le pre-

mier mérite & la première récompense de son action; mais tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaisance. Le bienfaicteur est quelquefois aussi éloigné de la bienfaisance que le prodigue l'est de la générosité; la prodigalité n'est que trop souvent unie avec l'avarice, & un bienfait peut n'avoir d'autre principe que l'orgueil.

Le bienfaicteur fastueux cherche à prouver aux autres & à lui-même sa supériorité sur celui qu'il oblige. Insensible à l'état des malheureux, incapable de vertu, on ne doit attribuer les apparences qu'il en montre qu'aux témoins qu'il en peut avoir.

Il y a une troisième espèce de bienfait, qui, sans avoir ni la vertu ni l'orgueil pour principes, part d'un espoir intéressé. On cherche à captiver d'avance ceux dont on prévoit qu'on aura besoin. Rien de plus commun que  
ces



ces échanges intéressés, rien de plus rare que les services.

Sans affecter ici de divisions parallèles & symétriques, on peut envisager les ingrats, comme les bienfaiteurs, sous trois aspects différens.

L'ingratitude consiste à oublier, à méconnoître, ou à reconnoître mal les bienfaits, & elle a sa source dans l'insensibilité, dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

La première espèce d'ingratitude est celle de ces âmes foibles, légères, sans consistance. Affligées par le besoin présent, sans vue sur l'avenir, elles ne gardent aucune idée du passé; elles demandent sans peine, reçoivent sans pudeur, & oublient sans remords. Dignes de mépris, ou tout au plus de compassion, on peut les obliger par pitié, & l'on ne doit pas les estimer assez pour les haïr.

Mais rien ne peut sauver de l'indignation celui qui ne pouvant se dissimuler les bienfaits qu'il a reçus, cherche cependant à méconnoître son bienfaicteur. Souvent après avoir réclamé les secours avec bassesse, son orgueil se révolte contre tous les actes de reconnaissance qui peuvent lui rapeler une situation humiliante; il rougit du malheur, & jamais du vice, par une suite du même caractère, s'il parvient à la prospérité, il est capable d'offrir par ostentation ce qu'il refuse à la justice, il tâche d'usurper la gloire de la vertu, & manque aux devoirs les plus sacrés.

A l'égard de ces homes moins haïssables, que ceux que l'orgueil rend injustes, & plus méprisables encore que les ames légères & sans principes, dont j'ai parlé d'abord, ils font de la reconnaissance un comerce intéressé; ils

croient pouvoir soumettre à un calcul arithmétique les services qu'ils ont reçus. Ils ignorent, parce que pour le savoir il faudroit sentir; ils ignorent, dis-je, qu'il n'y a point d'équation pour les sentimens; que l'avantage du bienfaicteur sur celui qu'il a prévenu par ses services est inappréciable; qu'il faudroit pour rétablir l'égalité, sans détruire l'obligation, que le Public fût frappé par des actes de reconnoissance si éclatans, qu'il regardât come un bonheur pour le bienfaicteur les services qu'il auroit rendus; sans cela ses droits seront toujours imprescriptibles, il ne peut les perdre que par l'abus qu'il en feroit lui-même.

En considérant les différens caractères de l'ingratitude, on voit en quoi consiste celui de la reconnoissance. C'est un sentiment qui atache au bienfaicteur, avec le désir de lui prouver ce

sentiment par des effets, ou du moins par un aveu du bienfait qu'on publie avec plaisir dans les occasions qu'on fait naître avec candeur, & qu'on fait avec soin. Je ne confonds point avec ce sentiment noble une ostentation vive & sans chaleur, une adulation servile, qui paroît & qui est en effet une nouvelle demande plutôt qu'un remerciement. J'ai vû de ces adulateurs vils, toujours avides & jamais honteux de recevoir, exagérans les services, prodiguans les éloges pour exciter, encourager les bienfaiteurs, & non pour les récompenser. Ils feignent de se passioner, & ne sentent rien; mais ils louent. Il n'y a point d'homme en place qui ne puisse voir autour de lui quelques-uns de ces froids enthousiastes, dont il est importuné & flaté.

Je fais qu'on doit cacher les services & non pas la reconnaissance; elle

admet, elle exige quelquefois une forte d'éclat noble, libre & flateur; mais les transports outrés, les élans déplacés sont toujours suspects de fausseté ou de sottise, à moins qu'ils ne partent du premier mouvement d'un cœur chaud, d'une imagination vive, ou qu'ils ne s'adressent à un bienfaiteur, dont on n'a plus rien à prétendre.

Je dirai plus, & je le dirai librement : je veux que la reconnoissance coûte à un cœur, c'est-à-dire, qu'il se l'impose avec peine, quoiqu'il la ressent avec plaisir, quand il s'en est une fois chargé. Il n'y a point d'hommes plus reconnoissans que ceux qui ne se laissent pas obliger par tout le monde; ils savent les engagements qu'ils prennent, & ne veulent s'y soumettre qu'à l'égard de ceux qu'ils estiment. On n'est jamais plus empressé à payer une dette, que lorsqu'on l'a contractée.

avec répugnance , & celui qui n'emprunte que par nécessité , gémiroit d'être insolvable.

J'ajouterai qu'il n'est pas nécessaire d'éprouver un sentiment vif de reconnaissance , pour en avoir les procédés les plus exacts & les plus éclatans. On peut par un certain caractère de hauteur , fort différent de l'orgueil , chercher , à force de services , à faire perdre à son bienfaicteur , ou du moins à diminuer la supériorité qu'il s'est acquise.

En vain objecteroit-on que les actions sans les sentimens ne suffisent pas pour la vertu. Je répondrai que les homes doivent songer d'abord à rendre leurs actions honêtes , leurs sentimens y seront bientôt conformes ; il leur est plus ordinaire de penser d'après leurs actions , que d'agir d'après leurs principes. D'ailleurs cet amour-propre ,

bien entendu, est la source des vertus morales, & le premier lien de la société.

Mais puisque les principes des bienfaits sont si différens, la reconnoissance doit-elle toujours être de la même nature ? Quels sentimens doit on à celui qui par un mouvement d'une pitié passagère aura accordé une parcelle de son superflu à un besoin pressant ; à celui qui par ostentation ou foiblesse exerce sa prodigalité, sans acception de personne, sans distinction de mérite ou de besoin ; à celui qui par inquiétude, par un besoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'entremètre, offre à tout le monde indifférament ses démarches, ses soins, ses sollicitations ?

Je consens à faire des distinctions entre ceux que je viens de représenter ; mais enfin leur devrai-je les mêmes sentimens qu'à un bienfaicteur

éclairé , compatissant , réglant même sa compassion sur l'estime , le besoin & les effets qu'il prévoit que ses services pourront avoir ; qui prend sur lui-même , qui restreint de plus en plus son nécessaire pour fournir à une nécessité plus urgente , quoiqu'étrangère pour lui ? On doit plus estimer les vertus par leurs principes que par leurs effets. Les services doivent se juger moins par l'avantage qu'en retire celui qui est obligé , que par le sacrifice que fait celui qui oblige.

On se tromperoit fort de penser qu'on favorise les ingrats en laissant la liberté d'examiner les vrais motifs des bienfaits. Un tel examen ne peut jamais être favorable à l'ingratitude , & ajoute quelquefois du mérite à la reconnoissance. En effet , quelque jugement qu'on soit en droit de porter d'un service , à quelque prix qu'on



puisse le mètre du côté des motifs, on n'en est pas moins obligé aux mêmes devoirs pratiques du côté de la reconnaissance, & il en coûte moins pour les remplir par sentiment que par devoir.

Il n'est pas difficile de conoître quels sont ces devoirs, les occasions les indiquent, on ne s'y trompe guère, & l'on n'est jamais mieux jugé que par soi-même; mais il y a des circonstances délicates où l'on doit être d'autant plus attentif, qu'on pourroit manquer à l'honneur en croyant satisfaire à la justice. C'est lorsqu'un bienfaicteur, abusant des services qu'il a rendus, s'érige en tyran, & par l'orgueil & l'injustice de ses procédés, va jusqu'à perdre ses droits. Quels sont alors les devoirs de l'obligé? les mêmes.

J'avoue que ce jugement est dur; mais je n'en suis pas moins persuadé

que le bienfaicteur peut perdre ses droits, sans que l'obligé soit afranchi de ses devoirs, quoiqu'il soit libre de ses sentimens. Je comprends qu'il n'aura plus d'attachement de cœur, & qu'il passera peut-être jusqu'à la haine; mais il n'en sera pas moins assujèti aux obligations qu'il a contractées.

Un home humilié par son bienfaicteur est bien plus à plaindre qu'un bienfaicteur qui ne trouve que des ingrats. L'ingratitude afflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcère; ils ressentent plus de compassion que de haine, le sentiment de leur supériorité les console.

Mais il n'en est pas ainsi dans l'état d'humiliation où l'on est réduit par un bienfaicteur orgueilleux; comme il faut alors souffrir sans se plaindre, mépriser & honorer son tyran, une ame haute est intérieurement déchirée, &

devient d'autant plus susceptible de haine, qu'elle ne trouve point de consolation dans l'amour propre; elle sera donc plus capable de haïr que ne le feroit un cœur bas & fait pour l'avilissement. Je ne parle ici que du caractère général de l'homme, & non suivant les principes d'une Morale épurée par la Religion.

On reste donc toujours à l'égard d'un bienfaicteur, dans une dépendance dont on ne peut être afranchi que par le Public.

Il y a, dira-t-on, peu d'hommes qui soient un objet d'intérêt ou même d'attention pour le Public. Mais il n'y a personne qui n'ait son public, c'est-à-dire, une portion de la société commune, dont on fait soi-même partie. Voilà le public dont on doit attendre le jugement sans le prévenir, ni même le solliciter.

Les réclamations ont été imaginées par les âmes foibles ; les âmes fortes y renoncent , & la prudence doit faire craindre de les entreprendre. L'apologie en fait de procédés qui n'est pas forcée, n'est dans l'esprit du Public que la précaution d'un coupable ; elle sert quelquefois de conviction ; il en résulte tout au plus une excuse , rarement une justification.

Tel homme qui , par une prudence honête , se tait sur ses sujets de plaintes , se trouveroit heureux d'être forcé de se justifier : souvent d'accusé il deviendroit accusateur , & confondroit son tyran. Le silence ne seroit plus alors qu'une insensibilité méprisable. Une défense ferme & décente contre un reproche injuste d'ingratitude , est un devoir aussi sacré que la reconnaissance pour un bienfait.

Il faut cependant avouer qu'il est

toujours malheureux de se trouver dans de tèles circonstances ; la plus crüe situation est d'avoir à se plaindre de ceux à qui l'on doit.

Mais on n'est pas obligé à la même réserve à l'égard des faux bienfaiteurs : j'entends de ces prétendus protecteurs qui , pour en usurper le titre , se prévalent de leur rang. Sans bienfaisance , peut être sans crédit , sans avoir rendu service , ils cherchent , à force d'ostentation , à se faire des liens qui leur sont quelquefois utiles , & ne leur sont jamais à charge. Un orgueil naïf leur fait croire qu'une liaison avec eux est un bienfait de leur part. Si l'on est obligé par honneur & par raison de renoncer à leur comerce , ils crient à l'ingratitude , pour en éviter le reproche. Il est vrai qu'il y a des services de plus d'une espèce ; une simple parole , un mot dit à propos , avec intel-

ligence, ou avec courage, & quelquefois un service signalé, qui exige plus de reconnoissance que beaucoup de bienfaits matériels, come un aveu public de l'obligation est quelquefois aussi l'acte le plus noble de la reconnoissance.

On distingue aisément le bienfaiteur réel, du protecteur imaginaire : une forte de décence peut empêcher de contredire ouvertement l'ostentation de ce dernier ; il y a même des occasions où l'on doit une reconnoissance de politesse aux démonstrations d'un zèle qui n'est qu'extérieur. Mais si l'on ne peut remplir ces devoirs d'usage qu'en ne rendant pas pleinement la justice, c'est-à-dire, l'aveu qu'on doit au vrai bienfaiteur, cete reconnoissance fausement apliquée ou partagée, est une véritable ingratitude, qui n'est pas rare, & qui a sa source

dans la lâcheté, l'intérêt, ou la sottise.

C'est une lâcheté que de ne pas défendre les droits de son vrai bienfaiteur. Ce ne peut être que par un vil intérêt qu'on souscrit à une obligation usurpée : on se flatte par-là d'engager un home vain à la réaliser un jour ; enfin, c'est une étrange sottise que de se mettre gratuitement dans la dépendance.

En effet, ces prétendus protecteurs, après avoir fait illusion au Public, se la font ensuite à eux-mêmes, & en prennent avantage pour exercer leur empire sur de timides complaisans ; la supériorité du rang favorise l'erreur à cet égard, & l'exercice de la tyrannie la confirme. On ne doit pas s'attendre que leur amitié soit le retour d'un dévouement servile. Il n'est pas rare qu'un supérieur se laisse subjugué & avilir.

par son inférieur ; mais il l'est beaucoup plus qu'il se prête à l'égalité , même privée ; je dis l'égalité privée , car je suis très-éloigné de chercher à proscrire par une humeur cinique les égards que la subordination exige. C'est une loi nécessaire de la société , qui ne révolte que l'orgueil , & qui ne gêne point les ames faites pour l'ordre. Je voudrois seulement que la différence des rangs ne fût pas la règle de l'estime come elle doit l'être des respects , & que la reconnoissance fût un lien précieux qui unit , & non pas une chaîne humiliante qui ne fût sentir que son poids. Tous les hommes ont leurs devoirs respectifs ; mais tous n'ont pas la même disposition à les remplir ; il y en a de plus reconnoissans les uns que les autres , & j'ai plusieurs fois entendu avancer à ce sujet une opinion qui ne me paroît ni juste ni décente. Le caractère vindicatif



part, dit-on, du même principe que le caractère reconnoissant, parce qu'il est également naturel de se ressouvenir des bons & des mauvais services.

Si le simple souvenir du bien & du mal qu'on a éprouvé étoit la règle du ressentiment qu'on en garde, on auroit raison; mais il n'y a rien de si différent, & même de si peu dépendant l'un de l'autre. L'esprit vindicatif part de l'orgueil souvent uni au sentiment de sa propre foiblesse; on s'estime trop, & l'on craint beaucoup. La reconnoissance marque d'abord un esprit de justice, mais elle suppose encore une ame disposée à aimer, pour qui la haine seroit un tourment, & qui s'en aفرanchit plus encore par sentiment que par réflexion. Il y a certainement des caractères plus *aimans* que d'autres, & ceux-là sont reconnoissans par le principe même qui les empêche d'être vindicatifs. Les cœurs

nobles pardonnent à leurs inférieurs par pitié, à leurs égaux par générosité. C'est contre leurs supérieurs, c'est à-dire, contre les homes plus puissans qu'eux, qu'ils peuvent quelquefois garder leur ressentiment, & chercher à le satisfaire; le péril qu'il y a dans la vengeance leur fait illusion, ils croient y voir de la gloire. Mais ce qui prouve qu'il n'y a point de haine dans leur cœur, c'est que la moindre satisfaction les désarme, les touche & les attendrit.

Pour résumer en peu de mots les principes que j'ai voulu établir. Les bienfaiteurs doivent des égards à ceux qu'ils ont obligés; & ceux-ci contractent des devoirs indispensables. On ne devrait donc placer les bienfaits qu'avec discernement; mais du moins on court peu de risque à les répandre sans choix, au lieu que ceux qui les reçoivent prennent des engagements si sacrés, qu'ils ne sçau-

roient être trop attentifs à ne les contracter qu'à l'égard de ceux qu'ils pourront estimer toujours. Si cela étoit, les obligations seroient plus rares qu'elles ne le sont; mais toutes seroient remplies. J'ajouterai que si chacun faisoit tout le bien qu'il peut faire, sans s'incomoder, il n'y auroit point de malheureux,

*F I N.*



# DISCOURS

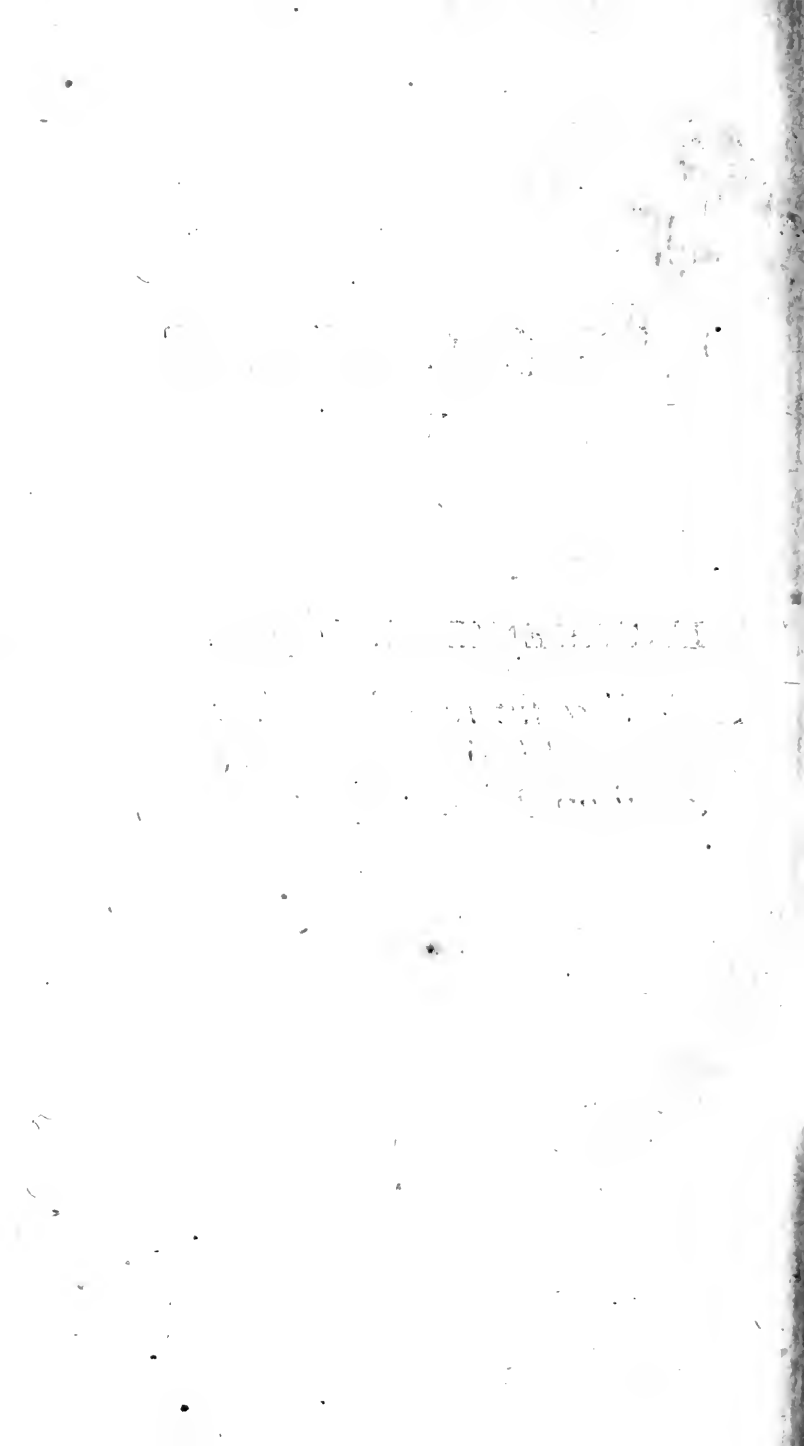
DE

M. DUCLOS,

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

*Lorsqu'il y fut reçu à la place de  
M. l'Abbé MONGAULT, le  
Jeudi 26 Janvier 1747.*





DISCOURS  
DE M. DUCLOS,

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Lorsqu'il y fut reçu à la place de  
M. l'Abbe MONGAULT, le  
Jeudi 26 Janvier 1747.*

MESSIEURS,

APRÈS les hommages que tant  
d'hommes illustres vous ont rendus; on  
pouroit croire que la matière en est  
épuisée. L'empressement avec lequel  
on se rend à vos assemblées publiques,

l'attention, la curiosité même qu'on y apporte, paroissent autoriser cète idée. Il semble qu'on y viène, non pour juger un ouvrage ordinaire, mais pour être témoin d'une difficulté vaincue, & qui devient chaque jour plus insurmontable par les succès.

J'avoue, MESSIEURS, que je n'ai jamais envisagé sous cet aspect le devoir que je remplis aujourd'hui, je ne l'ai point regardé comme devant être une preuve de talent propre à justifier votre choix, ce n'est point à une loi que je crois obéir; je cède à un sentiment plus noble & plus digne de vous, MESSIEURS. Les bienfaits exigent la reconnoissance; ceux qui sont capables de la ressentir ne feroient la rendre trop publique, & le devoir dont je viens m'acquitter, se perpétuera par le principe qui l'a fait naître. Des engagements de citoyen,



royen \*, auxquels tous les autres sont subordonnés, ont suspendu mon hommage; mais je jouis enfin du plaisir de vous marquer ma reconnoissance, & l'honneur que je reçois en est le plus sûr garant.

La gloire d'être assis parmi vous est l'objet de tous ceux qui cultivent les Lettres, le principe de leur émulation; la récompense de leurs succès, quelquefois un encouragement dans leurs travaux. Ce ne peut être qu'à ce dernier motif que je dois la grâce que vous m'accordez; mais vous ne pourriez pas toujours réparer vos pertes, si vous ne comptiez pas que vos bienfaits peuvent devenir pour ceux qui les reçoivent un moyen de les mériter.

---

\* L'Auteur, lors de son élection, étoit aux États de Bretagne en 1746.

Je ne chercherai donc point à me dissimuler la distance qu'il y a de moi à mon prédécesseur : peut-être faut-il se proposer un terme au-dessus de ses forces, pour être en état de les employer toutes, & je n'en ai point à négliger.

M. l'Abbé Mongault élevé dans les meilleures écoles, en fut bientôt l'ornement. Des maîtres illustres se glorifioient de lui avoir donné les premières leçons, & l'auroient présenté come une preuve de l'excèlence de leur méthode, si un tel disciple eût pu tirer à conséquence. Par un retour heureux ; l'honneur qu'il avoit fait à ses maîtres lui procura celui d'élever un Prince \*, dont la modestie nous interdit un éloge qui ne déplairoit qu'à lui seul.

---

\* M. le Duc d'Orléans, fils du Régent. Il vivoit alors, & est mort en 1752.

M. l'Abbé Mongault ne dut qu'à lui la préférence qu'il obtint sur ses concurrens. Un Prince d'un génie élevé avoit intérêt de faire un bon choix : M. l'Abbé Mongault n'avoit besoin que d'être connu ; il l'étoit, il fut choisi. Loin de se relâcher alors des études auxquelles il devoit sa célébrité, il en fit une utile application au devoir précieux dont il venoit d'être chargé. Il savoit d'ailleurs qu'une réputation d'éclat n'est jamais dans un état de consistance ; si elle ne croît, elle s'éclipse. Il s'étoit déjà fait un nom par la traduction d'Hérodien : il l'augmenta par celle des Lètres de Cicéron à Atticus, & fit voir qu'un Traducteur, qui est toujours un citoyen utile, peut être encore un Critique éclairé, un Philosophe & un Auteur distingué. Il y a des genres où il est facile de réussir à un certain point ; mais la supériorité

est peut-être en tout genre d'un mérite égal, quoique différent.

On trouve dans les traductions de M. l'Abbé Mongault, la pureté & l'élégance du style; & dans les notes, une érudition choisie, la précision, la justesse & le goût.

Quelque plaisir qu'on eût à lire ses Ouvrages, on ne le préféroit point à celui de converser avec l'Auteur, & l'on fait combien il est rare de trouver des homes supérieurs à leurs écrits.

Le caractère de M. l'Abbé Mongault avoit avec son esprit la conformité qu'il auroit dans tous les homes, s'ils ne le défiguroient pas. Ses idées, ses vertus, ses défauts mêmes, tout étoit à lui. Le comerce du monde l'avoit instruit, & ne l'avoit pas changé, puisqu'il ne l'avoit pas corrompu. Il ne confondoit pas les dehors d'une

fausse politesse avec l'estimé, ni de frivoles attentions avec l'amitié. Jamais il ne refusa sa reconnoissance aux services, ni ses éloges au mérite; mais il acorderoit moins son amitié par retour que par atrait. Il ne recherchoit pas fort vivement des amis nouveaux, parce qu'il étoit sûr de ne perdre aucun de ceux qu'il avoit.

Pensant librement, il parloit avec franchise, ne cédoit point aux sentimens d'autrui par foiblesse, contredisoit par estime, ne se rendoit qu'à la conviction. Il étoit un exemple qu'un caractère vrai, fût-il mêlé de défaut; est plus sûr de plaire continûment, qu'une complaisance servile qui dégoûte à la fin, ou une fausse vertu qui tôt ou tard se démasque. Né avec ce discernement prompt qui pénètre les homes, il joignit à la sagacité qui faisoit le ridicule, l'indulgence qui le

fait pardonner ; au talent d'une plaisanterie fine, un talent encore plus rare, celui d'en conoître les bornes.

Avec moins d'esprit qu'il n'en avoit, il auroit pu usurper la réputation d'en avoir davantage ; en se rendant redoutable dans la société, il ne cessa jamais d'y être aimable. Sa faveur auprès des Grands fut toujours égale, parce qu'elle étoit méritée. On ne déplait sans sujet que lorsqu'on a plû sans motif. Je parlerois de ses liaisons intimes avec les Gens de Lettres, si l'amitié entre eux devoit être un sujet d'éloges. Leur devoir est d'éclairer les homes ; leur intérêt, de vivre dans une union qui réduise leurs ènemis à une jalousie impuissante & peut-être respectueuse. C'étoit à ces titres que M. l'Abbé Mongault remplissoit si dignement parmi vous, MESSIEURS, une place où vous daignez m'admètre. Plus jaloux

de votre gloire que de la grâce que vous m'acordez, je n'aurois osé ni la rechercher, ni la recevoir, si je n'éprouvois depuis plusieurs années quels secours on trouve dans une Compagnie littéraire. Je sens avec la plus vive reconnoissance ce que je dois à l'Académie des Bèles-Lètres : j'y vois tous mes Confrères, comme autant de bienfaicteurs, trop habitués à l'être pour s'en apercevoir eux-mêmes. J'ose me flater que mon attachement leur est connu ; mais je voudrois avoir autant d'ocasions de le publier, que j'en ai de l'augmenter chaque jour.

J'espère, MESSIEURS, que je ne vous devrai pas moins : les homes tels que vous s'engagent par leurs propres bienfaits. Peut-on ignorer, d'ailleurs, les avantages nécessairement attachés aux Académies ? Les homes n'ont adouci leur état qu'en vivant en

société ; les Sciences & les Lètres ont dû tirer les mêmes secours de la réunion des lumières. Le premier effor de l'esprit est toujours acompagné d'une présumption qui peut d'abord lui servir d'aiguillon mais qui doit aussi l'égarer. Le comerce avec les homes illustres , la comparaïson qu'on ne peut s'empêcher de faire de soi-même avec eux , la réflexion , les progrès mêmes , en inspirant la confiance , font conoître des difficultés. Plus on s'élève , plus l'horison s'étend ; plus on aperçoit d'objets , & plus on en conçoit où l'on ne peut atteindre. L'école du mérite doit être cèle de la modestie. En èfet , si les homes sont injustes en leur faveur , ce n'est pas dans le sentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes , c'est dans le jugement qu'ils en prononcent , & dans l'idée qu'ils en veulent doner aux autres ; il est rare que l'amour-propre aille plus loin.



Le concert des esprits ne sert pas uniquement à les rendre plus retenus & plus sûrs ; c'est du choc des opinions que sort la lumière de la vérité , qui se communique , se réfléchit , se multiplie , développe & fortifie les talens. Le génie même , cet espèce d'instinct , supérieur à l'esprit , plus hardi que le raison , quelquefois moins sûr , toujours plus brillant ; le génie , dis je , qui est indépendant de celui qui en est doué , reçoit ici des secours. On ne l'inspire pas ; mais des préceptes sages peuvent en régler la marche , prévenir ses écarts , augmenter ses forces en les réunissant , & les diriger vers leur objet.

Si l'on réfléchit d'ailleurs sur les occupations qui vous sont communes , on verra que le soin de polir & de perfectionner la langue , n'a d'autre objet que de rendre l'esprit exact & précis.

Les langues , qui paroissent l'effet

du hafard & du caprice, font affujéties à une logique d'autant plus invariable, qu'elle est naturelle & prefque machinale. C'est en la développant qu'on éclaircit les idées, & rien ne contribue tant à les multiplier que de les ranger dans leur ordre naturel. En remontant au principe comun des Langues, on reconnoît, malgré le préjugé contraire, que leur premier avantage est de n'avoir point de génie particulier \*, espèce de fervitude qui ne

\* Le génie d'une Langue est une expreffion assez équivoque qu'il est bon d'éclaircir.

Si, par le génie d'une Langue, on entend la propriété d'exprimer des idées que d'autres Langues ne pourroient pas rendre, le génie d'une Langue est une chimère. Il n'y a point de Langues de Peuples policés, au moyen desquelles un home de génie ne puisse rendre ses idées, & tout ce que son esprit conçoit clairement.

Si, par le génie d'une Langue, on n'entend

pouroit que resserrer la sphère des idées.

La Langue Françoisé , élevée dans Corneille , élégante dans Racine , exacte dans Boileau , facile dans Quinault , naïve dans la Fontaine , forte dans Bossuet , sublime aussi souvent qu'il est permis aux homes de l'être , prouve assez que les Langues n'ont que le génie de ceux qui les emploient. Quelque Langue que ces homes illustres eussent adoptée , elle auroit reçu l'empreinte de leur génie , & si l'on prétend que le caractère distinctif du François est d'être simple ,

---

que la Syntaxe , la forme grammaticale des diférens idiomes qui fait que les uns , tels que le Grec & le Latin , emploient des cas , pour marquer les divers rapports sous lesquels un objet est envisagé , & que d'autres , tels que le François , l'Italien , &c. parviennent au même but au moyen des prépositions , ou de la place des mots , chaque Langue a son génie.

clair & naturel , on ne fait pas attention que ces qualités font cèles de la conversation , qu'elles font nécessaires au commerce intime des homes , & que le François est de tous le plus sociable.

Quelques Peuples paroissent avoir cédé à leurs besoins mutuels , en formant des sociétés ; il semble que le François n'ait consulté que le plaisir d'y vivre. C'est par-là que notre Langue est devenue la Langue politique de l'Europe.

Des Nations policées ont été obligées de faire des loix pour conserver leur Langue naturelle dans leurs actes publics. La nécessité fait étudier les Langues étrangères , on se fait même honneur de les savoir ; il seroit honteux d'ignorer le François qui , chez ces mêmes Peuples , fait partie de l'éducation comune. Je suis très-éloigné de vouloir fonder notre gloire sur la destruction de cèle de nos rivaux , & d'abu-

fer de leur exemple en l'imitant ; mais il est permis de ne pas diffimuler ici de pareilles vérités.

On ne sauroit donc trop reconnoître le soin que vous prenez , MESSIEURS, de perfectionner une Langue si générale, & dont l'étendue même est le plus grand obstacle au dessein de la fixer, du moins autant qu'une Langue vivante peut être fixée ; car il faut avouer que le caprice qui ne peut rien sur les principes généraux, décide continuellement de l'usage & de l'aplication des termes.

Les Auteurs de génie doivent, à la vérité, ralentir les révolutions du langage : on adopte & l'on conserve long-tems les expressions de ceux dont on admire les idées, & c'est l'avantage qu'ils ont sur des Ecrivains qui ne seroient qu'élégans ou corects ; mais enfin tout cède au tems & à l'inconstance ; un travail aussi difficile que le vôtre renâit

continuëment, puisqu'il s'agit de déterminer l'état actuel & l'état successif de la Langue. Que d'objets ne faut-il pas embrasser à la fois, lorsqu'on voit dans un même Peuple les différentes conditions former presque autant de dialectes particuliers! Il faut l'attention la plus suivie, la discussion la plus fine, le discernement le plus sûr, pour découvrir & faire apercevoir le véritable usage des termes, assigner leur propriété, distinguer des nuances qui échappent à des yeux ordinaires, & qui ne sont saisies que par une vue attentive, nette & exercée. Il arrive nécessairement alors que les idées se rangent dans un ordre méthodique; on apprend à distinguer les termes qui ne sont pas faits pour s'unir, d'avec ceux dont l'union naturelle modifie les idées & en exprime de nouvelles. C'est ainsi qu'un petit nombre de couleurs primitives en forment une infi-

nité d'autres également distinctes. En s'apliquant à parler avec précision, on s'habitue à penser avec justesse.

Tels sont, MESSIEURS, les services que vous rendez aux Lètres, aux Sciences & aux Arts; vos lumières se communiquent de proche en proche à ceux mêmes qui ne croient pas vous les devoir. Il est vrai que les services continus sont ceux qui conservent le moins d'éclat; mais les bienfaicteurs généreux ne s'informent pas s'il y a des ingrats, & l'ingratitude marquée ne sert pas moins que la reconoissance, de monument aux bienfaits.

Quelque grands que soient les vôtres, on ne devoit pas moins atendre d'une Compagnie où Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon, la Fontaine, Boileau, la Bruyère, & tant d'autres grands homes dictoient les préceptes, & prodiguoient les exemples dans leurs Ouvrages, qui

font les vrais Mémoires de l'Académie Françoise; & ce qui fait le comble & la preuve de leur gloire, leurs disciples ont été des homes dignes d'être leurs successeurs.

Le premier \* dont les jours sont si chers, je ne dis pas à l'Académie, un tel home appartient à l'Europe, semble n'avoir pas assez vécu pour la quantité & le mérite de ses Ouvrages. Esprit trop étendu pour pouvoir être renfermé dans les bornes du talent, il s'est maintenu au milieu des Lètres & des Sciences dans une espèce d'équilibre propre à répandre la lumière sur tout ce qu'il a traité. Il mérita presque en naissant, des jaloux; mais ses ènemis ont succombé sous l'indignation publique, & s'il en pouvoit encore avoir, on les regarderoit come des aveugles qui

---

\* M. de Fontenelle.



n'exciteroient plus que la compassion.

Corneille & Racine sembloient avoir fixé les places , & n'en plus laisser à prétendre dans leur carrière. Vous avez vu l'Auteur d'Electre, de Radamiste & d'Atrée s'élever auprès d'eux. Quand les places sont une fois marquées, l'esprit peut les remplir, il n'appartient qu'au génie de les créer.

Les Etrangers, jaloux de la Littérature Françoise, & qui semblent décider la supériorité en notre faveur par les efforts qu'ils font pour nous la disputer, ne nous demandoient qu'un Poëme épique. L'Ouvrage qui fait cesser leur reproche doit augmenter leur jalousie.

Molière & Quinault avoüroient les Ouvrages de ceux qui ont marché sur leurs traces; quelques-uns ont ouvert des routes nouvelles, & leurs succès ont réduit les Critiques à n'ataquer que le genre.

Des Savans , qui conoissent trop les homes pour ignorer qu'il ne fufit pas d'être utile pour leur plaie , & que le Lecteur n'est jamais plus attentif que lorsqu'il ne soupçonne pas qu'on veuille l'instruire , présentent l'érudition sous une forme agréable.

Des Philosophes animés du même esprit , cachent les préceptes de la morale sous des fictions ingénieuses , & donent des leçons d'autant plus sûres qu'elles sont voilées sous l'appas du plaisir , espèce de séduction nécessaire pour coriger les homes à qui le vice ne paroît odieux que lorsqu'ils le trouvent ridicule.

Ceux qui unissent ici un rang élevé à une naissance illustre , seroient également distingués , si le sort les eût fait naître dans l'obscurité. Occupé de leurs qualités personnelles , on ne se rapèle leurs dignités que par réflexion , & l'A-

cadémie n'en retire pas moins d'utilité que d'éclat, semblable à ces Palais d'une architecture noble, où les ornemens font partie de la solidité.

Tant de talens divers, des conditions si différentes, doivent avoir pour lien nécessaire & pour principes d'égalité, une estime réciproque qui vous assure cèle du Public. Vous faites voir qu'il faut être digne de l'attention, quand on en devient l'objet. L'admiration n'est qu'un mouvement subit que la réflexion cherche à justifier & souvent à désavouer; les homes n'accordent une estime continue que par l'impossibilité de la refuser, & leur sévérité est juste à cet égard. L'esprit doit être le guide le plus sûr de la vertu; on ne pouroit la trahir que par un défaut de lumière, quelques talens qu'on eût d'ailleurs, & ce n'est qu'en pratiquant ses maximes qu'on obtient le droit de les annoncer.

S'il fuffoit, MESSIEURS, de sentir le prix de vos leçons pour en être digne, j'oserois y prétendre. Permettez-moi cependant un aveu qui naît uniquement de ma reconnoissance. Les biens les plus précieux par eux mêmes sont ceux dont on doit moins altérer le prix, & je n'aurois jamais aspiré à la gloire dont vous m'avez comblé pendant mon absence, si ceux d'entre vous dont j'ai l'honneur d'être plus particulièrement connu, n'eussent fait naître, ou du moins enhardi mes premiers délirs. Si je n'eusse déjà éprouvé vos bontés, j'aurois craint que les personnes qui m'honorent de leur amitié, estimables par les qualités de l'esprit, respectables par celles du cœur, ne vous eussent donné de moi une opinion plus avantageuse que je ne la mérite.

Ce seroit ainsi, MESSIEURS, qu'on pourroit surprendre vos suffrages, que

personne n'est en droit de contraindre : en effet, qui sont ceux qui composent cete Compagnie ? Les uns respectables par les premières dignités de l'Etat, ne doivent guère conoître d'égards que ceux dont ils sont l'objet, & se dépouillant ici de tout les titres étrangers à l'Académie, s'honorent de l'égalité : les autres, uniquement livrés à l'étude, retireroient bien peu d'avantage du sacrifice qu'ils font de la fortune, s'ils ne conservoient pas le privilège d'une ame libre : j'ajouterai de plus que le Roi s'étant déclaré votre Protecteur, l'usage de votre liberté devient le premier devoir de votre reconnaissance.

Votre Fondateur, MESSIEURS ; si jaloux d'ailleurs de l'autorité, sentit mieux que personne que les Lètres doivent former une République dont la liberté est l'ame, & que les homes qui

en sont dignes, sont les plus ènemis de la licence. C'est par un sentiment si honorable pour vous, que la mémoire du Cardinal de Richelieu doit vous être chère. Que pouroit-on dire de plus à sa gloire, que le fait même dont on ne paroît pas assez frappé ? L'éloge d'un particulier a été mis au rang des devoirs, sans qu'on ait été étonné d'un pareil projet, & ce qui n'est pas moins glorieux pour vous que pour lui, ce devoir a toujours été rempli.

L'honneur d'avoir succédé à ce grand Ministre, & sur-tout d'avoir été choisi parmi vous, rendra immortel le nom du Chancelier Seguier ; mais LOUIS LE GRAND jugea bientôt que votre reconnoissance n'avoit pas peu contribué à mériter à des Sujets l'honneur d'être à votre tête, & qu'il n'appartenoit qu'à votre Roi d'être votre Protecteur. Ce Monarque mit par-là le

comble à votre gloire, & ne crut pas doner atteinte à la fiene ; lui dont le caractère propre, si j'ose le dire, fut d'être Roi, & qui n'a pas moins illustré les Lètres par la matière que ses actions leur ont fournie, que par les grâces dont il les a comblées.

Votre gloire, MESSIEURS, ne pouvoit plus croître ; mais ce qui est encore plus rare, suivant le fort des choses humaines, elle s'est maintenue dans le même éclat. L'auguste Successeur de LOUIS LE GRAND a bien voulu vous adopter, & semble avoir regardé votre Compagnie come un apanage de la Royauté.

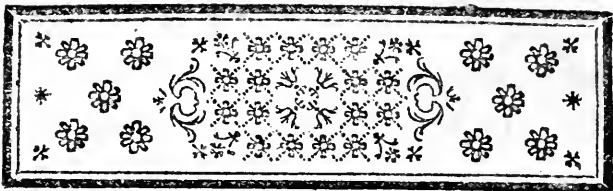
Quel bonheur pour vous, MESSIEURS, de lui rendre par reconnaissance & par amour le tribut d'éloges que ses ènemis ne sauroient lui refuser ! il n'en a point qui ne soient ses admirateurs. Ils ont la douleur de

succomber sous les armes d'un Vainqueur qui ne se glorifie pas même de la victoire. Il l'envisage come un malheur pour l'humanité, & ne voit dans le titre de Héros que la cruële nécessité de l'être. L'intérêt qu'il prend aux homes prouve qu'il est fait pour commander à tous. Peu touché de la gloire des succès, il gémit des malheurs de la guère; supérieur à la gloire même, né pour elle, il n'en est point ébloui: il combat, il triomphe, & ses vœux sont pour la paix. Sensible, reconnoissant, digne & capable d'amitié, Roi & Citoyen à la fois, qualités si rarement unies, il aime ses Sujets autant qu'il en est aimé, & son Peuple est fait pour son cœur. Le François est le seul qui servant son Prince par amour, ne s'aperçoit pas s'il a un Maître; il aime, & tous ses devoirs se trouvent remplis: par-tout ailleurs on obéit. La  
félicité



félicité publique doit être nécessairement le fruit d'une union si chère entre le Monarque & le Peuple. Que LOUIS soit toujours l'unique objet de nos vœux ; si les siens sont remplis , nous n'en aurons point à former pour nous-mêmes.





R É P O N S E  
DE M. L'ABBÉ COMTE  
DE BERNIS\*,  
*Directeur de l'Académie Française,*  
A U D I S C O U R S  
D E M. D U C L O S,

M O N S I E U R,

Je ne dois point au caprice du sort  
l'honneur de présider à cète Assemblée ;  
l'Académie Française a voulu confier

---

\* Aujourd'hui Cardinal, & Archevêque  
d'Alby.

à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entre eux, pour parler en son nom, si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire, un home \* dont les talens sont connus, dont les succès sont assurés, & qui, né à la Cour, pouvoit négliger les Lettres s'il avoit moins d'esprit, & leur doner un nouvel éclat, s'il étoit moins modeste.

En me réservant l'honneur de vous recevoir dans son sein, l'Académie, MONSIEUR, n'a point consulté mes forces; elle ne s'est souvenue que de mes sentimens; elle a envisagé come une récompense de mon zèle & de mon respect pour elle, le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux, & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordone de vous rendre aux éloges qu'inspire l'amitié.

---

\* M. le Duc de Nivernois.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit & du génie ; c'est à l'amitié , c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi ! je n'ai point à craindre de vous trop louer ; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut , à son gré , dissimuler les défauts , exagérer les bones qualités , suposer des vertus ; mais l'ami ne suppose rien dans son ami , il sent tout ce qu'il exprime , & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite , il ignore toujours qu'il se soit trompé ; plus il est sensible , plus il est susceptible de prévention ; l'illusion qui le suit , le charme en même tems qu'elle l'égare.

C'est pour me défendre , autant

qu'il est en moi , d'une illusion si flatteuse que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différens Ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y règne est un esprit de lumière & de feu qui vole rapidement à son but , qui dévore tous les obstacles , dissipe toutes les ténèbres ; & en néglige quelquefois de s'arrêter sur les divers accidens qui précèdent , accompagnent ou suivent les objets , que pour présenter plus vivement les objets mêmes. Il n'est permis qu'à des Juges sans prévention , d'apprécier la noble hardiesse d'un Ecrivain qui s'écarte des routes comunes , non par la singularité , mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles , qui attaque l'empire injuste des préjugés , & respecte avec soumission toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laisse à vos justes admirateurs , le

soin d'applaudir à votre esprit ; mon devoir est de parler de votre cœur, de développer, de faire encore mieux connoître cète partie de vous-même, si intéressante pour nous, & sans laquelle, en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous acorder le prix de notre estime.

Je dois rapeler pour la gloire des Lètres, ce tems à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables : le Public & l'Académie même partagés entre un Ecrivain célèbre & un home \* qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat, s'ocupoient sans cesse des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs

---

\* M. l'Abbé de la Ville, ci-devant Ministre du Roi en Hollande.

intérêts , & atendoient avec une impatience mêlée de crainte , le moment marqué pour le triomphe.

Jamais victoire ne fut mieux disputée ; jamais au milieu des sollicitations les plus puissantes , la liberté de l'Académie , si nécessaire au bien des Lettres , & le plus grand des bienfaits de notre auguste Protecteur , ne se conserva si pleine & si entière ; jamais deux Emules ne s'estimèrent de si bonne foi , & ne se firent la guerre avec tant de probité ; ils combattoient sans crainte , persuadés que le vainqueur deviendrait l'ami le plus zélé de son rival , au moment qu'il seroit nommé son Juge.

L'événement justifia cete confiance réciproque : l'un & l'autre parti se réunirent , les suffrages se confondirent pour être unanimes , & les Juges cessèrent d'être partagés entre les deux

concurrans , dès qu'ils eurent deux courones à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter, MONSIEUR, de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-tems. Vos amis, pendant votre absence, ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus; ils ont révélé les secrets de l'honête home, ces actions généreuses faites sans ostentation & toujours cachées avec soin : ils ont mis dans le plus grand jour cète noblesse de sentimens, cète simplicité de mœurs, ce fond de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation, & attire toujours la confiance.

Pardonez-moi, MONSIEUR, de m'ocuper si long-tems de vous; peut-être un jour, placé où je suis, vèrez-vous entrer dans ce sanctuaire des Muses un ami; vous sentirez alors



combien il est difficile d'abrégér son éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célèbre Prédécesseur ; vous avez saisi tous les traits qui peignent son esprit , qui caractérisent ses Ouvrages , & je les afoiblirois , si j'essayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'Abbé Mongault , dans ses excèlentes Traductions , a sçu asservir avec tant d'art la Langue Françoisé au génie de la Langue Latine & de la Langue Grecque , que les expressions seules sont changées , & que l'esprit de l'original , conservé tout entier , semble avoir repris une nouvelle vie : Hérodien dans son Histoire , Cicéron dans ses Lètres , parlent come des François , & ne cessent pas , s'il est permis de s'exprimer ainsi , de penser come des Anciens.

M. l'Abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison : sévère critique des originaux dont il faisoit de si bèles copies, il aperçut des défauts dans l'Orateur Latin, & un grand nombre de fautes dans l'Historien Grec, il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple : sans doute, la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cète espèce d'idolatrie si comune aux Traducteurs.

Venez, MONSIEUR, nous consoler de la perte d'un Ecrivain si estimable ; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours : come lui, vous appartenez à une colonie florissante, qui, sortie autrefois du sein de l'Académie Françoisé, nous rend par reconnoissance les trésors de lumière qu'elle reçut autrefois de nous : venez

nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours, & portez lui en échange ces principes de goût, ces finesses de l'art d'écrire qui font l'objet de nos recherches.

Vous vèrez régner dans nos assemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la différence des conditions; la docilité la plus grande, malgré la supériorité des lumières; la concorde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous vèrez l'Académie, toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis que l'injustice de leur prévention, & louer, même de bonne foi, les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous vèrez, enfin, dans ce Temple des Muses, les vertus exciter autant d'émulation que les talens. Oui, MONSIEUR, l'estime d'un Roi Protecteur des Arts, les bontés d'un Monarque

père de son Peuple, sont pour l'Académie Françoise des motifs d'ambition plus puissans que les aplaudissemens de l'Univers & les louanges de la postérité. Admis au pied du Trône, vous bénirez avec nous le règne de la Justice; vous célébrerez les succès de la guère, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre Maître: le Roi méprise la louange; il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux! En ne disant que la vérité, nous faisons l'éloge de son règne.

Bientôt son Palais va retentir de nos chants; bientôt un Fils digne de lui, un Prince l'espérance des François, qui, au sortir de l'enfance, conoissoit déjà la probité & l'honoroit de ses éloges, va s'unir aux pieds des Autels à une Princesse illustre qui ne doit qu'à

ses vertus le bruit de sa renommée. Bientôt ces deux augustes Epoux vont former ces liens respectables qui assurent la gloire du Trône & la félicité des Peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels; que leur bonheur surpasse leur espérance, & égale l'ardeur de nos vœux! une semblable union annonce à la postérité la plus reculée, des Princes justes; aux ennemis de la France, des vainqueurs généreux, & des arbitres à l'Europe.

*F I N.*



## T A B L E

A L P H A B É T I Q U E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans cet Ouvrage.

## A

<i>A</i> CTIONS; principes des nôtres,	86
Si les actions fussent pour la vertu,	318, 319
<i>Adulation</i> ; effet de la plus outrée,	60
<i>Affectation</i> ; son effet,	182, 185
<i>Age</i> , voyez <i>Caractère</i> .	
<i>Air noble</i> ; ce qu'il étoit dans l'enfance d'une Nation,	138
Ce qu'il est aujourd'hui,	139, 140
<i>Alcibiade</i> ; son caractère n'est pas rare en France,	20, 21
<i>Ambitions</i> d'aujourd'hui; leurs principes,	145
<i>Ame</i> (l') voyez <i>Facultés</i> .	
<i>Amour</i> (l') & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois,	281, 282
Son objet,	306
<i>Amour-propre</i> (l'); un de ses effets,	45
Les causes,	240

DES MATIÈRES. 375

- La science de l'amour-propre est la plus cultivée & la moins perfectionnée, 270  
 Voyez *Vivacité*.  
*Arts ou Métiers* de première nécessité, peu estimés, 300, 301  
*Avarice* ( l' ) : ce qu'elle est, 307  
*Auguste* : crainte qu'il inspireroit à ses Panégyristes, 58, 59  
*Auteurs* de mérite ; leur supériorité à l'égard de plusieurs professions, 245,

B

- B**EAUX-ESPRITS, voyez *Esprits*.  
*Bienfaiçteurs* ; quels ils sont, 310, 311  
*Bienfaict* ( le ) tombe rarement sur le besoin, 149.  
*Bien-public* : ceux qui aiment le bien public ont beaucoup de liaisons & peu d'amis, 288  
*Bonheur* ; son plus grand avantage, 272  
*Bon-ton* ( le ) expression nouvelle : en quoi il consiste, 161  
*Bullion*, Surintendant : exemple d'un magnifique scandale qu'il a donné, 96, 97,

C

- C**ANDEUR ( la ), voyez *Naïveté* ( la ).  
*Caractère* ( le ) : ce qu'il est, 261  
 Voyez *Esprit*, *Finesse*.  
 Opposition du caractère & de l'esprit, 268  
 Le caractère trop vif nuit quelquefois à l'esprit juste, *ibid.*

<i>Caractères violens,</i>	270
Si l'âge, la maladie, l'ivresse changent le caractère,	273, 274
<i>Cas où l'on décide du prix des choses matérielles,</i>	299
<i>Célébrité (la) : ce qui la procure,</i>	99
Réduite à sa valeur réelle, elle perdrait bien des sectateurs,	105
<i>Voyez Considération, Réputation.</i>	
<i>Choses (les) ; proportion dans laquelle nous les prison,</i>	297
<i>Cœur (le) a des idées qui lui sont propres,</i>	75
<i>Voyez Esprit (l'.</i>	
<i>Colère (la) : ce qu'elle est,</i>	295
<i>Comerçans (les), homes estimables &amp; nécessaires à l'Etat,</i>	206
L'estime qu'ils font de leur préjugé est d'accord avec la raison,	207
Ils ne doivent pas être confondus avec les Marchands,	208, 209
Ceux qui sont dignes de ce nom,	ibid.
Ils s'honorent par la voie qui les enrichit,	210
<i>Comerce ; ce qui en fait la règle,</i>	212
<i>Conscience (la), voyez Sentiment intérieur.</i>	
<i>Considération (la) difère de la célébrité : ce qu'elle est,</i>	125
Elle ne fuit pas nécessairement le grand homme,	126
Coment on l'obtient,	ibid.
On l'usurpe aussi,	127
<i>Courage d'esprit, courage de cœur : leurs effets,</i>	132, 133



<i>Courtisans</i> (les); quels ils sont,	169, 170
<i>Crédit</i> (le): ce qu'il est,	141
Ses principes,	143
<i>Criminels</i> d'Etat: pourquoi les nobles victimes qu'un crime conduit sur l'échafaud, n'impriment point de tache à leur famille,	69
<i>Critique</i> : qualités qu'exige cet art,	247

## D

<b>D</b> ISSIMULATION; espèce de dissimulation permise,	47, 48
<i>Divinités</i> du Paganisme: origine de plusieurs,	201

## E

<b>E</b> CRIVAINS blâmables,	34
<i>Éducation</i> : on trouve parmi nous beaucoup d'instruction, peu d'éducation,	24
Quelle est l'éducation qui devrait être générale & uniforme,	25, 26
Effets d'une éducation raisonnée,	41
<i>Envie</i> (l'): ses effets,	109, 111, 114
<i>Erreurs</i> , voyez <i>Partis</i> .	
<i>Erudits</i> , voyez <i>Savans</i> .	
<i>Espèce</i> , terme nouveau: il y en a de toutes classes,	127
<i>Esprit</i> (l'): son avantage,	213
Deux sortes de beaux-esprits,	214, 215
Le bel-esprit est celui qui inspire le plus d'amour-propre,	241
L'esprit plus estimé que la vertu; pourquoi?	222

<i>Esprit &amp; Cœurs</i> , termes qui renferment souvent une collection d'idées,	223
Si le goût du bel-esprit n'est pas trop répandu,	232
D'où vient la vanité qu'on tire du bel-esprit,	ibid.
D'où vient l'opinion avantageuse qu'on a du bel-esprit,	243
Ce qui rend le bel-esprit si comun,	244
En vain croiroit-on que tous ceux qui se font distingués dans le bel-esprit, eussent été capables de toutes les autres perfections,	250
L'esprit est une faculté de l'ame que l'on peut comparer à la vue,	262
Il y a des esprits du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la sotise,	262, 263
Aspects sous lesquels la dépendance mutuelle de l'esprit & du caractère peut être envisagée,	267, 268
Voyez <i>Homes</i> .	
<i>Esprit</i> de lumière; ses effets,	256, 257
<i>Estime</i> (l'): ce que c'est,	279, 280
<i>Etourderie</i> (l'), preuve très-équivoque de la franchise,	123

## F

<b>F</b> ACULTÉS de l'ame: à quoi elles se réduisent toutes,	25, 276
<i>Fausseté</i> (la) a un air de respect dans les occasions où la vérité seroit une offense; pourquoi?	46
<i>Finance</i> (la); cas où elle ne seroit pas méprisée,	191

- Elle ne peut l'être par les gens de condition, 196
- Financiers* (les) du dernier siècle, 187
- Quelle est leur administration, 190
- Ce qu'ils font, 207, 208
- Finesse* de caractère, finesse d'esprit; en quoi elles difèrent, 264, 265
- La finesse est un mensonge en action, 265
- Force* (la): son effet chez les Peuples barbares & chez nous, 240
- Fortunes*: il y en a peu qui ne tombent dans quelques Maisons distinguées, 194, 195
- Voyez *Homes*.
- Fouquet*, Surintendant: fête qu'il a donnée, coment regardée, 95
- Gens de Lètres qui, après sa disgrâce, lui restèrent atachés, 226
- Foux* (les) fonction à laquelle supléoient ceux que les Princes avoient autrefois à leur Cour, 54
- Combien & pourquoi la supression de cète charge, qui pouroit être exercée par un honête home, est domageable, 55
- François* (les): diférence & oposition des mœurs entre la Capitale & les Provinces, 13, 17
- Grand défaut du François, 17, 18
- Mérite distinctif du François, 19, 22
- François* (le) est l'enfant de l'Europe, 21
- Il est celui de tous les Peuples dont le caractère a, dans tous les tems, éprouvé le moins d'altération, 153
- Caractère propre des François, 153, 154

## G

- G**OUVERNEMENS anciens ; ce qui contribue à les faire admirer, 71, 72
- Gouvernemens** : esprits nécessaires ou nuisibles dans les grandes affaires du Gouvernement, 253
- Grâce** ; ce que c'est, 311
- Grands Seigneurs** : Quel étoit le grand Seigneur autrefois, 129
- Quel il est aujourd'hui, 134, 135
- Voyez *Seigneur*.
- Guillaume III.** Son mot sur Newton, 252, 263

## H

- H**AINE (la) : ce qu'elle est, 176
- Hensius**, grand Pensionnaire d'Holande, ruine sa patrie, 143
- Homes** (les) : pourquoi inconséquens dans leurs actions, 3
- Que l'home ne peut produire rien d'estimable ; système aussi faux que dangereux, 7
- Objet de l'examen des devoirs & des erreurs des homes, 18, 19
- Les homes de mérite, de quelque Nation qu'ils soient, n'en forment qu'une entr'eux, 19
- On juge les homes sur leur état, leur éducation, leur situation, leurs lumières, 65, 66
- Celui qui trouve le secret de n'être pas déshonoré, 91

Quand il en a trompé un autre, il se félicite  
de son habileté, 92

L'homme le plus dangereux dans nos mœurs,  
156

Tous les hommes veulent être aimables ; l'un  
des plus malheureux effets de cète manie,  
157

Ils ne font jamais plus jaloux de leurs avan-  
tages, que lorsqu'ils les regardent come  
leur étant personnels, 241

Il n'est pas surprenant qu'un homme d'esprit  
soit trompé par un sot, 266

Pourquoi l'on reproche tant de fautes aux  
gens d'esprit, 272

Hommes faits pour la renommée, 100

Hommes en place ou en crédit ont peu d'amis  
& ne s'en embarassent guère, 145

Leurs principaux moteurs, 149

Hommes aimables, 154, 155

Hommes sociables, 156

Hommes de Lètres d'aujourd'hui, 158

Hommes de la Cour, 169, 170, 217

Hommes du monde, 89

Hommes de fortune, 200

Honneur (l') difère de la probité ; son effet  
quant à la vertu, 85

Il est l'instinct de la vertu, 89

Coment il se développe, se fortifie, se sou-  
tient, ibid.

Fanatisme d'honneur qui a régné parmi nous  
dans un siècle encore barbare, 94

Honneurs divins, leur origine, 301

Hypocrites de vice, 127

## I

<b>I</b> D É E S (les) d'une République imaginaire ne sont pas totalement des chimères,	25, 26
<i>Impressions</i> : ses effets,	256
<i>Indifférence</i> générale qui règne à Paris,	16
<i>Infidélité</i> au jeu plus décriée aujourd'hui que dans le siècle passé,	89
<i>Ingénuité</i> (l') : cas où elle peut être une suite de la sottise,	263
<i>Ingratitude</i> ; ses espèces,	313
<i>Instruction</i> : quel est ou devrait être son ob- jet,	28
<i>Intérêt</i> public, intérêt particulier,	277
<i>Ivresse</i> , voyez <i>Caractère</i> ,	

## J

<b>J</b> U G E M E N S : les faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité,	124
Cas où nous n'en ferions jamais de faux dans les choses intellectuelles,	276, 277
<i>Juges</i> de réputation,	125

## L

<b>L</b> É G I S L A T E U R S : Pourquoi les Anciens semblent avoir été des homes bornés ou intéressés,	76
<i>Legislations</i> ; sort de toutes,	72
<i>Létras</i> ; quoiqu'elles ne donent pas un état, elles en tiennent lieu,	212

Efets de l'amour des Lètres,	226
Ceux auxquels la conoiffance & le goût modéré des Lètres est une grande reffource,	233
Lètrés d'autrefois,	211
Les plus recherchés,	214
Avis aux Lètrés,	217
Leur défunion va directement contre leur intérêt général & particulier,	229, 230
Loix (les) se font prêtées à la foibleffe & aux passions,	64, 65
Elles se bornent à défendre,	78
Louanges (les) leur origine,	53
Le ridicule comerce des louanges est devenu d'obligation,	61
Louis XII. Sa réponse à l'acufation d'avarice dont on le taxoit,	121, 122

## M

<b>M</b> AGISTRATS : Pourquoi il n'est pas rare de trouver des Magistrats aimables,	157, 158
Qualités requifes dans les Magistrats,	246
Maladie, voyez Caractère.	
Marchands (les), diférens des Comerçans,	208, 209
Marine, voyez Comerçans.	
Maxime la plus fauffe dans nos mœurs : Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud,	67
Méchanceté (la) n'est aujourd'hui qu'une mode : ses efets,	163, 164
Mendians mis au-deffous des Efclaves,	199
	200

<i>Mensonge</i> (le); d'où il part,	265
<i>Mépris</i> (le) s'atache aux vices bas,	295
<i>Mérite</i> (le), voyez <i>Or.</i>	
<i>Mésaliance</i> ; par qui elle a comencé,	195
Celle des filles de qualité est plus moderne & prend faveur,	ibid.
<i>Métier</i> , voyez <i>Arts.</i>	
<i>Mode</i> (la) est parmi nous le Juge des actions, des idées & des sentimens,	174
Efet du ton de mode,	178, 179
<i>Mœurs</i> : projet de cet Ouvrage,	4
Idées atachées au terme de mœurs, diffé- rentes,	5, 25
Aspect sous lequel elles doivent être confi- dérées,	6
Leurs êfets à Paris,	17
Efets de la négligence des mœurs,	92, 93
Cèles d'un Peuple font le principe actif de sa conduite,	204, 205
Si un Prince pouroit facilement changer chez certains Peuples les mœurs les plus dépra- vées & les diriger vers la vertu,	205, 206
Voyez <i>Honneur</i> (l').	
<i>Morale</i> (la); toute la science de la Morale,	9, 10
Principale différence de la Morale & de la fa- tyre,	11
Son objet,	30

## N

<b>N</b> AÏVETÉ (la) & la <i>Candeur</i> ; leurs définitions & leurs êfets,	263, 264
<i>Naturel</i> (le) cherché ne se trouve jamais,	184
<i>Newton</i> :	



*Newton*: coment regardé par Guillaume III.

252

*Noble*: signification de ce terme, 137, 138

## O

**O**BLIGATIONS: mesure de nos obligations, 74

*Occupations* (les), différentes à Paris & dans la Province, 14, 15

*Opérations* pour lesquelles il faut nécessairement de l'esprit, 255

*Opinion* (l'), publique: peine des actions dont elle est Juge, ne sauroit manquer d'être sévère sur les choses qu'elle condamne, 65, 66

*Or*: lieux & tems où l'or étoit méprisé & le mérite seul honoré, 202, 203

*Orateur*: qualités qui font l'Orateur, 247

*Ouvrages* d'esprit: si faisant abstraction de leur utilité principale, ils méritent plus d'estime & font plus de réputation que des talens plus rares, 303, 304

## P

**P**ARTIS bisarres que l'on prend & erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de discernement; leur cause, 30

Jusqu'où se porte leur fureur, 290, 291

*Passions* (les): c'est bien peu les connoître que de les faire raisonner, 110

*Patriotisme*: établissemens qui peuvent le

## R

mieux en retracer l'idée,	228
<i>Persiflage</i> ; ce qu'on apèle ainsi,	162
<i>Peuples</i> (les) ont leurs caractères distinctifs, 10	
Les plus sauvages sont ceux chez lesquels il se comet le plus de crimes,	11
Les plus polis ne sont pas les plus vertueux,	ibid.
Quel seroit le peuple qui se plaindroit qu'on trouve chez lui un tarif des degrés de probité,	21
<i>Philosophes</i> (les) ; seuls célèbres,	248
<i>Politesse</i> (la) : en quoi elle consiste,	44
Coment il arrive que l'homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, &c. manque de politesse, tandis qu'elle se trouve dans un homme borné, intéressé, &c.	44, 45
Ce qui constitue celle de nos jours,	45
<i>Politesse</i> d'usage,	49
Qu'elle doit être celle des Grands,	52, 53
Est le plus malheureux de la politesse,	53
<i>Préjugés</i> : ce que c'est,	32, 33
Ils doivent être traités & discutés avec circonspection,	31, 33
Les plus tenaces,	36, 37
Injustice & bisarerie du préjugé cruel qui fait réjaillir l'opprobre sur ceux que le sang unit à un criminel,	68, 69
Moyens de l'éteindre,	69
Autre bisarerie de ce préjugé,	ibid.
<i>Principes</i> puisés dans la nature, quoique toujours subsistans : ce qu'il faut faire pour s'assurer de leur vérité,	2, 3
<i>Probité</i> (la) : son premier devoir,	63, 64

- Éclaircissement de ce qui concerne la probité,  
70, 71  
Ce qu'une probité exacte doit s'interdire, 73  
Axiome dont l'observation exacte fait la  
probité, 76, 77  
Ce qui fait l'exacte probité, 77  
Voyez *Vertu*, *Honneur*.

## Q

- QUALITÉS (les) propres à la Société,  
154  
Les aimables, & leur effet, 157, 158, 160

## R

- RAISON (la) cultivée suffit à tout ce qui  
nous est nécessaire, 253, 254  
Rareté (la) d'une chose, sans aucune espèce  
d'utilité, ne mérite point d'estime, 302, 303  
Reconnaissance assez ordinaire, 151, 152  
Si elle doit être toujours de la même nature,  
319  
Renommée (la) : ce qui la procure, 99  
Ses avantages, ibid.  
Qualités qui lui sont uniquement propres, 101  
Quelques-uns des talens qui la font, seroient  
inutiles & quelquefois dangereux dans la  
vie privée, 101, 102  
La renommée & la *réputation* peuvent être  
fort différentes & subsister ensemble, 102, 103  
Elle est mieux fondée que la *réputation*, 103  
Dans bien des occasions elle n'est qu'un ho-

mage rendu aux syllabes d'un nom,	104
Elle n'est jamais universèle,	105, 106
Propre de la renommée,	105
Elle est le prix des talens supérieurs; son étendue,	127, 128
<i>République</i> des Lètres; ses classes,	213, 214
<i>Réputation</i> , <i>Célébrité</i> & <i>Renommée</i> ; ce qui leur a donné naissance,	98, 99
Une réputation honête est à la portée du commun des homes; coment elle s'obtient,	99
Son plus sûr apui,	115
Art honête pour acquérir la réputation de vertu,	ibid.
<i>Réputation</i> de probité,	122
Mal à propos souscrit-on légèrement à certaines réputations de probité,	123
<i>Réputations</i> (les) se forment & se détruisent; elles se soutiennent quelquefois,	110
Similitude de certaines réputations,	111
Elles varient & sont souvent contradictoires dans la même persone,	117
<i>Réputations</i> usurpées; ce qui les produit,	108, 109
<i>Respect</i> (le) souffre l'exclusion de l'estime, & peut s'alier avec le mépris,	292
Ce qu'il est,	292, 293
Deux sortes de respects,	293
Le vrai respect n'ayant pour objet que les vertus, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens,	294
<i>Riches</i> (les): s'ils ont grand tort de se croire supérieurs aux autres homes,	198
Il y en a peu qui, dans des momens, ne se	

sentent humiliés de n'être que riches ou regardés come tels ,	199
<i>Richesses</i> (les) : en vain s'étonne-t-on de la considération qu'elles donnent ,	200
<i>Ridicule</i> (le) ressemble souvent aux fantômes qui n'existent que pour ceux qui y croient ,	173
Son domaine , son ressort ,	174
Son usurpation ,	174 , 175
Il est le fléau des gens du monde ,	175
Effets de la crainte puérile du ridicule ,	177
Ce n'est pas assez de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en affranchir ,	179
Art de le rendre sans effet , quoique le mieux mérité ,	180

## S

<b>S</b> AGESSE de la conduite ; d'où elle dépend ,	306
<i>Savans</i> ou <i>Erudits</i> ; on leur doit la reconnaissance des Lètres ,	213
Ceux qui s'occupent des Sciences exactes ,	214
<i>Sciences</i> : tems depuis lequel les Sciences ont fait de vrais progrès ,	1 , 2
Si l'utilité de certaines Sciences est plus réelle ou plus reconuë que celle du bel-esprit ,	243 , 244
<i>Sagacité</i> requise dans les Sciences pour inventer certaines méthodes ,	247 , 248
<i>Seigneurs</i> : par qui on peut en comencer la liste ; mais il seroit impossible de marquer précisément où elle doit finir ,	130
Ils ne sont point à craindre ,	131 , 132

<i>Sensibilité</i> d'ame; son effet,	76
<i>Sensibles</i> (les gens) ne sont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui est estimable,	287
<i>Sentiment</i> (le) intérieur, ou la conscience, Juge plus éclairé, plus sévère & plus juste que les loix & les mœurs,	71
Ce dont il est le Juge infallible,	73
<i>Service</i> ; ce que c'est,	311
Coment se doivent juger les services,	321
<i>Siècles</i> : Le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur, autant qu'il l'a été,	89
<i>Singularité</i> ; effets de la singularité marquée,	181
Ce que c'est que la singularité,	181, 182
<i>Société</i> : qualités propres à la société,	154
Conditions qui ont aujourd'hui plus de relation avec la société,	178, 179
<i>Sociétés</i> littéraires : grands services qu'elles pouroient rendre aux Lètres, &c.	259, 260
<i>Sots</i> (les) : coment ils représentent les gens d'esprit,	223, 224
<i>Statues</i> : coment en usoient les Anciens à l'égard de celles qu'ils avoient érigées à un Empereur,	57, 58
<i>Systèmes</i> ; ce qui est requis pour en inventer,	247.

## T

<b>T</b> ALENS ; leur universalité est une chimère,	251, 252
Tout est talent,	254
Ce qui est beaucoup plus rare que les grands	

talens,	255, 256
Ceux auxquels les talens sont ou devienent personels,	256
Cas où ils tombent dans des bévues,	257
Par où nous prions les talens.	300, 301
La plûpart des talens dépendent comuné- ment des circonstances & de l'aplication qu'on en fait,	235

## U

<b>U</b> TILITÉ personèle ; ce que c'est : elle doit s'apliquer à l'amour,	279
Mesure de cèle des choses,	298

## V

<b>V</b> ENGEANCE (la),	307
<i>Vertu</i> : maxime dont l'observation fait la ver- tu,	76, 77
Son caractère distinctif,	77
Ce qu'exige la vertu,	78, 79
Ce qu'elle est lorsqu'elle n'exige aucun éfort,	81
Attention requise pour conoître le prix de la vertu & de la probité,	81, 82
Actions raportées à la vertu, où elle a peu de part,	82
La vertu s'acquiert par la gloire de la prati- quer,	84
Il y a une distribution de vertus & de vices à-peu-près égale,	87
<i>Vertus</i> sociales ; ce qu'elles sont ;	44, 45
<i>Vices</i> , voyez <i>Vertus</i> .	

392. TABLE DES MATIÈRES.

*Violent* ; l'on est souvent tres-violent sans être vif, 271, 272

*Vivacité* : Jugemens de la vivacité extrême, les mêmes que ceux de l'amour-propre, 270

*Fin de la Table des Matières.*

---

A P P O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Considérations sur les Mœurs* ; & j'ai cru qu'à cette seconde Edition, le Public ne pouvoit que confirmer le jugement avantageux qu'il a déjà porté sur l'étendue des lumières & le goût de probité qui règnent dans cet Ouvrage. Fait à Paris le 17 Avril 1751. FONTENELLE.

---

AUTRE APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Considérations sur les Mœurs*, quatrième Edition ; & je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage, que l'estime publique a si bien consacré, qui ne m'ait paru devoir en favoriser la réimpression. Fait à Paris ce 15 Novembre 1764. SAURIN.



---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur PIERRE-ÉTIENNE-GERMAIN DURAND, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'en exécution de l'article XI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant règlement sur la durée des privilèges en Librairie, il a remis entre les mains de notre amé & féal Conseiller en nos Conseils, le sieur le Camus de Néville, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Commissaire à ce député par ledit Arrêt, les titres sur lesquels est fondée la propriété des ouvrages pour lesquels il a ci-devant obtenu des privilèges, pour, sur le compte qui en seroit rendu à notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, obtenir un privilège dernier & définitif pour l'impression & débit exclusif desdits Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis & permettons par le présent Privilège dernier & définitif de faire imprimer les Ouvrages suivans autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps porté à chaque article dudit Privilège, le tout à compter de la date des présentes:

Sçavoir : *Elemens d'Algèbre*, de Clairaut, pour vingt ans ; *Elémens de Géometrie*, de Clairaut, pour vingt ans ; *Histoire Universelle*, par Bossuet, pour vingt ans ; *Histoire des Révolutions Romaines*, par Vertot, pour trente ans ; *Histoire des Révolutions de Suede*, par Vertot, pour trente ans ; *Histoire des Révolutions de Portugal*, par Vertot, pour trente ans ; *Maison Rustique*, pour trente ans ; *Instituts de Justinien*, pour vingt ans ; *Œuvres de Cochin*, pour vingt ans ; *Principes d'usage des Dixmes*, pour trente ans ; *Règles pour former un Avocat*, pour trente ans ; *Anecdotes des Reines & Regentes de France*, pour vingt ans ; *Considérations sur les Mœurs du dix-huitième siècle*, par Duclos, pour trente ans ; *Mémoires pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle*, du même, pour trente ans ; *Grammaire Générale*, du même, pour trente ans ; *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, de l'Abbé le Batteux, pour dix ans & la vie de l'Auteur ; *Œuvres de M. l'Abbé Nollet*, pour trente ans ; *Œuvres de M. l'Abbé Millot*, pour trente ans. Faisons défenses audit exposant après l'expiration du présent Privilège, d'en solliciter le renouvellement & à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce

puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende. Ordonnons par ces Présentes, conformément à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Juillet 1778, qu'il sera procédé par voix de plainte & informations contre tous Auteurs, Possesseurs, Distributeurs & Fauteurs de contrefaçons; sans que les peines portées par nos Lettres & Privilège puissent, en aucun cas & pour quelque cause que ce soit, être remise ni modéré: A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des présentes; Du contenu desquelles

vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permissions & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le deuxième jour de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre Règne le sixième. Par le Roi en son Conseil. Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 140, conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilège & à la charge de remettre à ladite Chambre huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII. du Règlement de 1723. À Paris, ce 5 Juin 1779.*  
QUILLAU, Adjoint.

---

De l'Imprimerie de PRAULT, Imprimeur  
du Roi, Quai de Gèvres.



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Echéance**

Qui rapporte un volume après la date timbrée ci-dessous devra une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library  
University of Ottawa**

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--

a 39003 009526731b



